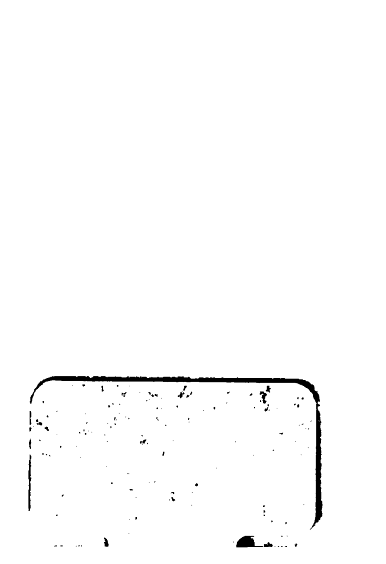




L.-HENRY LECOMTE

Histoire des Théâtres de Paris

Les Nouveautés

1827-1832 — 1866-1873 — 1878-1906



PARIS

H. DARAGON, ÉDITEUR
30, Rue Duperré (IXe)

1907

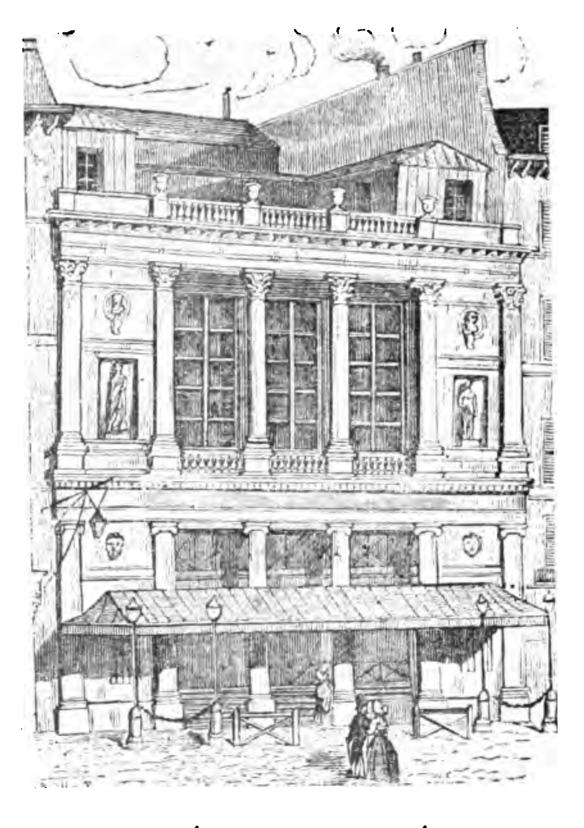
Les Nouveautés

TIRÉ A 200 EXEMPLAIRES

DONT 150 MIS DANS LE COMMERCE



N° [redacted]



THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

Place de la Bourse

L.-HENRY LECOMTE

Histoire

DES

Théâtres de Paris

Les Nouveautés

1827-1832 — 1866-1873 — 1878-1906



PARIS

H. DARAGON, ÉDITEUR

30, Rue Duperré (IXe)

1907

Premier
THÉATRE des NOUVEAUTÉS
1827-1832

Le 8 décembre 1825, M. de Corbière, ministre secrétaire d'Etat au département de l'Intérieur, replaçait à la tête du Vaudeville, sur la demande des actionnaires, Désaugiers, que M. Cyprien Bérard avait quelque temps supplanté. Comme dédommagement, M. Bérard se vit accorder le même jour, et pour quinze années, l'autorisation de faire jouer dans la salle Montansier, au Palais-Royal, « des comédies en un, deux ou trois actes, mêlées de couplets sur des airs du domaine public ».

Cette légère faveur ne pouvait provoquer, chez les directeurs existants, un mécontentement grave ; mais, s'étant avisé que la salle Montansier, petite et délabrée, constituait un logis des moins favorables, M. Bérard décida bientôt d'établir au centre de Paris le siège de son entreprise, qu'il voulait baptiser *Théâtre des Nouveautés*. Il existait alors, au coin de la rue des Filles-Saint-Thomas, un passage

1

étroit, noir, enfumé, conduisant à la rue Feydeau ; c'est sur cet emplacement, qu'avec l'autorisation de M. de Corbière, l'impresario jeta son dévolu. M. Langlois, riche capitaliste et propriétaire d'une partie du passage Feydeau, entra volontiers dans la spéculation de M. Bérard ; il donna les terrains, fit les fonds des résiliations obligées, et les travaux commencèrent.

Ce fut alors, dans les théâtres subventionnés, un cri de jalouse inquiétude. Chargé du département des Beaux-Arts, le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld se fit, auprès de Charles X, l'avocat de la Comédie-Française, de l'Opéra et de l'Opéra-Comique contre une entreprise qu'il jugeait avec eux dommageable. Voici son rapport, intéressant à divers titres :

Sire,

Depuis longtemps les administrateurs et directeurs des Théâtres Royaux ont appelé mon attention sur le préjudice que porte à la prospérité de ces établissements l'existence des petits spectacles, et ils m'adressent aujourd'hui, en me demandant de la mettre sous les yeux du Roi, une réclamation dont l'objet m'a semblé de la plus haute importance.

Cette réclamation a été délibérée par les membres du conseil judiciaire de ces théâtres et est fortifiée par le témoignage des principaux jurisconsultes qui font partie du conseil contentieux de la Maison du Roi.

Un décret de l'Assemblée Constituante de 1791 et le désordre et l'anarchie qui en furent la suite, accrurent d'une manière indéfinie le nombre des théâtres à Paris, et le résultat de cette liberté sans bornes fut d'abord la ruine

d'une foule de familles de la capitale dont les fortunes furent englouties dans des entreprises toujours renaissantes et toujours désastreuses. On eut enfin à déplorer la décadence complète de l'art dramatique.

Pour remédier à cet état de choses, une disposition législative qui remonte à 1807 ordonna la clôture de dix théâtres et réduisit à huit le nombre de ces établissements dans la capitale.

Quoique aucune loi, aucune ordonnance n'ait statué depuis cette époque sur la question qui a pour objet le nombre des spectacles de Paris, il s'élève en ce moment à treize, c'est-à-dire que cinq nouveaux ont été ouverts au-delà du nombre fixé.

L'existence des théâtres secondaires, et principalement de ceux qui exploitent le genre du vaudeville, enlève aux établissements dramatiques chargés du précieux dépôt de notre gloire littéraire les jeunes auteurs et les acteurs séduits par l'espoir de succès plus faciles et plus lucratifs. Ainsi nous ne recueillons aucun fruit des écoles ouvertes par la munificence royale pour former d'habiles comédiens, ainsi des encouragements littéraires généreusement accordés par le Roi ne produisent qu'un petit nombre d'ouvrages dignes d'une scène dont la gloire remplit l'Europe depuis deux siècles.

Au milieu des craintes que doit faire naître un si fâcheux état de choses, on autorise l'ouverture d'une salle, sous le titre de *Théâtre des Nouveautés*, qui a précisément pour objet le genre du vaudeville, le plus funeste à l'existence des Théâtres Royaux.

Cependant le danger du grand nombre des théâtres chantants avait frappé l'autorité à tel point qu'elle avait songé à ordonner la clôture du Gymnase à peine établi, et la permission d'ouvrir le spectacle dit des Nouveautés a dû paraître aujourd'hui d'autant plus étrange qu'elle émanait de la même autorité qui naguère avait prescrit avec raison la clôture, et même la démolition du Panorama Dramatique.

On ne peut expliquer la nouvelle disposition adoptée par

M. le Ministre de l'Intérieur qu'en supposant que Son Excellence a été induite en erreur sur la nature de l'acte qui a fixé le nombre des théâtres à Paris, et qu'elle n'a pas songé que pour modifier les dispositions d'une ordonnance il ne suffisait pas d'une décision ministérielle, mais qu'il serait nécessaire d'obtenir une nouvelle décision royale.

C'est la marche qui a été adoptée sous l'ancienne monarchie, toutes les fois qu'il s'est agi de l'ouverture de nouveaux théâtres. C'est ainsi que l'existence des Théâtres Royaux, comme celle même des spectacles les plus inférieurs, a été consacrée par les ordonnances, les arrêts du Conseil ou les lettres-patentes de 1669, 1680, 1715, 1760, 1762, 1772 et 1777. Cette manière de procéder n'a point cessé d'être suivie au milieu de tous les changements que le temps a apportés dans la forme du gouvernement, et depuis 1814 des ordonnances seules ont pu modifier les dispositions législatives de 1807, dont aujourd'hui surtout il devient indispensable de reconnaître l'utilité.

Je viens donc, Sire, dans l'intérêt des arts et des lettres, dans celui des Théâtres Royaux et du trésor de la liste civile, appelée chaque année à combler les énormes déficits de ces établissements, je viens supplier le Roi de refuser son approbation à l'ouverture d'une nouvelle salle dont l'existence ne peut qu'être funeste à l'art, et qu'imposer de nouvelles charges aux fonds particuliers du Roi.

Paris, le 20 janvier 1826.

LE Vte DE LA ROCHEFOUCAULD.

A cette pièce qu'on lui communiqua, et à d'autres inspirées par le même esprit, M. de Corbière répliqua, le 23 février :

Monsieur le Vicomte, j'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 20 janvier dernier et le 4 de ce mois, relativement aux réclamations qui vous sont parvenues contre l'établissement du Théâtre des Nouveautés.

Avant de créer ce théâtre, j'avais pris les ordres du Roi, et il ne serait plus possible maintenant de porter atteinte à des droits acquis.

Au surplus, je ne perdrai point de vue les intérêts des Théâtres Royaux... (1).

Pendant que s'échangeaient, sans résultat, les notes ministérielles, l'architecte Debret faisait, rue des Filles-Saint-Thomas, une active besogne. Onze mois lui suffirent pour élever, sur un des côtés du passage Feydeau, une salle de spectacle flanquée, à droite comme à gauche, de maisons à boutiques élégantes, et dont voici, d'après Kaufmann, la description rapide.

Par suite de la disposition du terrain, l'entrée principale du monument ne se trouvait point dans l'axe de la salle, mais se retournait presque d'équerre sur celle-ci, de façon que les spectateurs entraient par une extrémité. Contraint en outre de conserver partie du passage qui ne fut totalement supprimé que plus tard, l'architecte avait dû pratiquer une espèce de tambour dans le vestibule et élever le parterre à hauteur d'entresol.

La façade consistait en deux ordres, l'un ionique, l'autre corinthien, composés chacun de cinq entre-colonnements, dont ceux des extrémités étaient ornés de mascarons et de niches contenant des statues ou des bustes ; elle semblait mesquine en com-

(1) Il avait stipulé déjà que les Nouveautés, comme toutes les scènes secondaires, paieraient à l'Opéra une redevance égale au vingtième brut de leurs recettes, déduction faite du droit des indigents.

paraison du palais de la Bourse auquel le théâtre faisait vis-à-vis.

On entrait dans le vestibule par les trois entre-colonnements du milieu, et l'ordre ionique de ces derniers se changeait là en ordre dorique. Deux larges escaliers, situés à droite et à gauche, conduisaient à une sorte de balcon intérieur placé à la hauteur du parterre, ayant vue sur le vestibule et formant un petit foyer dans lequel étaient le contrôle et le bureau des cannes. Au-dessus du vestibule, de plain-pied avec le corridor des premières loges, se trouvait un foyer ouvert sur la place de la Bourse, dans toute la largeur des entre-colonnements. Un second foyer, pratiqué à la hauteur des troisièmes loges et disposé en façon de tente, servait de café ; il donnait accès sur une terrasse d'où l'on avait même vue qu'à l'étage inférieur.

La salle présentait une forme elliptique ; elle comptait quatre rangs de loges découvertes, un orchestre garni en partie de stalles et un parterre où, pour la première fois, les spectateurs jouissaient de banquettes à dossiers. Sa décoration, par malheur, témoignait d'un goût contestable : c'étaient des motifs très connus, mal étudiés et employés avec des tons trop crus. Le plafond représentait une coupole surbaissée, en treillage, où s'entrelaçaient des branches d'arbustes chargés de fleurs, et au travers de laquelle on apercevait un ciel, effet de nuit, innovation qui fut généralement blâmée.

L'avant-scène était décorée de quatre colonnes d'ordre corinthien supportant une archivolte en

anse de panier. Le rideau figurait un tapis en étoffe brochée d'ornements bleus, avec bordures au centre desquelles était une lyre ailée ; au-dessus se trouvait une autre draperie frangée avec, au milieu, les armes de France suspendues par des guirlandes de fleurs. Le lustre enfin, d'un assez grand diamètre, offrait une réunion de girandoles groupées autour d'un centre commun.

Au total, le nouveau théâtre servit peu la réputation de Debret, qu'on avait vu mieux inspiré pour la restauration de la Porte-Saint-Martin et la construction de cette salle Le Peletier qui, bien que *provisoire*, devait pendant plus d'un demi-siècle abriter l'Opéra.

Tandis que s'édifiait le monument, les intéressés composaient, de la façon suivante, l'administration et la troupe de leurs Nouveautés :

Directeur, C. Bérard ;

Régisseur général, Saint-Léger ;

Caissier, Théodore Dartois de Bournonville ;

Chef de bureau, Parisot ;

Chef d'orchestre, Béancourt ;

Comité du contentieux : Cochin, avocat à la Cour de Cassation ; Couture, avocat à la Cour Royale ; Riant, notaire ; Langlois, propriétaire ; Bérard aîné ; Geoffroy, avoué ; Brisset, secrétaire ;

Comité de lecture : Charles Nodier, de Planard, Langlois, Blangini, Saint-Léger, Riant, Puzin, Stubert, Avenel, le Comte de Maillé, de Nugent,

Delaforest, Bérard aîné, Beuzeville, Amédée Pichot, Couture, Frédéric Soulié, Romagnesi, Geoffroy ;

Acteurs : Charles Joly, Guénée, Armand (Villot), Cossard, Derval, Amédée, Préval, Emile, Monval, Rogy, Vernet, Albert, Jausserand, Fleury, Fradelle, Daussigny ;

Actrices : Mmes Adèle, Génot, Albert, Laurence, Fradelle, Bury, Virginie, Alphonse, Joséphine, Anaïs (Parée), Mélanie, Clara.

Les places, au nombre de 1.250, étaient ainsi cotées :

Avant-scène de la galerie et des premières loges.	6 francs
Loges de la galerie et Balcon . .	6 »
Premières loges et Stalles . . .	5 »
Première galerie et Baignoires . .	4 fr. 50
Orchestre	4 francs
Deuxièmes loges	3 »
Deuxième galerie.	2 fr. 50
Parterre	2 francs
Amphithéâtre.	1 fr. 50

La salle des Nouveautés prête et son personnel constitué, M. Bérard, qui méditait un coup d'audace, crut bon d'agir en dehors des coutumes : il ouvrit, le 1er mars 1827, sans annonces dans les feuilles publiques et sans que les bureaux eussent délivré d'avance aucun billet. Deux ouvrages composaient le spectacle d'inauguration.

Quinze et Vingt ans, ou Les Femmes, comédie-vaudeville en 2 actes, mêlée de couplets, par J. Brisset.

Dunant	MM.	Cossard.
Anatole de Thieulin . .		Joly.
Lebrun		Rogy.
Antoine		Albert.
Mlle Girard	Mmes	Fradelle.
Aglaé		Génot.
Caroline		Laurence.
Louise.		Virginie.
Clara		Alphonse.
Ernestine.		Clara.
Anaïs		Anaïs.
Hortense		Mélanie.
Mlle Flore.		Bury.

Le premier acte se passe en 1812, à Passy. Mlle Girard, qui tient un pensionnat de demoiselles, a chez elle, pour faire leur éducation, les filles de sénateurs, généraux ou préfets de l'Empire. Il s'y mêle quelques jeunes personnes moins riches, qui ne sont pas toujours bien traitées par leurs camarades. La vanité est là à l'ordre du jour, et Aglaé, quoique d'une famille en crédit, est la seule qui soit aimable pour Caroline, pauvre orpheline dont les parents sont absents ou inconnus. Cette Caroline a pourtant un cousin, sorti de Saint-Cyr avec l'épaulette de sous-lieutenant. Venu pour assister à une distribution de prix, Anatole, bien qu'il ne veuille s'intéresser qu'à sa cousine, s'éprend malgré lui d'Aglaé, ce dont s'aperçoit fort bien Caroline. Mais cette distribution est le signal de la dispersion des jeunes filles ; impatiente de courir au bal, Aglaé quitte avec froideur Caroline qui, elle, va commencer une existence de travail.

Cinq années passent, apportant de très grands changements dans la situation et les idées des personnages. Un voisin de Mlle Girard, le docteur Dunant, ayant découvert

dans le jardin de la pension une source d'eau minérale, a épousé la directrice pour transformer l'établissement en une sorte de Tivoli où l'on admet des malades et des veuves. Aglaé a perdu sa fortune ; Caroline est devenue la femme du vieux comte de Montfort qui l'a laissée veuve après l'avoir lancée dans un monde orgueilleux et brillant. Elle habite momentanément la maison des Dunant, que fréquentent aussi Anatole devenu colonel, et son ami Lebrun, chef de bataillon. Quoique aimant toujours Aglaé, Anatole doit épouser Caroline, qu'adore en secret le timide Lebrun. Mais Caroline n'est plus l'ingénue du premier acte ; elle a bientôt fait de découvrir la passion de Lebrun et de l'obliger à la dire : elle l'épouse alors et marie Anatole avec Aglaé, qu'elle a déjà maintes fois secourue.

Un plan conçu péniblement, des caractères mal indiqués, des conversations fatigantes motivèrent, de la part du public, une opposition qui se traduisit, au baisser du rideau, par de nombreux sifflets (*Non imprimé*).

Le Coureur de veuves, opéra en 3 actes, par J. Brisset, musique de Blangini.

Surville.	MM.	AMÉDÉE.
Azem.		JOLY.
Mizouf		DAUSSIGNY.
Le Cadi		EMILE.
Zuléma	Mmes	ALBERT.
Azolida		ADÈLE.
Azélie		MÉLANIE.

Peintre français et voyageur, Surville a perdu dans un naufrage tout ce qu'il possédait. Sur les conseils de l'Indien Azem, compagnon de ses voyages, il se rend dans l'île des

Palmiers, située dans la mer des Indes, avec l'espoir d'y profiter d'une loi singulière. Il suffit, en effet, d'être étranger, de se placer à la porte des bains pour femmes, et de demander à la première veuve qui en sort si elle a un mari. Sa réponse négative amène un contrat, qui se signe le jour même devant le cadi. Surville, espérant que quelque veuve voudra réparer en sa faveur les torts de la fortune, se poste à la sortie des bains. La première qui paraît est une vieille à laquelle le peintre adresse en tremblant la question de rigueur ; elle y répond avec une voix dont la fraîcheur étonne et trouble le Français, mais elle dit être en possession d'un troisième mari. Surville accoste alors une seconde baigneuse, c'est la princesse Azolida, qui lui déclare avoir pour le mariage la plus grande répugnance ; l'artiste, pour ne pas l'épouser malgré elle, lui promet de ne point dire qu'il l'a interrogée. Une troisième, jeune, jolie, paraît enfin, répond négativement au questionneur et l'invite à monter dans un palanquin qui les transporte tous deux dans un palais.

Surville s'éprend bientôt de la jeune femme qui répond au nom de Zuléma. Celle-ci vient d'être déclarée veuve par le cadi, son mari l'ayant quittée depuis deux ans ; elle ne demande pas mieux que d'épouser et d'enrichir l'étranger, mais, au moment où le mariage va se conclure, Azem pénètre dans le palais pour retrouver, dit-il, une épouse adorée. Cette épouse est Zuléma, que Surville, au désespoir, n'ose disputer à son ami. Pour trancher la difficulté, le cadi, suivant l'usage du pays, met en vente la femme disputée. Bien que menacé de perdre Zuléma, Surville repousse pour elle l'offre d'un trône que lui fait la princesse Azolida, touchée de sa discrétion, mais il ne peut se résoudre à voir celle qu'il aime tomber au rang d'esclave et, pour la faire libre, accepte d'épouser la vieille qui reparaît et lui offre, comme cadeau de noces, les dix mille pièces d'or qui sont la mise à prix de Zuléma. Cette décision prise, Surville est à la fois surpris et charmé d'apprendre que la vieille n'est autre que Zuléma elle-même qui, d'accord avec Azem son frère, l'a soumis à diverses épreuves. La loi des bains, le

cadi, Azolida, sont un jeu de leur imagination ; c'est Azem qui est le prince de l'île des Palmiers et il récompense, par le don de sa sœur, la constance de son ami.

Cette pièce, qui a des points de ressemblance avec *La Fée Urgèle*, *Gulistan* et *La Vieille*, ne fut pas reçue sans opposition. Elle servait de thème à une partition inédite, ce qui était contraire au privilège des Nouveautés et portait atteinte aux prérogatives du troisième théâtre royal. Si M. Bérard avait cru désarmer l'autorité en la plaçant ingénieusement devant un fait accompli, il dut bientôt s'avouer la fausseté de son calcul. Le duc d'Aumont, sous l'autorité duquel était l'Opéra-Comique, dénonça aussitôt le directeur des Nouveautés au ministre des Beaux-Arts comme s'étant permis : 1° d'imprimer ses affiches sur papier blanc, ce que défendaient les règlements de police ; 2° d'avoir, dans *Quinze et Vingt ans*, employé plusieurs airs et morceaux de *Marie*, ce qui enlevait un attrait à cette musique encore nouvelle ; 3° d'avoir joué *Le Coureur de veuves*, pièce du genre exclusivement réservé à l'Opéra-Comique. Négligeant les deux premiers faits, le vicomte de La Rochefoucauld s'empara du troisième pour sommer le ministre de l'Intérieur de fermer les Nouveautés ou de les faire immédiatement rentrer dans les limites de leur genre, et pour supplier une fois encore Charles X de refuser sa signature au privilège du nouveau théâtre. Quelque sympathie qu'il professât pour M. Bérard, M. de Corbière ne put que reconnaître la justesse du grief de l'Opéra-Comique, et ordonner aux Nouveautés de retirer *Le Coureur*

de veuves jusqu'à ce qu'elles substituassent à la musique de Blangini des airs du domaine public.

Le début des Nouveautés, en somme, avait été médiocre. Après les spectateurs, la critique déclara les ouvrages donnés faibles et les acteurs insuffisants. Il y avait donc lieu de constituer un répertoire meilleur et d'engager des chefs d'emploi capables de le faire bien valoir ; c'est à ce double but que tendirent les efforts du directeur, efforts dont les pages qui suivent diront les résultats.

2 mars : *Les Forgerons,* comédie-vaudeville en 2 actes, par Francis, Armand Dartois et Achille Dartois.

Bras-de-Fer	MM. Rogy.
Belœil	Joly.
Thomas	Cossard.
Surville	Monval.
Mme Bras-de-Fer . . .	Mmes Fradelle.
Lucette	Génot.
Pierre	Adèle.

Le sous-lieutenant De Surville a épousé secrètement une jeune personne dont le frère, informé de la chose, se fâche et le provoque. Ce frère est colonel ; Surville, qui a le malheur de le tuer, se voit par suite obligé de quitter la France. Le forgeron Bras-de-Fer et sa femme le cachent avant sa fuite, et recueillent, après son départ, sa jeune épouse, qui meurt en donnant le jour à un fils qu'elle confie au forgeron en lui demandant de l'élever sans révéler sa naissance à personne. Bras-de-Fer fait du jeune homme un forgeron comme lui, mais il lui naît une fille, Lucette, qui, grandissant côte à côte avec Pierre de Surville, se prend d'amour pour celui qu'elle sait n'être point son frère et à qui elle est loin d'être indifférente. Dix-huit ans ont passé

depuis la fuite de l'ex-officier qui n'a donné aucune nouvelle; les Bras-de-Fer songent à marier Pierre et Lucette quand M. de Surville revient à l'improviste. Prisonnier pendant seize ans d'un corsaire qui lui a légué de grandes richesses, il ignore sa paternité et ne se réjouit de revoir les forgerons qu'à l'idée de les récompenser de l'aide qu'il leur a due jadis. Bras-de-Fer lui apprend qu'il a contracté envers eux une dette plus importante : un des jeunes gens qu'ils donnent pour leurs enfants eut pour mère Mme de Surville, mais, avant de le lui désigner, ils prétendent connaître les intentions du père. Rien de plus simple : si c'est Lucette, Surville la mariera à l'un des riches partis de la capitale; si c'est Pierre, il l'emmènera sur-le-champ pour le mettre à même d'occuper une place brillante. Désolée à l'idée de perdre l'un ou l'autre, Mme Bras-de-Fer place devant Surville les deux enfants qu'elle a élevés en lui disant de choisir lui-même. Sachant qu'un sort heureux attend l'héritier de Surville, Pierre et Lucette plaident l'un pour l'autre; touché de cette générosité, Surville déclare vouloir être le père des deux; il apprend alors que Pierre est son fils et tient parole en lui donnant Lucette pour femme.

Plusieurs scènes adroitement amenées, des détails agréables et de spirituels couplets firent un succès de cet ouvrage.

3 mars : *La Chambre jaune*, comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par J. Brisset.

Hébert	MM.	Cossard.
Chauvin		Rogy.
Jean		Emile.
Mme Laure	Mmes	Adèle.
Mme Revel		Fradelle.
Louison		Laurence.
Catherine		Clara.

La scène se passe dans un village de la Beauce. M. Hébert, homme jaloux et soupçonneux, vient d'épouser, à Dourdan, une jeune personne, Laure Revel, dont il ne croit pas être fort aimé. Il arrive à l'hôtel du *Croissant d'or*, tenu par Chauvin, accompagné de sa femme, de sa belle-mère et de deux domestiques, Catherine et Jean. Le nom de l'hôtel, le n° 13 qui est celui de la chambre qu'on lui donne, la couleur jaune des tentures, les chuchotements de l'aubergiste avec sa fille, de sa bonne avec son valet, un verre d'eau que lui apporte ce dernier et qu'il pense être un philtre composé pour le faire dormir, tout le confirme dans l'idée que son épouse aime un cousin avec lequel elle a dansé quatre contredanses au bal de noce. Enfermés dans leur appartement, M. et Mme Hébert vont cependant se mettre au lit quand on frappe à leur porte; ils écoutent, c'est un jeune homme qui se plaint de la rigueur d'un oncle l'empêchant d'épouser celle qu'il aime. Soudain on frappe d'un autre côté, c'est une dame qui, croyant parler à son amant, lui jure une flamme éternelle. Au milieu des angoisses auxquelles notre soupçonneux est en proie, sa femme découvre que le galant qui a frappé est Frédéric, neveu de Hébert, la dame Elisa, sa prétendue, et que tous deux n'attendent que le consentement de l'oncle pour se marier. Heureux d'en être quitte pour la peur, Hébert accorde l'autorisation demandée et quitte avec sa femme l'hôtel malencontreux.

Donnée assez originale, mais développée sans talent; la pièce, mal rendue, fut sifflée avec ensemble et eut deux représentations (*Non imprimée*).

6 mars : *L'Homme de paille*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Francis, Armand Dartois et Achille Dartois.

Blainville.	MM. AMÉDÉE.
Souplet	COSSARD.
Gerval	PRÉVAL.
Durand	ROGY.
Adolphe	DERVAL.
Benoît.	EMILE.
Mme Daunel	Mmes FRADELLE.
Julie	ESTELLE.
Bambin	ADÈLE.

M. Durand est le prête-nom de diverses personnes qui, sous son couvert, vendent ou achètent des propriétés. Le jeune Adolphe, clerc du notaire Blainville, a même fait signer par l'homme de paille un opéra-comique, représenté avec quelque succès. Par suite de ses complaisances, Durand passe pour riche et spirituel. Une dame Daunel, séduite par ces apparences, veut lui donner sa fille Julie. mais celle-ci est aimée d'Adolphe, qui trouve cruel de rédiger le contrat de son rival. Une affaire, dans laquelle Durand se trouve à la fois vendeur et acheteur, ôte à Mme Daunel ses illusions. L'homme de paille, d'ailleurs, ne manque ni d'honnêteté ni de bon sens ; il fait sa confession publique, oblige deux de ses clients à doter Julie et Adolphe, puis marie les jeunes gens.

Comédie pétillante d'esprit, abondante en couplets épigrammatiques, et dont la réussite fut complète.

8 mars : *La Petite Mendiante,* comédie mêlée de couplets en I acte, par J. Brisset.

Préval	MM. ROGY.
De Murville.	MONVAL.
Théodore.	AMÉDÉE.
Louise	Mmes ALBERT.
Irma	GÉNOT.

Le philanthrope Préval habite, avec sa fille Irma, un château dont M. de Murville a envie. Préval, qui ne veut pas se défaire de sa propriété, propose, comme *mezzo termine*, de marier Irma avec Théodore, fils de Murville. Irma épouserait volontiers Théodore, mais celui-ci aime une jeune personne qu'il a au loin sauvée d'un incendie et qui, en cherchant sa famille, arrive par hasard devant le château de Préval. Elle est pauvre, affamée; Irma l'accueille avec bienveillance et l'appelle bientôt son amie. Mais, en apprenant l'union projetée entre Mlle Préval et Théodore, l'inconnue pleure et veut reprendre sa course errante. On apprend alors qu'elle dut la vie au jeune de Murville et qu'elle aime Théodore autant que ce dernier la chérit. Un instant dépitée, Irma revient bientôt à de plus nobles sentiments; elle retient la pauvre fille et plaide auprès de Préval et de Murville la cause des amoureux. Comme on découvre que la mendiante est née d'un frère de Préval, mort au champ d'honneur en laissant des enfants inconnus, Irma convainc aisément les deux pères, et Théodore épouse son obligée.

Réédition de *La Pauvre fille* sifflée à la Comédie-Française et au Vaudeville, cette pièce, du genre sentimental, parut longue, attristante, et fut mal accueillie (*Non imprimée*).

12 (et non 8) mars : *Les Rendez-vous*, comédie-vaudeville en 1 acte, par J. Brisset.

Delorme	MM.	ALBERT.
Frédéric		ARMAND.
Charles		DERVAL.
Mme de Mirbel	Mmes	ALBERT.
Julie		ADÈLE.

Joué d'origine au Vaudeville le 15 septembre 1825, cet acte n'obtint, aux Nouveautés, qu'un succès

modéré ; on l'imprima pourtant à l'occasion de cette reprise.

18 mars : *Julien, ou Vingt-cinq ans d'entr'acte*, comédie-vaudeville en 2 actes, par A. Dartois et Xavier (Saintine).

D'Hercourt	MM. Amédée.
Melval	Rogy.
Jacques	Armand.
Julien	Emile.
Garou	Joly.
Emilie	Mmes Albert.
Fanchette	Adèle.
La Grand'Maman . . .	Fradelle.

Pièce du Vaudeville, où on l'avait donnée le 8 novembre 1823. — « Ce n'est pas le théâtre des Nouveautés, mais celui des Vieilleries », dit, à propos de ce deuxième emprunt, un journaliste narquois. Ce facile jeu de mots arrêta, pour un temps, le directeur dans la dangereuse voie des reprises inutiles.

24 mars : *Le Mari à l'essai*, vaudeville en 1 acte, par Théaulon, Achille Dartois et Théodore Dartois.

Melval	MM. Armand.
Henri	Derval.
Discret.	Rogy.
Julie	Mmes Génot.
Un jockey.	Adèle.

Julie, jeune veuve qui n'a pas été très heureuse pendant son mariage, est recherchée en secondes noces par deux

jeunes gens, Melval et Henri. Ce dernier sait toucher son cœur, mais, croyant remarquer en lui du penchant à l'emportement et à la jalousie, elle veut, avant de l'épouser, le mettre à l'épreuve. Elle lui fait jurer de ne jamais la soupçonner, quoi qu'il puisse voir et entendre, et feint ensuite d'écouter favorablement les galanteries de Melval, qui plaide contre elle depuis la mort de son mari. Melval prend pour confident le pauvre Henri, qui n'ose se plaindre de peur d'irriter Julie, mais qui, apprenant du notaire Discret qu'une cession de biens et un contrat de mariage viennent d'être rédigés, prend la résolution de fuir sa volage maîtresse. Celle-ci le prie de rester et il y consent encore. Bientôt Julie, prenant les actes des mains du notaire, présente la cession à Melval et le contrat à Henri, pour qu'il le signe en qualité d'époux. Melval, dépité, se venge noblement en déchirant l'acte de cession et en renonçant à ses droits en faveur du rival deux fois récompensé de sa confiante docilité.

Situations forcées, que rachetèrent insuffisamment quelques jolies scènes et plusieurs couplets bien tournés. Les auteurs furent nommés sans opposition, mais leur pièce resta manuscrite.

29 mars : Reprise du *Coureur de veuves*, mis en deux actes, avec suppression des ariettes jugées attentatoires aux droits du théâtre Feydeau, mais avec la même distribution qu'à l'origine : demi-succès.

7 avril : *Jean et Marie, ou La Nouvelle éducation*, comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par Achille Dartois.

Jean de Senneville . .	MM. Derval.
M. d'Argent.	Rogy.
Mme Dulaure	Mmes Adèle.
Marie.	Génot.
Mme Derville	Fradelle.

Mme Derville, femme d'autrefois, a pour nièce une jeune personne, nommée Marie, orpheline de mère et dont le père habite depuis longtemps les Indes. Marie a été élevée dans un excellent pensionnat, et Mme Derville songe à tirer parti de ses talents pour lui faire épouser le riche mais vieux M. d'Argent. Marie refuse ce barbon, et sa tante irritée blâme l'éducation nouvelle qui rend sa nièce trop exigeante et a poussé un sien neveu, Jean de Senneville, à disparaître à dix-huit ans après avoir fait vendre tous ses biens. Désireuse cependant de conclure l'union de Marie avec d'Argent, Mme Derville a recours aux offices de Mme Dulaure, jeune veuve dont les plus graves occupations consistent à rire et à suivre les modes nouvelles. Cette veuve connaît un homme de trente ans, renté, qui joue la comédie dans les salons, et elle imagine de lui donner, auprès de Marie, le rôle d'un frère qui est aux colonies, puis celui du père qu'elle regrette de ne pouvoir consulter. Le comédien amateur, sous son premier costume, défend à M. d'Argent de songer à sa prétendue sœur, et, sous le second, séduit par sa prétendue fille, lui commande de refuser le mari qu'on lui offre. Mme Derville, furieuse, démasque le jeune homme; celui-ci avoue n'être ni le père ni le frère de Marie, mais il se déclare son amant et se fait connaître comme étant Jean de Senneville, neveu de Mme Derville et cousin de Marie. Surprise de la tante, forcée de convenir qu'on peut être honnête homme et avoir des talents, joie de Marie qui épouse son cousin jeune et riche, satisfaction de Mme Dulaure qui a préparé tout cela. Il n'y a que M. d'Argent, que ce dénouement ne saurait contenter.

Fond peu neuf; de bons couplets et des scènes adroites motivèrent l'indulgent accueil du public (*Non imprimé*).

21 avril : *Paris et Londres*, comédie-vaudeville en 4 tableaux, imitée de l'anglais, par A. Dartois, J. Brisset et Joly.

Lord Seymour	MM. Volnys (*début*).
Saint-Robert	Derval.
John Box, Rossard . .	Joly.
Frisac, Saint-Amant . .	Armand.
Liston	Cossard.
Un journaliste. . . .	Albert.
Le Machiniste	Préval.
Un lion	Guénée.
Le Régisseur	Fradelle.
Œdipe	Daussigny.
Un matelot.	Emile.
Mme de Valry	Mmes Génot.
Rose.	Adèle.
Eryphile, miss Henriette.	Laurence.
Coraly	Mélanie.
Antigone	Estelle.
Mme Box	Fradelle.

Clarisse, danseuse-étoile à l'Opéra, porte à la ville le nom de Mme de Valry. Lord Seymour, jeune Anglais très riche, s'éprend d'elle et, croyant avoir affaire à une grande dame, lui offre sa main. Repoussé, il cherche dans l'ivresse et la dissipation un remède à sa passion malheureuse. Clarisse, apprenant par hasard que Seymour a laissé en Angleterre une fiancée possédant toutes les grâces et toutes les vertus, prend la résolution de sauver de lui-même le jeune homme qui, pourtant, ne lui est pas indifférent. Une lettre pleine de promesses attire Seymour dans une chaise de poste qui ne s'arrête qu'à Calais ; de là un paquebot le mène à Londres, où Mme de Valry le reçoit pour le mettre en présence de la cousine avec laquelle il a été élevé et qui devait être sa femme. Seymour aime Mme de Valry, mais les souvenirs d'enfance troublent son cœur et il se rend aux vœux des siens en épousant sa jeune parente. Mme de Valry se fait alors connaître pour une ballerine et reprend la route de Paris, heureuse d'avoir rendu un noble cœur à ses premiers serments.

Un salon parisien, les coulisses de l'Opéra, l'inté-

rieur d'un navire, un hôtel anglais sont les cadres successifs de ces tableaux qu'on joua sans les avoir annoncés sur l'affiche, et que des scènes piquantes, d'agréables couplets et de beaux décors firent avec raison applaudir.

5 mai : *Monsieur Jovial, ou L'Huissier chansonnier*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Théaulon et Adolphe Choquart.

Jovial . . .	MM.	Philippe.
Saint-Léon .		Armand.
Ducroisé . .		Morel.
Vincent . .		Emile.
Elise d'Albi .	Mmes	Beaupré (*début*).
Cécile . . .		Génot.
Justine . .		Bury.

Saint-Léon, jeune employé-poète, menacé d'une prise de corps, a l'ingénieuse idée de prendre le nom et les habits de son valet et de vivre à crédit sous ce déguisement, dans un café-restaurant du boulevard. C'est là que le retrouve certaine Cécile, son amie d'enfance qui, mariée malgré elle à un riche vieillard et devenue veuve, le prendrait volontiers pour second mari. Mais elle le sait étourdi et veut, avant de lui faire connaître sa position, l'éprouver un peu. Elle se donne pour pauvre et lui fait offrir par un agent d'affaires la main d'une veuve très riche, Elise d'Albi. Quoique aimant Cécile, Saint-Léon est trop maltraité de la fortune pour négliger pareille aubaine, mais, au moment où il va se rendre au lieu fixé pour la première entrevue, une fâcheuse visite lui arrive, celle d'un huissier chargé d'exécuter la sentence obtenue par un gros créancier. Cet huissier, nommé Jovial, a la manie de composer sur tout des couplets qu'il chante sans se faire prier. Jouant la bonhomie, il offre à Saint-Léon un dîner au cours duquel il compte apprendre du pseudo-valet l'adresse de son maître. Saint-Léon a

bientôt saisi le côté faible de son adversaire ; il le fait jaser, chanter tant et si bien que le soleil est couché quand le débiteur, au café, décline son nom véritable.

Vexé de la mystification, Jovial s'attache aux pas de Saint-Léon, qui se rend en courant à Montmorency, où demeure la riche veuve qu'on lui a proposée. Mais, avant même de lui parler, il est mis en présence de l'huissier qui, sans interrompre ses fredons, prétend le conduire sans retard à Sainte-Pélagie. Il obtient pourtant de Jovial le délai nécessaire pour une conversation avec Mme d'Albi, mais à la condition que l'huissier, caché sous la table du salon, y tiendra le bout d'un cordon de sonnette attaché au pied de son débiteur. Pressé par la situation Saint-Léon a de l'éloquence, mais, au moment où il croit avoir subjugué la veuve, Cécile, qui est une amie d'Elise, paraît pour reprocher au jeune viveur sa perfidie. Une lettre où il donne la raison de sa conduite tombe heureusement sous les yeux de Cécile ; elle y apprend qu'il l'a toujours aimée, l'épouse, et paie Jovial qui prend, avec une dernière chanson, congé de tous les personnages.

Cet ouvrage reproduisait l'idée mise en scène dans *Les Inséparables* et dans *L'Ami intime*, mais il était gai, pétillait d'esprit et valut un succès aux auteurs comme à Philippe, transfuge du Vaudeville chargé du rôle principal, écrit pour son talent verveux, et dont le nom lui demeura.

25 mai : *Le Débutant*, à-propos-vaudeville en 1 acte, par Etienne Arago, Achille Dartois et Armand Dartois.

Belamour. . .	MM.	Joly.
Dominique . .		Bouffé.
Benjamin. . .		Vernet.
Delcour . . .		Préval.
Ernestine. . .	Mmes	Adèle.
Mme Leblanc. .		Florval mère (*début*).

Dominique, fils d'un tapissier parisien, a eu le malheur de perdre son père, et sa belle-mère, Mme Leblanc, lui montre la plus grande indifférence. Elle réserve sa tendresse pour son fils Benjamin, à qui elle a fait donner une éducation brillante et qu'elle veut marier à sa cousine Ernestine, promise à Dominique. Ce dernier, dégoûté de son état et se sentant une vocation pour le théâtre, débute incognito sur une scène du boulevard; il obtient un tel succès que, le lendemain, le directeur Delcour se présente chez lui pour l'engager. Mme Leblanc, qui entend parler de troupe, d'engagement, d'avancement rapide, croit que Dominique veut se faire soldat et signe avec empressement l'acte qui doit délivrer Benjamin d'un rival. Pour affirmer son savoir-faire et mystifier ses mauvais parents, Dominique alors prend, d'après un portrait, l'apparence exacte de son vieux parrain; il tient si bien ce rôle, que Mme Leblanc lui rend son affection et que Benjamin renonce en sa faveur à la main d'Ernestine.

Faite pour rassurer la modestie de Bouffé qui, venant de la Gaîté, craignait de paraître devant une assistance plus raffinée, cette bluette, d'ailleurs amusante, le servit à merveille, et c'est par d'unanimes applaudissements que fut reçu l'acteur chantant au public ce couplet final :

**Cédant à l'ardeur qui m'enflamme,
Loin de ces lieux j'ai longtemps habité,
Mais au milieu du mélodrame
Je m'attristais à la Gaîté.
Messieurs, je me suis mis en course
Pour prendre un logement plus neuf,
Ah! puissé-je, devant la Bourse,
Signer un bail de trois six neuf!**

Non imprimé.

25 mai : *Le Jeu de cache-cache, ou La Fiancée*, comédie en 2 actes, mêlée de chants, par Achille Dartois (avec Théaulon).

Dermilly	MM. Fradelle.
Varmont	Cossard.
Henri Denneville. .	Armand.
Jacques	Bouffé.
Mme Dermilly. . .	Mmes Florval mère.
Anna.	Miller.
Emilie	Génot.
Thérèse.	Adèle.
Louise	Laurence.
Clémence	Victoire Florval.

La scène se passe dans un château, aux environs de Lyon. M. Dermilly doit marier sa fille Anna à Varmont, son ami. Tout est prêt pour la cérémonie ; la jeune fiancée, venue de sa pension avec ses compagnes, est rendue plus joyeuse encore par l'arrivée d'Henri Denneville, son cousin et ami d'enfance. Mais Henri, qui s'est hâté d'accourir à la nouvelle du mariage d'Anna, demande un entretien à Dermilly et lui déclare qu'il est épris de sa cousine et ne peut vivre s'il ne devient son époux. La grand'maman d'Anna, qui est présente, console le jeune homme et lui fait comprendre qu'il est trop tard pour rompre avec Valmont, aimé d'ailleurs de sa future. Le jeune homme désespéré quitte secrètement le château pour ne pas être témoin du bonheur de son rival, mais après avoir dit à Anna tout le chagrin que lui cause son mariage. La jeune fille alors commence à lire dans son cœur et à comprendre que l'amitié qu'elle croyait avoir pour Henri est un plus tendre sentiment. Mais ses compagnes accourent la rejoindre et, tandis que les grands-parents discutent avec le notaire les articles du contrat, elles se mettent à jouer à cache-cache. Chacune cherche un endroit où l'on ne puisse la découvrir ; Anna connaît une bonne cachette, elle monte dans un pavillon qui sert de garde-meubles et dont la fenêtre ouvre sur le théâtre, lève le cou-

vercle d'un grand coffre et jette un cri pendant qu'un vent d'orage referme la fenêtre et que les pensionnaires appellent en chœur la jeune fiancée.

La nuit se passe en inutiles recherches et les parents d'Anna se désespèrent. Cependant la disparition d'Henri, la demande qu'il avait faite de la main de sa cousine, tout concourt à faire peser sur ce jeune homme le soupçon d'un enlèvement. On envoie à sa poursuite, on le ramène et sa surprise est grande quand il apprend la cause de l'affliction générale. Mais il se rappelle qu'Anna lui a dit regretter d'avoir quitté sa pension, peut-être y est-elle retournée? Chacun se prépare à partir pour s'en assurer quand une servante appelle au secours ; entrée dans le garde-meubles, elle a par hasard ouvert le coffre et y a trouvé sa jeune maîtresse inanimée. Anna reprend ses sens, et les premiers mots qu'elle prononce apprennent à tous son amour pour Henri. Valmont alors fait une retraite prudente et le cousin devient l'époux de sa cousine.

Pièce d'un genre neuf qui, malgré des longueurs et l'abus des situations musicales, eut un très grand succès. Mmes Miller et Florval jeune y parurent pour la première fois aux côtés de Bouffé, destiné à devenir une des colonnes du théâtre de la Bourse.

Ce même soir l'orchestre de M. Bérard avait, entre deux ouvrages, joué l'ouverture de *L'Aveugle de Tolède*, due à Méhul. L'Opéra-Comique aussitôt se plaignit, alléguant que, ce compositeur étant mort en octobre 1817, son répertoire était encore pour six mois sa propriété exclusive. A cela Bérard riposta que la musique de Méhul était si bien dans le domaine public que le royal théâtre, en vertu de la loi de 1792, n'en payait plus les droits aux héritiers; toutefois, par amour de la paix, il biffa de l'affiche le mélodieux hors-d'œuvre.

13 juin : *Les Dernières amours*, tableau-vaudeville en 1 acte, par J. Brisset.

Desroches. . . .	MM. Bouffé.
Mandard	Joly.
Edmond	Armand.
Mme Dumont. . .	Mmes Florval mère.
Mme Torcillon . .	Beaupré.
Héloïse.	Laurence.
Mme Lachaise . .	Adèle.

M. Desroches et Mme Dumont, rentiers sexagénaires, ont l'habitude de se rendre, chaque tantôt, au jardin du Luxembourg et d'y faire de longues causeries. Mme Torcillon, fille de Mme Dumont, s'émeut de ces relations qu'elle a peur de voir couronner par un mariage dangereux pour ses intérêts. Elle fait surveiller sa mère par une complaisante loueuse de chaises et essaie de faire passer Desroches pour un coureur de dot. Ses insinuations ont pour effet d'éclairer les vieillards sur la sympathie qui, à leur insu, les entraîne l'un vers l'autre ; isolés, riches tous deux, ils songent un moment à conclure l'union dont on leur a donné l'idée, mais la retraite, qui interrompt leur entretien galant, les ramène à des idées plus sages : ils ne seront qu'amis et, en fait de mariage, celui du neveu de Desroches avec la petite-fille de Mme Dumont se décide seul au baisser du rideau.

Croquis plein de vérité, que firent applaudir de bons couplets et une jolie scène bien rendue par les principaux interprètes.

13 juin : *Le Futur de la grand'maman*, comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par Armand Dartois, Achille Dartois et Edouard (Monnais)

Le comte Adolphe .	MM.	ALBERT.
Delmare		PHILIPPE.
Mignot		BOUFFÉ.
La comtesse Emilie .	Mmes	LAURENCE.
Mme Darbel		BEAUPRÉ.
Marianne.		ALBERT.

Delmare, qui a mené joyeuse vie et dissipé sa fortune, se détermine, à trente-six ans, à faire un mariage d'intérêt. Le comte Adolphe, son ami, lui offre une grand'maman très riche, qu'on attend d'un moment à l'autre et qu'il ne tient qu'à lui d'épouser. Il s'y résout d'autant plus facilement que, dans le cours de son existence, il n'a éprouvé d'amour que pour une femme mariée, amour sans espoir dont il fait confidence au comte et dont il craint de ne jamais retrouver l'objet. Mais, chez Adolphe même, habite Mme Darbel, sa belle-mère, qu'il présente à Delmare lequel, stupéfait, reconnaît en elle la seule personne qu'il ait aimée. Mme Darbel est veuve mais pauvre ; Delmare cependant n'hésite pas à renoncer pour elle à l'union projetée. Quel n'est pas son chagrin quand la veuve, raillant sa constance, lui ordonne d'épouser le jour même la grand'maman attendue. Delmare s'y résigne par obéissance, mais il est agréablement surpris en voyant s'avancer vers lui la fiancée redoutée ; c'est Mme Darbel qui, malgré ses trente-deux ans, est grand'mère, Mme Adolphe ayant un bébé d'une année, et qui, riche et éprise de Delmare, fait le bonheur et la fortune de son fidèle soupirant.

Fond piquant, développé avec esprit et bonne humeur ; sa réussite fut complète.

11 juillet : *Les Proverbes au château, ou Les Plaisirs de la campagne*, pastiche en trois tableaux, mêlés de couplets, par Mlle Desrosiers (Rochefort et Paul Duport).

Brécour, Sidi Nouman . .	MM. Derval.
Gautier, Orgon	Cossard.
Saint-Félix, Zeïn Humeïda.	Emile.
Dupré, Mustapha. . . .	Préval.
Auguste Dorante. . . .	Vernet.
Petit, Frontin.	Bouffé.
Mme de Sivrac, Mojana . .	Mmes Albert.
Lisbeth, Isabelle	Laurence.
Mme Gautier, Lisette. . .	Florval mère.

Mme de Sivrac a réuni dans son château, près de Paris, une compagnie nombreuse qui se promettait de jouir des plaisirs variés de la campagne. Deux jours pourtant se sont à peine écoulés que tout le monde s'ennuie. La châtelaine alors propose de jouer la comédie ; on accepte et deux sociétés se forment, l'une conduite par M. Gautier, vieil actionnaire de théâtre qui n'aime que le classique, l'autre par Mme de Sivrac, éprise des proverbes nouveaux. Celle-ci propose de mettre en scène *L'Amour africain*, de Clara Gazul, tandis que Gautier demande qu'on joue *Dorante et Frontin*, pièce vieux genre composée par lui-même. Les deux ouvrages sont acceptés, et les invités du château, comme le public, les voient représenter. Au cours du dernier, la fille de Gautier se trouve mariée à son cousin en signant un contrat préparé, et tous les personnages célèbrent par des danses cet hymen imprévu.

Des couplets spirituels, des traits dans le dialogue firent passer le public sur la faiblesse de l'intrigue et valurent aux auteurs quelques représentations. (*Non imprimé*).

27 juillet : *Départ*, *Séjour et Retour*, roman-vaudeville en trois époques par Etienne Arago, Desvergers et Victor (Varin).

Adrien	MM. Armand.
Durand	Derval.
Hubert	Bouffé.
Dérigny	Albert.
Thérèse	Mmes Albert.
Sophie	Florval.

Victime d'un accident de voiture et forcé de s'arrêter dans un village, le négociant Dérigny a été soigné par la fermière Thérèse à qui, au moment de son départ pour Paris, il donne une belle chaîne d'or. Le jour même où il quitte le village, Adrien, ayant terminé son service militaire, revient près de Thérèse qu'il aime et qui l'attend. Il est accompagné de son sergent-major Durand. Ce dernier est en proie à des rêves ambitieux qu'il ne peut réaliser que dans la capitale; aussi emploie-t-il toute son éloquence pour décider Adrien à abandonner son pays et sa fiancée. Adrien a l'esprit faible, il se laisse entraîner et part avec son ancien chef, après avoir écrit à Thérèse une lettre à laquelle la fermière indignée décide de ne point répondre.

Deux ans s'écoulent. Dix mille francs qu'Adrien a touchés d'un oncle lui ont servi à fonder, en société avec Durand, une maison de commerce qui semble prospérer. Thérèse, que rien ne retenait dans sa ferme, est aussi venue à Paris; elle y travaille comme couturière pour certaine dame qui un soir, lui fait endosser un domino et la conduit à une fête donnée par Adrien. Celui-ci, en proie aux fumées du champagne, va outrager sa fiancée quand Dérigny survient, prend Thérèse sous sa protection et l'emmène, au moment où Adrien et Durand apprennent leur ruine, causée par la faillite d'un agent de change.

A la suite de cette déconfiture, Durand reprend l'uniforme. Adrien, enfermé pour dettes, voit un jour sa prison s'ouvrir par l'intervention d'une personne inconnue. Avant de s'expatrier pour jamais, il veut revoir son village; il y arrive accablé de fatigue et s'endort sur un banc pour rêver à Thérèse qu'il aime toujours. A son réveil, celle-ci se présente à ses yeux; il s'excuse de son abandon, de ses offenses,

et jure de travailler désormais pour conquérir une aisance qu'il sera heureux de lui offrir. — « De toi j'accepterai tout, dit Thérèse, mais, si le sort me favorisait la première, j'entends que tu agisses ainsi que je le ferais moi-même ». — Adrien s'engage à partager avec son amie la bonne comme la mauvaise fortune ; il apprend alors que Thérèse a épousé Dérigny qui est mort en la faisant riche, et, après quelque hésitation, il tient son serment en devenant le second mari de Thérèse.

Tableaux rapides, intéressants dans leur variété, et qui obtinrent d'unanimes bravos.

10 août : *Le Retour à la ferme*, vaudeville en 1 acte, par Achille Dartois et J. Brisset.

Charlot.	MM. Bouffé.
Germain	Emile.
Mme Dormeuil. . . .	Mmes V. Florval.
Mme Richard	Florval mère.
Emilie	Miller.
Rose	Adèle.

Jouée au Vaudeville le 4 novembre 1825, cette pièce fut reprise, pour Mlle Miller, avec une musique nouvelle signée Blangini, et contre laquelle, par extraordinaire, l'Opéra-Comique n'éleva aucune protestation.

16 août : *Figaro, ou Le Jour des noces*, pièce en 3 actes, d'après Beaumarchais, Mozart et Rossini, arrangée par Armand Dartois, Achille Dartois et Blangini.

Almaviva . . .	MM.	Amédée.
Figaro		Bouffé.
Fiorello		Camille (Daussigny).
Antonio		Joly.
Bridoison . . .		Emile.
La Comtesse . .	Mmes	Beaupré.
Suzanne		Albert.
Chérubin. . . .		Miller.
Fanchette . . .		Laurence.

Quelques personnages supprimés, deux actes en moins, des couplets, des duos, des morceaux d'ensemble en plus, tels sont les changements apportés à l'œuvre de Beaumarchais, qu'il serait oiseux d'analyser. Ce pastiche, adroitement exécuté, reçut un accueil favorable.

8 septembre : *Mon ami Pierre,* comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par Armand Dartois, Adolphe (de Leuven) et Alfred (de Forges).

Le baron de Valbert.	MM.	Amédée.
Pierre.		Armand.
Vincent		Joly.
Auguste.		Emile.
Cécile Dumont. . .	Mmes	Albert.
Mme Vincent . . .		Florval mère.

A la veille d'épouser le fermier Pierre, compagnon de son enfance, Cécile Dumont s'est laissée séduire par le baron de Valbert, colonel de cavalerie, qui l'a conduite à Paris où elle vit dans les plaisirs et l'opulence. Cécile pourtant n'est pas heureuse ; Valbert lui a bien juré de l'épouser, mais il ne se presse pas de tenir une promesse qu'elle n'ose lui rappeler. Quand la pièce commence, le colonel songe au contraire, à demander la main de la comtesse de Roseval, parente d'un

ministre. Désolé du départ de Cécile, Pierre vient à ce moment chez Valbert pour lui demander de le prendre dans son régiment. Un hasard lui fait rencontrer celle qu'il aime et dont il entreprend de faire régulariser la position. Le baron se fâche des sommations qu'il lui adresse; un duel s'ensuit, qui est sans résultat, mais à l'issue duquel Valbert, revenu à de bons sentiments, sacrifie l'ambition à l'amour et donne son nom à Cécile: Pierre restera l'ami du nouveau ménage.

Sujet vieillot, traité médiocrement; il n'obtint qu'une demi-réussite.

20 septembre : *L'Orphelin, ou La Loge et le Salon*, pièce anecdotique en 2 actes, mêlée de vaudevilles, par Rochefort et Paulin (Paul Duport).

Brémont	MM. Albert.
Abel	Guénée.
Caumont	Armand.
Jacques	Préval.
Mme Vanderk . .	Mmes Beaupré.
Pierre Wolden . .	Miller.
Mme Jaulin . . .	Florval mère.
Thérèse	Génot.

Sans asile et sans pain, l'orphelin Pierre Wolden mendie à la porte de l'hôtel où l'homme d'affaires Brémont donne une brillante soirée. Les invités, l'amphytrion même n'ont que des rebuffades pour le malheureux que Mme Jaulin, la portière, recueille dans sa loge pour le réchauffer et lui donner des aliments. C'est là que le voit Mme Vanderk, riche veuve qui doit épouser Brémont, au grand désespoir d'Abel, compositeur amoureux d'elle. Mme Vanderk est généreuse; elle projette de mettre à contribution, au profit de Pierre, la vanité des gens présents à la fête où doit se signer son contrat et, pour leur présenter son protégé, l'habille élégam-

ment. Or, à la suite d'une conversation avec Pierre, Abel acquiert la preuve que l'homme d'affaires a, sous un faux nom, volé deux cent mille francs à la mère de Wolden. Menacé d'être publiquement démasqué, Brémont fait à l'orphelin donation de son hôtel et disparaît, tandis qu'Abel épouse Mme Vanderk.

Inspirée d'un fait raconté, en 1822, dans le *Journal de Bruxelles*, cette pièce, intéressante et bien conduite, fut applaudie.

5 octobre : *L'Ami Bontemps, ou La Maison de mon oncle*, vaudeville en 1 acte, par Théaulon et Mélesville.

Raymond	MM. Rogy.
Charles.	Vernet.
Bontemps	Philippe.
Albert	Albert.
Dubourget. . . .	Préval.
Pincefort	Emile.
Ventre-à-Terre . .	Bouffé.
Adélina.	Mmes Laurence.
Julienne	Adèle.

M. Raymond, riche propriétaire, a pris chez lui, à la campagne, son neveu Charles, pour l'empêcher de continuer la vie dissipée qu'il menait à Paris. Il l'autorise pourtant à héberger, chaque jeudi, les amis qu'il ne peut plus voir dans la capitale. Or, un jeudi, comme les visiteurs vont se mettre à table, l'huissier Pincefort se présente pour sommer Charles d'acquitter une lettre de change de 500 francs. Charles n'a point d'argent, mais son ami Bontemps, poète et bon vivant, imagine un moyen de s'en procurer. Raymond est absent, on en profite pour transformer sa maison en auberge. Une enseigne improvisée engage les passants à y pénétrer ; ils entrent en foule et, parmi eux, le marchand Dubourget, conduisant sa nièce Adélina dont Charles est

épris. Bontemps manœuvre avec tant d'habileté que l'huissier est payé, qu'Adélina compromise épouse Charles et que Raymond, à son retour, excuse la dernière folie de son neveu qu'il dote généreusement.

L'Ami Bontemps était surtout un rôle pour Philippe, un prétexte à ces couplets malins que chantait si bien le joyeux acteur ; il en fit un succès.

27 octobre : *Faust*, drame lyrique en 3 actes, par E. Théaulon, musique arrangée par Béancourt.

Faust	MM.	Armand.
Conrad.		Casaneuve (*début*).
Christophe Wagner .		Emile.
Méphistophélès . . .		Bouffé.
Un soldat.		Fleury.
Marguerite	Mmes	Albert.
Mina		Miller.
L'ombre de Sapho . .		Virginie.
L'ombre de Cléopâtre .		Alphonse.
L'ombre de Phryné. .		Bury.
L'ombre de Laïs. . .		Laurence.
L'ombre d'Aspasie . .		Anaïs.
L'ombre de Rodope .		Joséphine.

Rajeuni par son art, le savant Faust a sauvé des flots Marguerite, fille du vieux soldat Conrad. Il la demande en mariage, mais Conrad le refuse parce qu'il ne peut offrir à la jeune fille une situation digne d'elle. Désespéré, Faust appelle à son aide les puissances infernales. Méphistophélès apparaît pour offrir au savant d'innombrables richesses en échange d'un pacte les liant l'un à l'autre pour l'éternité ; Faust accepte. Devenu noble et richissime, il renouvelle à Conrad sa demande qui est accueillie. Mais on apprend bientôt de quel prix le savant a payé sa prospérité subite ; Marguerite épouvantée le repousse en invoquant l'aide du

ciel. Le remords pénètre alors dans l'âme de Faust ; il exige de Méphistophélès l'annulation du pacte impie et, pardonné, épouse Marguerite, qui se trouve l'héritière de la noble famille d'Irnestal.

Cette pièce qui tient à la fois de la comédie, du drame et de l'opéra, n'est, comme on le voit, qu'une infidèle version de l'œuvre allemande. Une mise en scène brillante la fit réussir, mais la musique qui l'agrémentait fut, pour le théâtre, l'occasion d'une nouvelle dispute avec l'Opéra-Comique. Le duc d'Aumont, effectivement, demanda, dès le 30 octobre au comte de Villèle, président du Conseil, qu'on interdît au sieur Bérard de jouer *Faust*, comme cela avait eu lieu pour *Le Coureur de veuves*. Le ministre objecta que les circonstances différaient, les couplets de *Faust* étant tous sur des airs du domaine public. — « Les droits de l'Opéra-Comique, concluait-il, ne seraient vraiment lésés que dans le cas où des théâtres secondaires donneraient des ouvrages qu'il aurait reçus, ce qui blesserait le droit de propriété des théâtres en général, et dans le cas où ces théâtres secondaires donneraient des pièces dont la musique serait faite exprès pour les paroles, ce qui blesserait le droit particulier du Théâtre Feydeau. Comment, avec ce droit exclusif, le Théâtre Royal de l'Opéra-Comique pourrait-il craindre la concurrence des théâtres secondaires ? Comment aurait-il la prétention d'empêcher ces entreprises de représenter des pièces sur des airs qui sont à tout le monde ? Je vous prie, Monsieur le Duc, de peser ces réflexions ; elles vous convaincront, je pense, de

l'impossibilité où je suis d'interdire les représentations de *Faust* sur le Théâtre des Nouveautés, sans léser des intérêts qui trouvent leurs garanties dans les termes du privilège de ce théâtre ».

De son côté M. Bérard, enfin confirmé dans ses droits par la signature royale, jugea l'occasion bonne pour traiter à fond les questions de genre et de propriété que soulevait obstinément le duc d'Aumont. Il le fit, le 25 novembre, dans cette lettre au ministre de l'Intérieur :

Mon privilège porte que le Théâtre des Nouveautés jouera *des comédies en un, deux ou trois actes mêlées de couplets sur des airs du domaine public.*

Les ouvrages que représente Feydeau depuis sa création sont, comme les appelaient Favart, Sedaine, Grétry, etc., *des comédies en un, deux ou trois actes, mêlées de couplets ou ariettes sur des airs nouveaux.*

Aux termes des deux privilèges (en en supposant un à Feydeau), la seule différence entre les Nouveautés et l'Opéra-Comique est que ce dernier peut, dans la composition de ses pièces, faire entrer *une musique entièrement nouvelle*. Quant aux poèmes, la latitude est la même ; le mot de comédie est générique, un opéra-comique sans musique est une comédie, et, mettant toute question de musique de côté, j'ai autant le droit de jouer *Faust* que Feydeau le mélodrame du *Colporteur.*

Reste donc à examiner la question de musique. Je ne puis employer que *des airs du domaine public.* Qu'entend-on par des airs du domaine public ?

Toute musique publiée est mise dans le commerce par le moyen de l'impression et de la gravure, immédiatement quand ces morceaux sont isolés, et, quand ils font partie du répertoire d'un théâtre, après cinq ans de propriété. C'est du moins ce qui résulte de différents jugements rendus par

les tribunaux et d'un arrêté ministériel du temps de M. de Champagny.

En appliquant ces principes et cette jurisprudence établis aux réclamations de Feydeau, voyons si réellement j'ai violé les conditions de mon privilège, dans la musique employée dans *Faust*.

D'abord j'établirai, les preuves à la main, qu'il n'existe pas de musique nouvelle dans *Faust*, à l'exception de quelques mesures indispensables dans une partition pour mettre dans le même ton deux morceaux différents. La musique que l'on met sur le compte de M. Béancourt appartient en entier à une collection d'*œuvres allemandes* gravées, et notre chef d'orchestre n'a fait que l'adapter à notre scène et la faire graver à Paris, à son profit. Quant à la musique française employée, elle appartient au domaine public, puisque les ouvrages d'où on l'a tirée : *Joseph*, *Le Chaperon*, *Les Rosières*, *Les Danaïdes*, ont non seulement cinq ans de publication, mais quinze, vingt ans et plus. Voilà qui prouve que les réclamations de Feydeau sont intempestives et illégales.

Pour mettre fin à ces demandes qui n'ont peut-être pour but que d'arracher par la fatigue et l'importunité une décision funeste pour un établissement commercial qui n'a point démérité du Gouvernement, j'offre de remettre aux tribunaux le soin de prononcer sur les prétentions de ces messieurs. La justice dira que la loi *du domaine public* n'existe pas seulement pour empêcher Feydeau de payer les compositeurs morts, mais aussi pour mettre à la disposition de qui veut l'employer la musique de ces compositeurs.

Telle est l'opinion de mon conseil judiciaire, elle est la mienne et j'ai l'honneur de la soumettre à l'impartiale justice de Monseigneur.

Bien que persistant dans son opinion, le duc d'Aumont n'osa courir les risques d'un procès, et *Faust* chanta ce qu'il voulut, tant que les spectateurs consentirent à l'entendre.

9 novembre : *L'Artiste et le Soldat, ou Le Petit roman*, comédie en 1 acte et 6 tableaux, mêlée de couplets, par Victor Ducange.

Gérard	MM. JAUSSERAND.
D'Horly	PHILIPPE.
Dervieux.	JOLY.
Joseph	BOUFFÉ.
Mme d'Horly. . . .	Mmes BEAUPRÉ.
Suzanne	MILLER.
Ursule	GÉNOT.

Invalide et non pensionné, le vieux capitaine Gérard vit avec sa fille Suzanne, dont le travail fait à grand'peine subsister le petit ménage. Une voisine, Ursule, vient à leur aide en leur rendant discrètement de nombreux services. Mais Suzanne, qui se sent une vocation décidée pour la peinture, prend un jour la résolution de demander à l'art les ressources qui lui manquent. Le célèbre peintre d'Horly, dont elle sollicite les leçons, s'intéresse à la jeune fille, veut connaître son père et, au cours d'une émouvante entrevue, retrouve dans le vieux capitaine son frère disparu depuis nombre d'années. D'Horly est riche, il finit les malheurs de Gérard et confie à sa femme l'avenir de l'intéressante Suzanne.

Tirée par l'auteur d'un de ses livres, cette comédie, mal agencée, fut accueillie avec froideur. On la donna, le 15 du même mois, réduite de moitié, sans triompher d'une opposition qui força le directeur à l'ôter de l'affiche.

19 novembre : *Le Morceau d'ensemble, ou La Soirée musicale*, intermède en un acte, par Armand Dartois.

Armand	MM. Brice.
Duflonflon.	Rogy.
Georges	Bouffé.
La comtesse Dermont . . .	Mmes Beaupré.
La signora Camilla. . . .	Joséphine.
La baronne Hermánnn. . .	Bury.
Milady Nelson	Virginie.
Emma	Génot.

La comtesse Dermont, la signora Camilla, la baronne Hermann et milady Nelson sont liées ensemble par la plus douce amitié. Les quatre dames, en traversant les Alpes, ont trouvé une enfant qu'elles élèvent et à qui elles font donner la plus brillante éducation. Emma étant en âge d'être mariée, ses protectrices, folles de musique, veulent l'unir à un compositeur ; seulement la Française le veut de notre école, l'Italienne rossiniste, l'Allemande épris de Mozart et l'Anglaise amateur de ballades écossaises. La comtesse donne une soirée musicale pour faire briller le talent de l'orpheline et pour entendre des morceaux composés en italien, en anglais, en allemand et en français. Les quatre airs sont exécutés, mais Armand, maître de piano d'Emma, a trouvé moyen de réunir ces diverses musiques dans un morceau d'ensemble que les assistants écoutent avec transport. On demande l'auteur de cette savante composition et Armand, convaincu de génie, reçoit pour récompense la main de son élève.

Ce canevas, tracé pour mettre en lumière les talents du comédien-chanteur Isidore Brice, qui débutait aux Nouveautés, eut le bon résultat désiré (*Non imprimé*).

26 novembre : *Le Peintre et le Courtisan*, comédie-vaudeville anecdotique en 1 acte, par J. Brisset et Letellier.

Guillaume Ier.	MM. Casaneuve.
Le chevalier d'Helstein.	Albert.
Muller	Cossard.
Victor	Vernet.
Albertinè	Mlle Alphonse.

La scène se passe à Berlin, dans les premières années du règne de Guillaume Ier. Venu de Paris pour être peintre de la cour, le Français Victor fait d'abord rencontre d'un personnage dont il ignore le nom et qui lui demande avis sur un tableau récemment achevé. — « Ce ne peut être que l'ouvrage d'un croûton » — répond franchement l'artiste. Or le peintre-amateur n'est autre que Guillaume lui-même; abusé sur la signification du mot *croûton* qu'on lui donne pour un compliment, il s'en sert à la cour où l'on en rit. Renseigné après nouvelle épreuve sur la valeur de son travail, le roi veut se venger en artiste des flatteurs qui l'ont trompé jusque-là. Un courtisan, qui s'est moqué dans l'intimité du tableau royal, l'estime devant son maître à 1.000 ducats au moins ; Guillaume le lui donne pour 500 ducats, qui servent à doter une jeune Allemande qu'épousera Victor, nommé peintre du roi.

Donnée originale, développée avec talent et agrémentée de couplets spirituels : succès.

4 décembre : *Le Lit de circonstance*, comédie en 2 actes, mêlée de chant, par Eugène de P*** (Planard).

Léon d'Arcos	MM. Derval.
Don Carlos	Jausserand.
Alonzo de Riperez . . .	Armand.
Jaco	Bouffé.
La marquise d'Arcos . .	Mmes Florval mère.
Séraphine	Génot.

En vertu d'un testament, l'officier espagnol Léon d'Arcos doit attendre sa quarantième année pour contracter mariage. Comme il a vingt-cinq ans et adore Séraphine, fille d'un vieux gentilhomme, il ne peut se résoudre à un si long délai et décide d'épouser secrètement sa maîtresse. Or, celle-ci est promise à Alonzo de Riparez, qu'elle ne connaît point et qui, surpris par l'orage, pénètre dans un pavillon où est un lit sur lequel il s'étend sans façons. De là il peut entendre les doux propos des amoureux qu'un ermite complaisant vient d'unir. Surmontant son dépit, Alonzo plaide lui-même auprès des parents en faveur des jeunes gens trop pressés et devient l'ami de celle dont il n'a pu être l'époux.

Intrigue légère, menée faiblement : réussite incomplète.

12 décembre : *Le Caleb de Walter Scott*, comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par Achille Dartois et Eugène (de Planard).

Henri de Douglas. . . .	MM.	Derval.
Edouard		Armand.
Caleb		Bouffé.
Jaket		Préval.
Krik.		Guénée.
Le Greffier		Fleury.
Clara	Mmes	Génot.
Emmy		Albert.

Profondément dévoué à son maître ruiné, Caleb, major-dome du comte Henri de Douglas, feint auprès des gens du pays une aisance dont aucun n'est dupe. Henri revient à l'improviste d'Angleterre où il commandait un régiment; il est accompagné de son ami Edouard et de Clara, sœur de celui-ci, dont le pauvre comte est épris sans oser le lui dire Henri veut offrir à déjeuner à Clara et rembourser à Edouard

cinquante couronnes empruntées ; Caleb, qui n'a ni argent ni crédit, s'ingénie pour satisfaire les deux désirs de son maître. Il s'empare moitié par force moitié par ruse d'un repas préparé pour d'autres, et, par la promesse de baux qu'il ne peut plus accorder, obtient de deux fripons des pots-de-vin rondelets. Des scènes fâcheuses en résultent. Par bonheur un héritage échoit à Edouard, qui rend sa splendeur au domaine de Douglas et marie sa sœur au comte dont l'amour s'est enfin révélé.

Le principal rôle, tour à tour sentimental ou comique, fit le succès de cette pièce que recommandaient, en outre, des couplets bien tournés. Ces couplets étaient, selon la coutume, sur des airs connus, mais un journal mal renseigné ayant dit que la musique de certains d'entre eux était nouvelle, l'Opéra-Comique s'empara de l'allégation pour porter contre M. Bérard une quatrième plainte. Le directeur se justifia sans peine et le ministre, agacé d'inutiles redites, tança le duc d'Aumont avec une vigueur tout exceptionnelle.

29 décembre : *Le Portefeuille,* comédie en 2 actes, mêlée de couplets, par Armand Dartois, Adolphe (de Leuven) et de Forges.

Germilly.	MM.	JAUSSERAND.
Durmer		DERVAL.
Ernest Norville . .		VERNET.
Jean Guillard . . .		BOUFFÉ.
Capron		MOREL.
Caroline	Mmes	LAURENCE.
Jeannette Giraud. .		MILLER.
Mme Gagin		FLORVAL mère.
Mme Raymond. . .		CLÉMENCE (*début*).

A la veille d'épouser Jeannette Giraud, accorte ouvrière, Jean Guillard, cocher de cabriolet, a trouvé dans sa voiture un portefeuille au nom de l'agent d'affaires Durmer. Comme il se dirige, pour le rendre, vers la demeure de ce dernier, il voit se jeter dans la Seine une femme en robe de bal, qu'il s'empresse de sauver et de conduire chez sa prétendue. La désespérée n'est autre que Caroline, nièce du banquier Germilly qui, forcée d'épouser Durmer qu'elle ne saurait aimer, a préféré la mort à cet odieux hymen. Guillard, complétant son œuvre, pénètre chez Dermilly où l'on ignore encore la fuite de Caroline ; il rencontre là Durmer qui veut le prendre de haut avec lui, mais le cocher a eu le temps d'ouvrir le portefeuille et d'y trouver des papiers compromettants pour l'homme d'affaires ; il les divulguera si Durmer ne renonce de lui-même à Caroline. Force est au fripon d'obéir ; Caroline épousera le jeune commis Ernest qu'elle aimait secrètement, et paiera la corbeille de mariage du bienfaisant cocher.

Gâtée par des longueurs et des invraisemblances au second acte, cette comédie n'en fut pas moins reçue avec faveur.

16 janvier 1828 : *Lidda ou La Servante*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Théaulon et Théodore Anne.

Wanberg	MM.	Amédée.
Albert		Armand.
Lidda	Mme	Albert.

Privé par une injustice de son grade et de ses richesses, le contre-amiral Wanberg a pour servante Lidda, fille accomplie, qu'il aime en secret. Mais depuis quelques jours un jeune étranger, Albert, s'est introduit chez Wanberg sous prétexte de sympathie pour ses malheurs, mais en réalité, croit-il, pour courtiser sa jolie servante. Albert,

effectivement, a pour Lidda des attentions galantes ; bientôt il se déclare amoureux d'elle et, quoique noble et riche, décidé à la prendre pour femme. C'est pour Wanberg un grand chagrin ; il n'ose détourner Lidda de cette union inespérée et, de son côté, la servante se résigne à accepter Albert, parce qu'il a promis d'assurer le sort de l'ex-amiral. Mais tout s'éclaircit : Albert est le frère de Lidda, née d'une comtesse proscrite ; il s'excuse de l'épreuve qu'il a fait subir au maître et à la servante, et les unit en les enrichissant.

Imité de *Rodolphe*, ce petit drame n'obtint qu'un succès contesté.

28 janvier : *L'Anneau de la fiancée*, drame lyrique en 3 actes, par J. Brisset, musique de Blangini.

Robert le Diable	MM. Brice.
Thibaut	Bouffé.
Albéric	Emile.
Un écuyer	Fleury.
Alix	Mmes Brice.
Mathilde.	Adèle.
Blancherose.	Miller.
Ragonde.	Florval mère.
Berthe.	Hyrté.
Blanche	Virginie.
Marguerite	V. Florval.
Isoline	Laurence.
Rose	Bury.

Craint de toutes les femmes, haï par tous les hommes, Robert le Diable a pénétré, sous le nom d'Enguerrand, dans le château de dame Alix, pour y séduire sa nièce Blancherose. A la faveur d'un orage il va obtenir son amour, quand Mathilde, sœur de Blancherose, survient, égarée. Flétrie jadis

par Robert, elle démasque et fait chasser le séducteur. Nous retrouvons celui-ci dans un village où, sous le nom de Roger, il poursuit ses exploits amoureux. Cette fois, c'est la paysanne Berthe qu'il veut posséder et, pour y parvenir, il joue vis-à-vis d'elle la comédie du mariage. Blancherose est morte de chagrin, Mathilde de honte, et la statue de cette dernière a été placée dans une salle gothique du château de leur tante. Là, pour répondre à son valet Thibaut qui lui reproche de n'avoir pas tenu à Mathilde la promesse qu'il lui avait faite d'un anneau de fiancée, Robert passe par plaisanterie sa bague à l'un des doigts de la statue, mais ce doigt se replie et il ne peut reprendre le bijou pour le donner à Berthe. Puis, au moment où un faux prêtre va bénir la coupable union de Robert avec la paysanne, la statue de Mathilde se met en marche et prend sur un canapé la place de Berthe; Robert épouvanté essaie en vain de fuir, les ombres de ses victimes apparaissent, l'entourent et l'anéantissent sous une pluie de feu.

Plusieurs situations fortes, amenées par une intrigue bien conduite, valurent des applaudissements à cet ouvrage qui était surtout un canevas musical, et dans lequel débutèrent Mme Brice et Mlle Hyrté.

7 février : *Le Barbier châtelain, ou La Loterie de Francfort*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Théaulon et Théodore Anne.

Crépignac	MM.	Philippe.
Frédéric d'Omsberg. . .		Derval.
Péters		Bouffé.
Le Bailli		Emile.
Orphélie	Mmes	Beaupré.
Flora		Génot.
Louise		Joséphine.

Le perruquier gascon Crépignac a gagné, avec un billet de la loterie de Francfort payé trente francs, le superbe château des princes d'Omsberg. Avant que le nouveau châtelain ait pris possession de son domaine, le colonel Frédéric, descendant pauvre de la famille d'Omsberg, visite une dernière fois la demeure où s'est écoulée son enfance. Une clef mystérieuse, que la fille du concierge tient de son père défunt, se trouve ouvrir une armoire dans laquelle Frédéric découvre 500.000 florins, cachés là par un ancêtre prévoyant. Le jeune homme est alors en situation de racheter les propriétés et les titres qui en dépendent ; mais Crépignac, très fier de sa noblesse de hasard, demande cinq millions pour transmettre ses droits. Une scène de revenant, que lui joue l'adroit valet Péters, fait descendre les prétentions du barbier à un chiffre raisonnable ; Frédéric redevient maître du château, puis épouse sa cousine Orphélie qu'un mariage imposé avait d'abord séparée de lui et qui, veuve et riche, contribuera à rendre à la principauté d'Omsberg son éclat d'autrefois.

Donnée peu nouvelle ; des parties gaies et des couplets piquants désarmèrent le public au profit des auteurs.

13 février : *Le Banquier empaillé*, comédie folie-anecdote en 1 acte, par L. Montigny et Lefort.

Tom Parkins. . . .	MM. Cossard.
Le comte de Ropchine.	Albert.
Sotisovich.	Bouffé.
Alexis	Vernet.
Oursoff	Préval.
Fédora	Mlle Laurence.

Catherine, impératrice de Russie, ayant perdu Tom, son épagneul favori, donne à Sotisovich, intendant de sa ména-

gerie, l'ordre d'empailler le défunt. Or l'Anglais Parkins, banquier de la cour, y est connu sous le prénom de Tom ; c'est lui que Sotisovich croit coupable de quelque grand crime, et c'est à lui qu'il offre le poison préparatoire. Fédora, fille de Parkins, substitue au fatal breuvage de l'hydromel que l'Anglais, prévenu, ne fait aucune difficulté d'avaler. Bien qu'aimant le jeune officier Alexis, Fédora doit devenir la femme du chambellan comte de Ropchine, mais ce dernier, apprenant la sentence portée contre le banquier, retire sa candidature. Alexis alors se déclare le champion de Parkins, et se jette aux pieds de Catherine, qui rectifie l'ordre mal compris en destituant son naïf intendant. Parkins reprend sa place, Fédora épouse Alexis, et l'épagneul est empaillé.

Cette anecdote, contée dans les *Mémoires sur la Russie*, du comte de Ségur, est assez comique, mais l'arrangeur l'avait mise en scène avec une inhabileté que châtièrent les sifflets *(Non imprimé)*.

Vers la même date M. Bérard, qui avait donné des preuves d'intelligente activité, manifesta l'intention d'abandonner la direction du théâtre de la Bourse. Les actionnaires y consentirent, mais en lui attribuant, à titre d'indemnité, 120 actions de 1.000 fr. et une rente de 5.000 francs payable jusqu'en 1840, terme fixé pour l'expiration de son privilège. Comme bailleur de fonds principal, M. Langlois fut appelé à remplacer M. Bérard. Il prit pour directeur de la scène M. Crosnier, homme compétent, modifia le personnel administratif, réduisit le prix des places, et se mit à l'œuvre en tenant compte des avis que ne lui épargnaient point les journaux et des leçons fournies par un an d'expérience. De bons acteurs et de bonnes pièces lui étaient nécessaires pour lutter

contre le Vaudeville, les Variétés et le Gymnase, rivaux voisins et redoutables ; c'est à trouver ces deux choses rares qu'il employa un zèle surexcité par l'intérêt.

17 février : *Le Bourgmestre de Blackschwartz, ou Les Trois manteaux*, comédie-folie en 3 actes, par Victor Ducange.

Biglemann.	MM.	Cossard.
Victor		Armand.
Walberg		Derval.
Michel		Bouffé.
Gustave.		Vernet.
Laurette.	Mmes	Albert.
Antonia.		Miller.
Thérèse.		Laurence.

La scène est en Allemagne, près de Dusseldorf. Laurette, fille de Biglemann, bourgmestre de Blackschwartz, et Antonia, sa nièce, ont pour amants les officiers Victor et Gustave que le Bartholo germanique a consignés à sa porte. Biglemann fait arrêter un capitaine, Walberg, qui s'est battu avec son colonel, mais Victor, aidé de Gustave, le délivre, C'est dans la maison même du magistrat que les sauveurs et le sauvé cherchent asile ; Biglemann les y surprend. Walberg a échangé son manteau contre celui de Victor ; trompé par la couleur, le bourgmestre laisse échapper le capitaine et retient prisonniers Gustave et son ami. Furieux d'avoir été dupe, il veut plus tard se venger en mettant ses filles au couvent et leurs amants à la citadelle ; mais, avec la complicité du valet Michel et de Thérèse la suivante, Laurette et Antonia prennent des habits d'hommes pendant que les galants s'affublent des robes de leurs maîtresses ; les voitures du bourgmestre emmènent ainsi les deux filles à la citadelle et les deux militaires au couvent.

En route les fausses nonnes délivrent les faux officiers et reviennent, en les portant dans leurs bras, demander à Biglemann de les unir tous quatre : ainsi fait, par peur du scandale, le magistrat mystifié.

Imbroglio spirituellement conduit. C'était, à peu de chose près, *La Maison du corrégidor*, du même auteur, représentée le 10 juillet 1816 au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Cette version nouvelle, bien accueillie, ne fut pourtant pas publiée.

4 mars : *L'Enfant et le Vieux garçon, ou La Réputation d'une femme*, comédie-vaudeville en 1 acte, par F. de Villeneuve, Desvergers et Victor (Varin).

Berneval	MM.	Philippe.
Oscar Berneval . .		Armand.
Alfred Durosay . .		Derval.
Michel.		Emile.
Mme de Limeuil. .	Mmes	Génot.
Mme Babylas. . .		Florval mère.
Denise.		Adèle.

Berneval, vieux garçon et naturaliste, a horreur du bruit. Il loge chez lui Mme de Limeuil, sa nièce, parce qu'elle est veuve sans enfant, et son neveu Oscar, parce que celui-ci a juré de ne jamais prendre femme. Mais, malgré son serment, Oscar a secrètement épousé la jeune Angélina Dubourg, qui vient de le rendre père quand la pièce commence. L'enfant doit parvenir à Oscar par une voie inconnue ; or Berneval, ouvrant une corbeille qu'il croit contenir des bêtes attendues par lui, y trouve le fils de son neveu, que ce dernier n'ose embrasser de peur d'être déshérité. Mais de fâcheux bruits se répandent bientôt dans le village, par la faute de Mme Babylas, commère bavarde ; c'est Mme de Limeuil qu'on accuse d'être la mère du marmot si plaisamment reçu.

Oscar ne peut laisser calomnier sa cousine, il confesse son mariage puis sa paternité, et le naturaliste, brave homme au fond, pardonne ; ce que voyant, Mme de Limeuil prend un second mari, tandis que les deux domestiques de Berneval s'unissent aussi en justes noces : la paisible maison du célibataire abritera désormais trois couples amoureux.

Tiré d'un roman d'Auguste Lafontaine, *Le Village de Lobenstein*, ce sujet eût pu être amusant s'il avait été bien traité ; de nombreuses fautes d'exécution motivèrent une demi-réussite.

10 mars : *Les Deux Gaspard*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Moreau, Gabriel et Capelle

Gaspard l'Avisé. .	MM.	Joly.
Gaspard Simplet .		Philippe.
Bourdon		Rogy.
Gervais		Guénée.
Un notaire . . .		Morel.
Mme Julien . . .	Mmes	Florval mère.
Jeannette		Bury.

Joué pour la première fois au Vaudeville, le 3 février 1817, cet ouvrage fut revu avec plaisir sur la scène des Nouveautés, où trois des créateurs, Joly, Philippe et Guénée tenaient leurs rôles.

13 mars : *L'Enchanteur maladroit*, folie-mélodrame-parade en 3 tableaux, par Brazier et Mélesville.

Ostrogonoff	MM.	Guénée.
Balourmann		Philippe.
Constantin Munich. . .		Armand.
Berlingo		Bouffé.
Truffenber		Rogy.
Babiole	Mlle	Adèle.

Ostrogonoff, comte palatin de Hongrie, a enlevé, une heure avant ses noces, Babiole, fiancée de l'étudiant Constantin Munich. Balourmann, précepteur de Constantin, passe pour un petit Faust ; il se charge de réunir Babiole à son amoureux, mais ses charmes, employés à contre-sens, ne font que retarder ce dénouement. Pour comble, voulant rendre à Constantin malade la fraîcheur et la santé, il lui donne un philtre qui le métamorphose en nègre. Balourmann confus déclare à Babiole que le parti le plus sage est d'épouser son amant tel qu'il est ; la jeune fille s'y résigne, mais voici qu'au lieu d'un nègre deux se présentent devant elle, car Ostrogonoff, expert en sorcellerie, a pris la couleur noire dans le but de passer pour Munich. Balourmann, très embarrassé, imagine, pour que Constantin se dévoile, d'annoncer que celui qui épousera Babiole mourra dans les vingt-quatre heures. Ostrogonoff reste impassible, mais le jeune Munich se sauve en criant : « Je n'en suis plus ». — « Voilà le mari de Babiole, dit l'enchanteur, il s'est trahi par son courage ! » — Ostrogonoff vaincu s'enfonce dans la terre, les amants sont unis, et l'on chante en chœur les bienfaits de la sorcellerie.

Quelques situations bouffonnes et de jolies scènes ne sauvèrent point d'une chute cette plaisanterie que les auteurs durent retirer à l'issue de la première représentation *(Non imprimé)*.

7 avril : *Le Bourgmestre de Saardam*, vaudeville en 2 actes, par Mélesville, Merle et Boirie.

Pierre Ier	MM. Guénée.
Pierre Flimann	Armand.
Van-Bett	Potier.
Lefort	Rogy.
De Châteauneuf. . . .	Derval.
Lord Simpley.	Emile.
Brown.	Albert.
Maria	Mlle Miller.

Créé à la Porte-Saint-Martin, le 2 juin 1818, ce vaudeville entra heureusement au théâtre de M. Langlois avec le célèbre Potier, engagé moyennant 20.000 francs comme artiste et 10.000 francs comme régisseur.

14 avril : *Les Comédiens par testament*, comédie-vaudeville en 1 acte, d'après Picard, par Laffitte.

Floridor	MM.	Bouffé.
De Morinville . .		Rogy.
De Florangeac . .		Casaneuve.
Auguste		Vernet.
Pascal		Emile.
Mme Floridor. . .	Mmes	Florval mère.
Lise.		Miller.
Mlle Beaupré . . .		Albert.

Après une carrière glorieuse au théâtre, Floridor s'est retiré à Senlis. Il est riche, mais sa famille ne le voit point, par mépris pour sa profession passée. Auguste et Lise, cousin et cousine qui s'aiment et ne peuvent s'unir à cause de l'inimitié de leurs parents, sont venus chercher un refuge chez Floridor. Après les avoir grondés pour la morale, le vieux comédien décide de faire le bonheur des enfants en se vengeant des pères dont l'un, Morinville, est avocat, et l'autre, Florangeac, médecin. Sur la nouvelle de sa mort, qu'il leur fait envoyer, les deux frères accourent en hâte pour recueillir la succession : mais il existe un testament ordonnant que, pour être mis en possession, les héritiers devront se rendre à pied et en plein jour chez le notaire, vêtus, Morinville en Crispin, Florangeac en Osmin, personnage des *Trois Sultanes*. Cette idée les révolte d'abord, mais l'intérêt l'emporte sur l'orgueil ; ils se costument et sont surpris dans leurs accoutrements par des comédiens ambulants qui les prennent pour des confrères, par leurs enfants,

par Floridor lui-même, dont la présence leur prouve que l'héritage n'était qu'un leurre. On leur offre pourtant le moyen d'assurer les biens de l'ex-acteur à leur famille, c'est de se réconcilier avec lui et d'unir les jeunes amoureux ; ils s'y décident par calcul, et tout finit au gré du comédien vengé.

C'est *Le Vieux comédien* de Picard, représenté au théâtre Louvois le 19 septembre 1803, auquel Laffitte avait ajouté des couplets ; on l'accueillit sans déplaisir, mais on ne l'imprima pas.

27 avril : *Le Tailleur de Jean-Jacques*, comédie en 1 acte, par de Rougemont, Merle et Simonnin.

Rousseaux.	MM. Potier.
Poisson.	Guérée.
Montrichard	Rogy.
Le Président. . . .	Casaneuve.
Simon	Emile.
Lafleur.	Morel.
Mlle Clairon	Mmes Génot.
Babet	Miller.

Second emprunt, pour Potier, au répertoire de la Porte-Saint-Martin, qui avait donné pour la première fois cet ouvrage le 12 novembre 1819.

3 mai : *Monsieur Ducroquis, ou Le Peintre en voyage*, comédie vaudeville en 2 actes, par Théaulon et Adolphe Choquart.

Ducroquis. . . .	MM. PHILIPPE.
Derpon.	CASANEUVE.
De Séligny. . . .	DERVAL.
André	EMILE.
Deux postillons . .	MOREL.
	BACHELARD (*début*).
La baronne d'Elby .	Mmes GÉNOT.
Suzette.	JOSÉPHINE.
Henriette	FLORVAL mère.
Une bohémienne. .	CLÉMENCE.

Le château de Tancarville va être mis en vente, et l'intendant Derpon, qui le veut avoir à bas prix, cherche à écarter toutes les concurrences. Ducroquis, peintre-dessinateur employé par les éditeurs de *la France pittoresque*, arrive à Tancarville pour y croquer le gothique monument. Des lettres en sa possession et qu'il égare le font prendre, par Derpon, pour un baron parisien signalé comme l'acquéreur probable du château. Décidé à rester maître de la place, l'intendant offre 50 000 francs à l'artiste pour qu'il s'éloigne avant l'adjudication qui a lieu le jour même. Ducroquis, pauvre en sa qualité d'artiste, n'a garde de refuser l'aubaine ; il promet de partir, mais un choc de voitures fait s'arrêter à Tancarville deux personnages gênants pour Derpon, le colonel de Séligny et la baronne d'Elby. La baronne est veuve et jolie ; Séligny s'en éprend, et pour lui faire plaisir, achète le château. L'intendant, confirmé dans sa place, se console en songeant aux profits qui l'attendent ; quant aux 50.000 francs touchés par Ducroquis, ils serviront de dot à la nièce de Derpon, qu'épouse l'heureux peintre.

Quelques jolis détails, relevant cette médiocre donnée, valurent aux auteurs de *Monsieur Ducroquis* un demi-succès.

5 juin : *Le Mariage impossible*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Mélesville et Carmouche.

Ferdinand de Louisbourg . .	MM.	Armand.
Kokmann		Bouffé.
Bloum		Rogy.
La baronne de Louisbourg. .	Mmes	Florval mère.
Augusta Polinsky		Génot.
Catherine		Déjazet.

La scène se passe dans le duché de Brunswick. Ferdinand de Louisbourg, colonel et baron, s'est épris de Catherine, fille du fermier Bloum, et prétend l'épouser. Sa tante, pour empêcher cette mésalliance, ordonne à l'intendant Kokmann de marier sur-le-champ la gênante paysanne. Kokmann, qui n'a point d'épouseur sous la main, imagine d'arrêter sur la route le premier voyageur qui passera pour l'unir à Catherine. Cela s'exécute, mais le mari improvisé n'est autre que la Polonaise Augusta Polinsky, déguisée en homme pour chercher Ferdinand qui, sous un faux nom, l'a séduite quelque temps auparavant. Au cours d'une nuit de noces qu'on devine singulière, Ferdinand reconnaît Augusta, et, touché de sa constance, décide de l'épouser après avoir promis à Catherine, désolée de perdre le même jour un amoureux et un mari, de faire revenir de l'armée le paysan Pierre qui l'aime et que dotera la baronne.

Il y a de l'intérêt, de la gaîté, de l'esprit dans cette pièce qui servit à l'heureux début de Virginie Déjazet, enlevée au Gymnase par les Nouveautés qui lui réservaient, comme à Bouffé, toute une série de créations.

20 juin : *Le Garçon de caisse, ou Comme on monte et comme on descend*, comédie-vaudeville en 5 parties, par Gabriel, Ymbert et Xavier Saintine.

Georges	MM.	Potier.
Brillant		Albert.
Duroulant . . .		Philippe.
Eugène		Vernet.
Pauline	Mmes	Miller.
Jeannette . . .		Déjazet.
Mme Briant . . .		Desprez (début).

Georges, garçon de la Banque de France, vit, avec sa fille Pauline qu'il chérit, dans une humble mansarde. C'est chez lui que se passe le premier acte. Il a, le matin même, trouvé un portefeuille contenant, outre des valeurs, une lettre adressée à M. Briant, riche banquier qui occupe dans la même maison l'appartement du premier. Cette lettre est écrite par un père qui recommande à l'héritier de sa fortune de chercher un fils dont il a été forcé de cacher la naissance et de partager avec lui les richesses qu'il ne peut lui donner légalement. Georges, qui n'a jamais connu ses parents, découvre à divers indices qu'il est le frère que Briant s'est bien gardé de rechercher, et s'empare de la lettre paternelle. Briant, accompagné de son fils Eugène, qui aime la jeune Pauline et veut lui glisser un billet, vient réclamer son portefeuille ; on le lui rend moyennant récompense, mais il ne peut dissimuler son inquiétude en constatant l'absence du document soustrait par Georges.

L'acte suivant se joue un an plus tard, au second étage du même immeuble. Briant a été obligé d'y transporter son opulence menacée ; sa femme, toutefois, n'en est pas moins arrogante : au milieu d'une fête organisée avec le concours du parasite Duroulant, elle reproche à son fils de penser à une petite grisette. C'est Pauline qu'elle désigne ainsi, Pauline dont le père se présente pour rendre à Eugène son billet non décacheté et réclamer du banquier le paiement d'une lettre de change montant à 10.000 francs ; les fonds ne sont pas prêts, et, Georges parti, Briant se désole au milieu de la société réunie pour fêter sa femme, quand on lui rapporte sa lettre de change acquittée par quelqu'un qui ne s'est pas fait connaître.

On monte d'un étage encore et c'est dans un appartement à louer que se passe le troisième acte. Jeannette, soubrette obligeante, réunit là Eugène et Pauline, qui s'aiment et souffrent de ne pas se voir. Leur rendez-vous est interrompu par Mme Briant qui vient avec Duroulant visiter le local libre, mais Georges le demande et s'y installe pendant que la famille Briant, dont la situation est de plus en plus embarrassée, prend possession du quatrième étage qu'il abandonne. Ce double jeu se continue jusqu'à ce que Georges, devenu gros capitaliste, soit installé dans l'appartement du premier, où d'abord trônaient les Briant. Dans les meubles mêmes de ceux-ci, au sein d'une fête absolument pareille à celle que donnait cinq ans auparavant le banquier, Georges appelle alors Briant dont il a payé les dettes, se fait connaître, et les deux frères scellent leur réconciliation en unissant Eugène avec Pauline.

Des mots spirituels, des traits d'observation rachetaient insuffisamment la pauvreté de ce sujet. Malgré de très bons interprètes, le public refusa d'écouter les noms des auteurs et leur longue comédie, qui tint six jours l'affiche, ne fut pas éditée.

26 juin : *Henri IV en famille*, comédie-vaudeville en 1 acte, par F. de Villeneuve, Emile Vanderburch et de Forges.

Henri IV.	MM.	Potier.
Lord Effingham . .		Casaneuve.
D'Aubigny		Emile.
Un officier		Morel.
Un huissier. . . .		Vézian (*début*).
Le Dauphin. . . .	Mmes	Déjazet.
Gaston		Miller.
Henriette.		Anaïs.
Annette		Albert.

Faisant trêve à de graves soucis, Henri IV est venu à Fontainebleau passer une journée avec ses enfants. C'est le jour des rois, et le bon monarque tire le gâteau en famille. Le dauphin Louis a la fève, et ce hasard paraît lui faire tant de plaisir qu'Henri prolonge d'une heure la puissance du jeune prince. Louis, que servent les circonstances, peut, au cours de sa royauté éphémère, montrer son cœur en graciant un braconnier condamné à mort et en dotant sa fille, puis prouver son intelligence en déjouant un complot ayant pour but l'enlèvement du vrai roi de France et en assurant la paix menacée par des intrigues espagnoles. — « Vive Dieu ! mon petit Louis XIII, dit Henri enchanté, tu en as plus fait en une heure que bien des monarques n'en feraient en six mois ».

Ce tableau, léger de composition, mais plein de fraîcheur, de grâce et de noblesse, réussit de la façon la plus complète.

16 juillet : *La Matinée aux contretemps*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Duvert, Desvergers et Victor (Varin).

Raimond	MM.	Casaneuve.
Paul Duchatel . .		Rodel (*début*).
Rigobert		Philippe.
Dupuis		Bouffé.
Guillot . . .		Guénée.
Bonnet		Emile.
Mme Demar . . .	Mlle	Hyrté.

Harcelés par leurs créanciers qu'ils essaient vainement de tromper au moyen de farces variées, Paul Duchatel et son ami Rigobert prennent le parti de quitter secrètement la maison qu'ils habitent. Cela désespère Paul, amoureux de sa propriétaire, jeune veuve qu'il rêvait d'épouser. La fuite

pourtant s'exécute, mais, au seuil de la porte, les deux fous trouvent leurs créanciers réunis pour leur barrer passage. L'affaire va se terminer par l'arrestation des mauvais payeurs, quand le négociant Raimond s'interpose. Dans un moment de gêne, son fils a reçu de Paul un important service d'argent ; obligeant à son tour, il répond pour les sommes dues et Paul, cautionné par lui, épouse la femme qu'il aime.

Sujet banal, que d'amusants détails firent accueillir avec indulgence.

19 juillet : *Le Salon et la Mansarde*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Etienne Arago.

Maurice Aubert . . .	MM.	Joly.
De Mirval.		Armand.
Lamèche		Rogy.
Alphonse		Derval.
Léon		Emile.
Mme de Mirval . . .	Mmes	Desprez.
Mélanie		Génot.
Marguerite		Hyrté.

Le théâtre, divisé en deux parties, représente d'un côté le riche salon de M. de Mirval, de l'autre la mansarde de Maurice Aubert, invalide. Mirval a une fille, Mélanie, et l'invalide un fils, nommé Alphonse ; ces deux jeunes gens s'aiment et veulent s'épouser. Mirval est chef de division dans un ministère ; menacé de perdre cette place, qui constitue sa seule fortune, il est, pour la conserver, sollicité de donner sa fille au secrétaire du ministre. Alphonse, employé au même ministère que Mirval, connaît cette circonstance. Invité au bal de son chef, il voit Mélanie, lui révèle le danger qui menace son père et, la mort dans l'âme, lui prêche une obéissance qui peut seule empêcher la ruine de sa

famille. Mélanie décide de se sacrifier, mais Mme de Mirval connaît l'entretien que sa fille a eu avec Alphonse; elle fait venir Maurice Aubert pour exiger de lui qu'il prescrive à son fils de ne plus troubler le repos de Mélanie. O surprise! cet invalide est un frère dont Mme de Mirval n'avait pas entendu parler depuis nombre d'années et qu'elle croyait mort. Cela change la thèse, et les amoureux s'épousent avec d'autant plus de facilité que Mirval, loin de perdre sa place, en obtient une plus importante.

Des épisodes très froids empêchèrent le succès de cette comédie, qui n'eut qu'une représentation (*Non imprimée*).

24 juillet : *Le Cousin Giraud*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Ferdinand Laloure et Simonnin (avec Charles Dupeuty).

Giraud	MM.	Potier.
Durvière		Rogy.
Anacréon Cyprien. .		Guénée.
Vermont		Casaneuve.
Henriette.	Mmes	Génot.
Mme Gervais. . . .		Florval mère.

Le riche célibataire Giraud vient de mourir et ses parents accourent pour recueillir son héritage. Parmi ces oiseaux de proie est un certain Giraud, neveu du défunt, assez doux et d'apparence assez niaise pour que sa famille l'accable de corvées et d'humiliations. La jeune Henriette pourtant devine ce qu'il y a d'esprit, de cœur dans le maltraité que guette la fortune. Un testament le nomme effectivement seul héritier de l'oncle, mais il est trop bon pour ne point partager avec ses parents et, vengé par leur gratitude, il épouse la cousine qui seule l'avait compris.

C'était un rôle plutôt qu'une pièce, mais un rôle tracé avec assez d'habileté pour que Potier le fît applaudir.

11 août : *Dix ans de constance*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Xavier (Saintine) et Duvert.

D'Hermancel. . . .	MM.	ROGY.
Bidault		BOUFFÉ.
Adolphe		ARMAND.
Labrique.		JOLY.
François.		MOREL.
Delphine.	Mmes	MILLER.
Mme Bidault. . . .		Florval mère.

Désespéré de n'avoir pu donner son nom à une certaine Hélène qu'il adore bien qu'elle soit de beaucoup son aînée, Adolphe Valton a pris du service dans la cavalerie. Devenu lieutenant, il revient, dix ans plus tard, toujours amoureux d'Hélène qu'il prétend épouser. Mais les attraits de la belle ont subi des ravages qui font reculer Adolphe. Elle est mariée, d'ailleurs, à un agent d'affaires, Bidault, jaloux de nature, et qui n'apprend pas sans trouble la passion inspirée jadis par sa femme. Une jolie personne, Delphine, vit par bonheur près de Mme Bidault ; enfant, elle jouait autrefois avec Adolphe qu'elle appelait son petit mari ; c'est sur Delphine que le lieutenant reporte son amour et c'est elle qu'il épouse, au grand plaisir de tous les personnages.

Des détails gracieux ou gais sauvèrent cet ouvrage, dont le fond sembla peu de chose.

23 août : *Les Employés*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Francis et Maurice (Alhoy).

Souplet	MM.	ALBERT.
Legras		BOUFFÉ.
Drouin		ROGY.
Jules.		GUÉNÉE.
Auguste.		ARMAND.
Antoine		EMILE.
Mme Souplet . . .	Mmes	GÉNOT.
Joséphine		LAURENCE.

De tous les employés du ministère où se passe l'action, un seul, le surnuméraire Auguste, travaille. Il est soutenu dans sa tâche ingrate par l'espoir d'épouser Joséphine, nièce du secrétaire général Souplet. Auguste fait, pour son sous-chef Legras, un rapport dans lequel il laisse étourdiment une lettre adressée à Joséphine ; Souplet, croyant Legras amoureux de sa nièce, la lui offre en mariage ; mais Mme Souplet, qui protège Auguste, remet les choses en place : par ses soins obligeants Legras est écarté, et le surnuméraire, apprécié et appointé, reçoit la main de celle qu'il aime.

Sur ce léger canevas apparaissaient des silhouettes tracées avec une spirituelle exactitude et que récompensa le succès.

10 septembre : *Le Bourgeois de Paris, ou La Partie de plaisir*, pièce en 3 actes et 5 tableaux, par Armand Dartois, Varner et Dupin.

Durand	MM.	POTIER.
Honoré		DERVAL.
Gérard		ARMAND.
Thomas.		JOLY.
Un garde-champêtre.		GUÉNÉE.
Un cocher		EMILE.

Mme Durand . . .	Mmes Florval mère.
Angélique	Laurence.
Fanfan	Anaïs.
Françoise	Déjazet.
Mathurine	Desprez.

Durand, bonnetier de la rue Saint-Denis, veut, avec toute sa famille, s'offrir une partie de plaisir à Montmorency. On choisit pour cela un dimanche et, la boutique fermée, tous s'entassent dans un fiacre qui, mal dirigé, verse à l'entrée du village. Là ne s'arrêtent pas les tribulations du bourgeois; monté sur un pommier, on l'en fait descendre avec une amende; il égare sa nièce, soupçonne d'infidélité son épouse, est battu par un malotru, trempé par une averse et, revenu seul à Paris, éreinté, mourant de faim, on le prend pour un voleur parce qu'ayant perdu sa clé il cherche à pénétrer chez lui par la fenêtre. Pour ne point perdre entièrement son dimanche, Durand marie sa nièce à un commis qui s'est déclaré et distingué pendant la journée, mais à condition que la noce ne se fera pas à la campagne, dont les mésaventures l'ont dégoûté.

Sujet connu, traité trop longuement, mais que de comiques épisodes préservèrent d'un échec.

2 octobre : *Valentine, ou La Chute des feuilles*, drame en 2 actes, mêlé de chants, par Saint-Hilaire et F. de Villeneuve.

De Valhen	MM. Casaneuve.
Alfred	Derval.
Muller	Jausserand.
Ludovic.	Bouffé.
Un valet.	Bachelard.
Valentine	Mmes Albert.
Mathilde de Lœnitz .	Génot.
Marguerite. . . .	Florval mère.
Georgette . . .	Déjazet.

Alfred, officier dans les gardes du duc de Weimar, a aimé la frêle Valentine de Walhen et s'est prêté avec joie au projet qui devait la lui donner pour femme ; mais, deux mois avant l'union projetée, il rencontre Mathilde de Lœnitz et s'éprend d'elle, au grand dommage de son premier amour. Il n'en persiste pas moins à épouser Valentine, dont la délicate santé pourrait être compromise par une émotion trop vive, quand Mathilde, mandée par Valentine, son amie d'enfance, se présente pour assister à la bénédiction nuptiale. Alfred en éprouve un trouble qui n'échappe pas à sa future, aussi retarde-t-elle la cérémonie pour découvrir le secret entrevu. Elle y parvient, renonce héroïquement à Alfred et le marie avec Mathilde; mais ce coup cruel l'a brisée, et elle meurt de désespoir autant que de phtisie.

Drame intéressant, dont le dénouement fit couler bien des larmes, et qui se joua nombre de fois.

30 octobre : *Le Notaire de Moulins*, comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par Eugène de P*** (Planard) et Paulin (Paul Duport).

Gernance	MM. Derval.
Le colonel d'Anville. .	Armand.
Léonard	Philippe.
Elise	Mmes Miller.
Mme Delaunay	Desprez.
Mme de Roseval . . .	Génot.

La scène se passe à la campagne, près de Moulins. Gernance doit, par raison, épouser la jeune Elise Delaunay, bien qu'il éprouve, depuis des années, un amour profond pour une certaine Hortense, qui s'est mariée après une querelle de famille. Mme Delaunay invite aux noces de sa fille Mme de Roseval, jeune veuve qui, pour échapper aux embarras d'une cérémonie parisienne, arrive chez son amie avec

le colonel d'Anville qu'elle épousera par intérêt, en secondes noces, le jour même du mariage d'Elise. Mme de Roseval n'est autre qu'Hortense, mais Gernance ne la voit qu'après la signature des contrats qui lient les deux couples. On comprend le désespoir des anciens amoureux, désespoir que partagent Elise et le colonel qui, à première vue, se sont pris d'une réciproque sympathie. Le notaire Léonard, ami de Gernance, dénoue la situation en feignant d'avoir, sur les actes, interverti les noms des futurs. La joie que cette erreur cause à tous les personnages les éclaire sur leurs sentiments véritables ; les contrats primitifs sont jetés au feu, et Gernance épouse Mme de Roseval tandis qu'Elise devient la femme du colonel.

C'était, avec des modifications, l'opéra des *Deux Contrats*, joué au théâtre Feydeau le 6 mars 1824 ; il n'eut, sous sa nouvelle forme, qu'un succès modéré.

3 novembre : *Une Matinée de Stanislas*, à-propos-vaudeville en 1 acte, par Théaulon, Crosnier et Choquart.

Stanislas. . .	MM.	Jausserand.
Edmond . . .		Emile.
Gérard . . .		Rogy.
Robert . . .		Morel.
Georgette . .	Mlle	Miller.

Stanislas, roi de Pologne, est nouvellement arrivé dans un château de Lorraine. Les paysans du voisinage s'apprêtent à célébrer sa fête, à l'exception de quelques mécontents. De ce nombre est Gérard qui n'a souffert de rien, mais qui, boudeur par caractère, défend à sa fille Georgette de se joindre à ceux qui vont au château porter leurs compliments et leurs bouquets. Tandis que, dépitée, elle fait à ses amies un peu de conduite, un étranger paraît : c'est Stanislas, qui

veut connaître par lui-même les opposants et leurs sujets de plaintes. Georgette le prend pour un précepteur et les pages qui l'accompagnent pour ses élèves, elle lui récite son compliment pour avoir son avis et lui prépare un déjeuner. Gérard, qui vient d'assister à un repas de mécontents, arrive sur ces entrefaites; le roi le presse de questions, et le brave homme finit par lui nommer ses camarades et lui dire de quoi ils se plaignent. A chacun des griefs énoncés, Stanislas donne un ordre à l'un de ses pages, puis il se retire. Edmond, prétendu de Georgette, arrive alors du château, il vient d'être nommé garde-chasse; d'autres paraissent aussi, chantant la bonté du monarque qui les a comblés de présents. Gérard, plus grincheux que jamais, se plaint d'être seul oublié, lorsqu'un page lui apporte pour sa fille une dot et une riche corbeille de mariage; lui-même, nommé lieutenant des gardes du prince, ne sait qui remercier de ces faveurs quand Stanislas reparaît et se fait connaître, au grand contentement des sujets qui tombent à ses pieds.

Composée à l'occasion de la fête de Charles X, cette bluette, ornée de jolis couplets, eut un succès de circonstance (*Non imprimée*).

10 novembre : *Jean*, pièce en 4 parties, mêlée de couplets, par Théaulon et Alphonse Signol.

Jean Durand	MM. Lafont.
Rigolard	Bouffé.
De Walbruck.	Albert.
D'offlems	Morel.
Un garçon.	Vézian.
Un valet	Bachelard.
Mme de Ligny.	Mmes Génot.
Mme de Sirval	V. Florval.
La marquise d'Olban . .	Anaïs.
Mme Chopin	Desprez.
Adélaïde Chopin . . .	Déjazet.
Louise	Ernestine (*début*).

Quand le rideau se lève, la jeune Adélaïde Chopin doit recevoir, dans l'estaminet de sa mère, Jean Durand, son prétendu. C'est le maître de danse Rigolard, oncle d'Adélaïde et parrain de Jean, qui a mis en train ce mariage, mais il ne peut réunir une seule fois les futurs conjoints : quand Adélaïde attend, Jean ne se présente pas, et, quand il arrive, la jeune fille s'échappe pour prendre sa revanche. Justement le fiancé, qui n'est guère qu'un héros de tabagie joignant à de grandes capacités bachiques d'épais favoris, douze mille livres de rente et un bon cœur, se fait entendre dans l'escalier. Adélaïde s'enfuit comme à son habitude, et Jean, seul avec Rigolard, raconte une aventure dont il a été le héros la nuit précédente. Passant à cheval près de Saint-Denis et entendant des cris de détresse, il est accouru vers un cabriolet que trois malfaiteurs venaient d'arrêter et dans lequel tremblaient deux dames. Pourvu de poings solides, Jean a frappé si fort et si vite sur les agresseurs que ces derniers ont lâché prise, pendant qu'une des dames glissait entre les mains du libérateur un élégant souvenir contenant un billet de mille francs. Jean, blessé par ce dernier détail, a pris la résolution de reporter un don qui l'humilie. Rigolard encourage vivement la délicatesse de son filleul, puis il veut ramener l'entretien sur le mariage projeté ; Jean, qui s'ennuie, court à la salle de billard, et engage une partie dont Adélaïde, trop tard revenue, essaie vainement de le distraire, et qui finit par une mêlée bruyante.

Le deuxième acte se joue Chaussée-d'Antin, chez Mme de Ligny, jeune veuve riche et jolie, coupable d'avoir mal récompensé Jean Durand. Celui-ci paraît bientôt, pour rendre le malencontreux billet. La bonne mine de son défenseur fait sur la veuve une impression favorable, que ses manières communes ne parviennent pas à effacer. Jean, de son côté, trouve son obligée fort avenante ; mais un marquis de Walbruck, prétendant à la main de Mme de Ligny, inquiet de la présence du jeune homme, relève ses gaucheries avec une persistance dont Jean se venge par une provocation directe. Un duel a lieu dans le jardin même de Mme de Ligny, et Jean y est blessé de façon assez grave.

Il emploie à des réflexions utiles le temps de son repos forcé. L'ignorance dans laquelle il a vécu jusqu'alors le fait rougir et, dès qu'il peut se lever, il étudie pour acquérir sinon la science, du moins les dehors nécessaires dans le monde. Après deux ans de ce travail méritoire, Jean peut enfin reparaître sans crainte devant Mme de Ligny, qu'il aime éperdument. La veuve est charmée d'une métamorphose dont elle devine le motif, mais la présence de Jean lui fait impatiemment accueillir les galanteries de Walbruck et le marquis, furieux, décide de compromettre par un enlèvement celle dont la fortune surtout le séduit.

Le complot doit s'exécuter pendant une fête que Mme de Ligny donne dans son château de Montmorency. Jean, qui vient de faire à sa noble maîtresse un aveu reçu sans colère, rencontre, par malheur, Adélaïde Chopin venue, après deux ans de vaine attente, pour faire valoir l'ancienneté de ses droits. Pendant un dialogue qui dissipe tous les espoirs de la jeune fille, Walbruck enlève Mme de Ligny ; mais Jean, prévenu par Rigolard, vole sur les traces des ravisseurs et délivre la veuve, dont par suite il devient l'heureux époux.

Dans cet ouvrage, tiré d'un roman de Paul de Kock, l'intérêt est gradué fort habilement. Des scènes posées avec art, de bons couplets, des mots réussis, une mise en scène remarquable, tout contribua à le faire accueillir de la façon la plus flatteuse. Le jeune premier Lafont y fit, dans le rôle principal, un très heureux début.

29 novembre : *La Maison du rempart, ou Une Journée de la Fronde*, comédie historique en 3 actes, mêlée de chant, par Mélesville (avec Boirie et Merle).

Le marquis de Jarsay . . .	MM. Lafont.
De Bellièvre	Casaneuve.
Mathieu	Potier.

Périnet	MM. Roger.
Alain	Guénée.
Frondeurs	Émile. Bachelard. Vézian.
La duchesse de Longueville .	Mmes Génot.
Didier	Déjazet.
Georgette	Miller.
Martine.	Ursule (*début*).

La scène se passe en 1652. Mathieu, drapier retiré des affaires, s'est installé dans une maison située sur les remparts de Paris, près de la Porte-Neuve, avec l'espoir d'y terminer paisiblement sa vie. Il a compté sans les troubles du temps. Bien qu'épousant toujours, par intérêt ou par couardise, l'opinion de son interlocuteur, Mathieu se voit jeté, malgré lui, dans l'imbroglio politique. Un de ses anciens clients, le marquis de Jarsay, partisan du cardinal Mazarin, s'installe d'abord cavalièrement dans la maison du rempart, où le propre fils du bourgeois, Didier, imagine de cacher la frondeuse duchesse de Longueville, sauvée par lui d'une embuscade. Jouet des deux personnages, Mathieu se compromet successivement avec les partis, frôlant tantôt la potence, tantôt la couronne civique. La paix, signée au dénouement, délivre de ses transes continuelles l'ex-drapier, heureux d'en être quitte pour de lourds impôts et les réparations à faire à son immeuble détérioré par les invasions des partisans divers.

La Maison du rempart, rappelant tantôt *La Famille Glinet*, tantôt *Le Bourgmestre de Saardam*, réussit autant par la singularité de sa mise en scène que par le mouvement et l'intérêt du sujet. Potier, Lafont et Déjazet y faisaient avec talent d'amusants personnages.

14 décembre : *La Somnambule mariée*, comédie-vaudeville en 1 acte, par E. Théaulon.

Gustave. . . .	MM. Albert.
Frédéric . . .	Lafont.
Baptiste. . . .	Morel.
Cécile	Mmes Albert.
Caroline . . .	V. Florval.

Donnée pour la première fois au Vaudeville, le 10 février 1825, cette pièce, reprise pour Lafont, reçut un accueil favorable.

14 décembre : *Le Cuisinier de Buffon*, vaudeville en 1 acte, par de Rougemont, Merle et Simonnin.

Guénot.	MM. Potier.
Bexcon.	Rogy.
Pot-de-Vin . . .	Vernet.
Julien	Jausserand.
Un domestique. .	Rémi.
Gertrude	Mmes Laurence.
Perrette	V. Florval.

Représenté à la Porte-Saint-Martin, le 29 juillet 1823, ce vaudeville fut rejoué, aux Nouveautés, par Potier, créateur du rôle principal.

31 décembre : *Le Défunt et l'Héritier*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Mélesville et Dumersan.

Ducoudray	MM. Jausserand.
Michel Foulard . .	Philippe.
Edmond	Vernet.
Gervais	Rogy.
Henriette	Mmes Miller.
Jacqueline	Déjazet.

Le riche commerçant Duballot étant mort en Chine sans laisser, à ce qu'on croit, de dispositions testamentaires, son neveu Michel Foulard prend en hâte possession des propriétés du défunt. Il prétend épouser la fille d'un propriétaire, Henriette Ducoudray, mais celle-ci, qui préfère de beaucoup Edmond, cousin éloigné de Michel, suppose l'arrivée d'une lettre disant que Duballot, bien vivant, épie dans sa propre maison, et sous un déguisement indigne de lui, l'héritier trop pressé. Michel n'a jamais vu son oncle; dupe de l'invention d'Henriette, il cajole le vieux jardinier Gervais dans lequel il voit Duballot, et rompt avec Henriette pour offrir sa main à Jacqueline, fille de Gervais. Tout se découvre alors, et Henriette épouse Edmond avec lequel Foulard, suivant un testament qu'on découvre, devra partager l'héritage.

Il n'y a qu'une bonne scène dans cette comédie à l'exposition embrouillée, mais que sauvèrent les acteurs.

15 janvier 1829 : *Les Frères féroces*, mélodrame en 1 acte, par de Rougemont, Jouslin de Lasalle, Carmouche et Francis.

Bonardin . . .	MM. Potier.
L'Auteur . . .	Bouffé.
Le Régisseur .	Guénée.
Altamor . . .	Armand.
Fernandos . .	Derval.
Rinaldo . . .	Rogy.
Le Geôlier . .	Vernet.
Le Père . . .	Morel.
Angéla . . .	Mmes Adèle.
Marguerite . .	V. Florval.

Donnée pendant une représentation au bénéfice

de Bouffé, cette bouffonnerie, créée à la Porte-Saint-Martin le 21 septembre 1819, produisit assez d'effet pour que M. Langlois la maintînt quelques jours sur l'affiche.

6 février : *Le Jeune propriétaire et le Vieux fermier, ou Paris et le Village*, comédie-vaudeville en 3 actes, par Achille Dartois.

Henri d'Erneval . .	MM. Derval.
M. de Mérange. . .	Guénée.
Laurent	Philippe.
Jacques	Mathieu (*début*).
Catinat	Jausserand.
Augustin Duvivier .	Potier.
Pierre Duvivier . .	Vernet.
François Duvivier. .	Albert.
Louis Morel. . . .	Morel.
Etienne	Mmes Hyrté.
Mme de Sainville . .	Génot.
Alix	Florval mère.
Henriette	Miller.
Denise	V. Florval.

Henri d'Erneval est un jeune étourdi, plein de franchise et d'un excellent caractère. Maître d'une grande fortune il est entouré, à Paris, d'une foule d'amis qui lui sont très dévoués parce qu'il les héberge et leur prête de l'argent. Il a invité tous ces parasites à un superbe déjeuner, à la fin duquel il doit les emmener dans une de ses terres, en Picardie, pour une partie de chasse. Henri se promet d'autant plus de plaisir que Mme de Sainville, jeune veuve dont il est amoureux, habite une maison de campagne de ce côté, et qu'il espère l'y rencontrer. Un autre motif lui fait encore désirer ce voyage ; ses fermiers marient leur fille Henriette, et il porte à la fiancée une superbe corbeille. Henri sort de

table au milieu des convives qui voudraient, disent-ils, ne jamais le quitter, quand le bruit se répand qu'un receveur général, cautionné par lui, a disparu avec sa caisse. C'est pour d'Erneval qui perd 300 000 francs, l'occasion de mettre à l'épreuve l'amitié de ceux qui l'entourent, mais tous se dérobent, et le jeune homme, rougissant de sa naïveté, prend le parti de vendre sa terre de Picardie dont les tenants, de père en fils, ont toujours montré de l'attachement à sa famille.

C'est chez ces fermiers, nommés Duvivier, qu'il se rend. Toute la famille, présidée par un grand-papa centenaire, fête à table la noce d'Henriette. Henri, après avoir attaché le bouquet de la mariée, demande à son père un entretien dans lequel il révèle l'intention de vendre ses propriétés. Le grand-père Duvivier, attristé de la résolution que lui communique son fils, arrache au jeune homme le secret de sa ruine. Toute la famille alors tombe aux pieds de Henri, et le prie d'accepter ce qu'elle possède. Ému jusqu'au fond de l'âme, d'Erneval a, de plus, le bonheur de voir Mme de Sainville s'avancer vers lui pour lui offrir sa main. L'amour et la véritable amitié vengeront le jeune homme de l'injustice du sort.

C'était la donnée des *Trois fermiers* de Monvel ; rajeunie avec goût et quelque talent, elle réussit grâce à Potier, remarquable dans le rôle de l'aïeul Duvivier (*Non imprimée*).

28 février : *Aventures et Voyages du petit Jonas*, pièce romantique en 3 actes, par Eugène Scribe et H. Dupin.

Jonas	MM. Bouffé.
Frétino	Philippe. / Mathieu.

La Mère-Grand	Mmes Déjazet.
Gianetta	Albert.
La Rivière des Gobelins.	Génot.
La Vérité.	Adèle.

La scène se passe à Amalfi, dans le royaume de Naples. Au lever du rideau, Jonas, jeune sot prodigue qui a fait manger par de prétendus amis l'héritage de son père, s'attriste de l'abandon où le laissent ses anciens convives à l'heure du dénuement. Sa mère-grand essaie de le réconforter en lui rappelant que sa vertueuse et jolie sœur de lait, Gianetta, est assidue près d'eux, ainsi que le jeune fermier Frétino. Ce consolant discours est interrompu par l'arrivée de nombreux recors. Jonas, pour leur échapper, perce une muraille et découvre un souterrain où figurent quatre statues d'argent, d'or, de rubis, de diamants, et un piédestal inoccupé sur lequel est posé un parchemin le prévenant qu'il ne pourra jouir de ces richesses, prudemment cachées par son père, que lorsqu'il aura trouvé et mis en place une cinquième statue plus précieuse à elle seule que les quatre autres ensemble. Modérément perspicace, Jonas imagine d'abandonner sa grand'mère et Gianetta pour courir le monde, à la recherche de la merveille exigée. Il part donc, escorté de Frétino qui a trouvé le portrait de la mère-grand à quinze ans, est tombé amoureux de cette copie, et espère rencontrer au loin l'original.

Ce voyage, commencé par mer, conduit les chercheurs à portée d'une baleine qui les avale. Dans son ventre, Jonas trouve l'anneau de Salomon, talisman qui a la vertu d'exécuter le contraire de ce qu'on lui ordonne. Oubliant ce détail, Jonas formule le désir de remonter à la surface des eaux ; il est aussitôt plongé, avec son compagnon, dans une grotte sous-marine où une aimable néréide leur fait présent de plusieurs fioles d'eau de Jouvence. Divers autres épisodes se produisent, à la suite desquels Jonas et Frétino reviennent à Amalfi, sans statue ni belle ; mais un oracle leur a prédit qu'ils trouveraient l'une et l'autre dans la maison même de la mère-grand. Cette bonne vieille, en

effet, revient, grâce à l'eau de Jouvence, au temps heureux de ses quinze ans, et Jonas trouve sur le piedestal vacant autrefois la fidèle Gianetta. Deux mariages s'ensuivent, et Jonas entre en possession d'une seconde fortune qu'il se promet de mieux employer que la première.

Cet ouvrage, étincelant de gaîté, de traits d'esprit, de saillies philosophiques, eut un succès auquel ne nuisirent point des décorations aussi brillantes que singulières.

5 mars : *L'Appartement de garçon*, vaudeville en 1 acte, par Eugène Scribe et H. Dupin.

Dubocage	MM. Rogy.
Prosper	Derval.
Hubert	Morel.
Guillemain.	Mathieu.
Mme Dubocage	Mmes Desprez.
Ernestine	Génot.

Représenté au Gymnase le 27 avril 1821, sous le titre du *Ménage de garçon*, ce vaudeville fut revu sans contrariété ni plaisir.

16 mars : *La Fiancée du fleuve*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Carmouche et Charles S... (Saintine).

Arthur d'Hermilly.	MM. Alexis Colleuille (*début*).
Jobson	Bouffé.
Jacques	Mathieu.
Joanna	Mmes Floraval mère.
Nelly	Albert.

Jobson, juge de paix d'un district d'Ecosse, doit épouser

la jeune Nelly. L'usage du pays ordonne aux fiancés de pénétrer dans une grotte qu'on suppose habitée par le génie de la Clyde, pour solliciter sa protection. Nelly, qui vient de rencontrer l'officier français Arthur d'Hermilly et l'a trouvé plus aimable que Jobson, est toute heureuse de voir le génie imploré par elle apparaître sous les traits d'Arthur. Ce dernier, enfermé dans un vieux château par le jaloux Jobson, a effectivement trouvé une issue conduisant à la grotte mystérieuse ; pris pour un être supérieur, il en profite pour courtiser Nelly, démasquer le juge qui retient indûment des propriétés appartenant à la jeune fille et, finalement, emmener en France l'Ecossaise qu'il aime et dont il est aimé.

Idée prise dans *Les Voyages d'Anténor*, mais mise en œuvre sans grande habileté : réussite contestée.

25 mars : *L'Homme entre deux âges*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Fontan et Charles Desnoyer.

Blinval.	MM. Thénard.
Marville	Rogy.
Alfred	Armand.
Pauline	Mmes Augustine.
Mme de Verneuil . . .	Florval mère.

Jouée à l'Odéon le 27 novembre 1828, cette comédie entra au répertoire des Nouveautés pour les débuts de Thénard et de Mlle Augustine.

9 avril : *Antoine, ou Les Trois générations*, pièce en 3 époques, mêlée de chant, par Mélesville et Brazier.

Le marquis de Saint-Vallier.	MM.	Thénard.
Le vicomte de Chailly. . .		Bouffé.
Antoine		Potier.
Leblanc		Rouy. / Lacaze.
De Chatenay		Morel.
Un conseiller		Étienne.
De Mirecourt		Bougon (début).
Un capitaine		Bachelard.
Placide		Armand.
Bertrand		Mathieu.
François		Guénée.
La marquise de Saint-Vallier.	Mmes	Florval mère.
Léon . . . . / Jules		Déjazet.
Clémentine.		Miller.
Mme de Noirmant		Ursule.
Mme de Lorges		Clémence.
La Vicomtesse		Gabrielle.

Le premier acte se passe à Paris, dans l'hôtel du marquis de Saint-Vallier. Léon, fils cadet du marquis, doit, dans l'intérêt de son aîné, être chevalier de Malte, ce qui le désespère pour ces deux raisons qu'il rêve le métier des armes et aime éperdument sa cousine Clémentine. Un mauvais sujet, le vicomte de Chailly, se présente pour épouser celle-ci et est agréé par la famille. Léon, désolé, imagine de demander conseil au vicomte même, et Chailly, peu scrupuleux en sa qualité de chevau-léger, conseille au jeune homme d'enlever la belle dont on lui a caché le nom. La chose s'exécute, au grand étonnement du vicomte, tandis que les Parisiens armés passent sous les fenêtres de l'hôtel pour aller prendre la Bastille, et que M. de Saint-Vallier, craignant les suites de la Révolution qui commence, confie à son valet de chambre Antoine une somme considérable, avec ordre de la mettre en sûreté.

Le rideau se relève, quatre ans plus tard, sur la cour d'une prison dans laquelle M. de Saint-Vallier, enfermé

comme suspect, a la triste surprise de trouver le vicomte de Chailly et son propre fils Léon, brigadier de hussards républicains, arrêté pour quelques plaisanteries débitées contre les représentants du peuple. Antoine a pris un déguisement de commissionnaire pour veiller sur son maître, mais son dévouement est inutile : Léon et le vicomte sont seuls élargis, pendant que le marquis est envoyé à l'échafaud.

Trente-six ans passent. Léon, colonel, est mort au combat de Brienne. Le manufacturier Leblanc, fils d'un ancien fermier de M. de Saint-Vallier, a recueilli chez lui, en Normandie, le pauvre Antoine, âgé de quatre-vingt-dix ans. Antoine, très affaibli, ne vit guère que pour restituer à quelqu'un de la famille Saint-Vallier le riche dépôt reçu par lui en 1789, et caché dans un souterrain connu de lui seul. La Providence exauce les vœux du vieillard en envoyant dans le pays Jules, fils de Léon de Saint-Vallier, et élève de l'Ecole Polytechnique. Jules est amoureux de la fille de Leblanc, la jolie Madeleine, mais il se croit pauvre et n'ose la demander au manufacturier. Antoine, dévoué au petit-fils comme jadis au grand-père, rassemble ses forces pour conduire Jules à l'endroit où gît le trésor confié à son honneur ; un million s'y trouve, dont Jules devient possesseur, ce qui lui permet de sauver Leblanc d'une faillite imminente et d'épouser Madeleine.

Cette pièce intéressante et bien conduite offrait divers points de ressemblance avec *Avant, Pendant et Après ;* elle obtint, comme sa devancière, un succès complet (1).

29 avril : *L'Ami de la famille*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Adolphe de Leuven et Charles de Livry.

(1) On la reprit, à la Porte-Saint-Martin, le 12 juin [illegible]

Blinval	MM. Rogy.
Verdelet	Bouffé.
Robertin.	Morel.
Frédéric	Lacaze (*début*).
Mme Blinval	Mmes Albert.
Angélique	Desprez.

Séparés depuis trois années, M. et Mme Blinval songent à un rapprochement, quand Blinval meurt d'une crise d'asthme. C'est du moins la nouvelle que Verdelet, ami de la famille, apporte à la dame avec un testament qu'il sait la favoriser. Blinval, en effet, y donne à son épouse les 500.000 francs qui composent toute sa fortune, mais une clause de l'acte porte que s'il est ouvert avant les vingt-quatre heures qui suivront le décès du mari, sa veuve perdra ses droits au demi-million dont hériteront les orphelins. Verdelet confus songe à réparer par l'abandon de tous ses biens le tort qu'il a causé à Mme Blinval, quand le mari de cette dernière apparaît subitement. Il n'était qu'en léthargie et, revenu à lui, son premier soin a été d'accourir chez sa femme. Les époux se réconcilient, marient leur fille à son cousin et invitent à la noce Verdelet pardonné.

Tiré d'une farce italienne, *Don Desiderio*, cet ouvrage sans valeur eut trois représentations et resta manuscrit.

6 mai : *Les Suites d'un mariage de raison*, drame en 1 acte, mêlé de couplets, par Armand Dartois, Léon Brunswick et Lhérie.

Le général de Brémont. .	MM. Thénard.
Edouard	Armand.
Bertrand.	Potier.
Pinchon	Bouffé.
Suzette	Mmes Albert.
Mme Pinchon	Déjazet.

Suzette, qui aimait Edouard de Brémont et était aimée de lui, a épousé Bertrand, ancien militaire invalide, sur le conseil du père d'Edouard, partisan convaincu des mariages de raison. Mais bien que Bertrand, établi fermier par M. de Brémont, soit plein de complaisance et de bonté, Suzette n'a pu chasser de son cœur le souvenir d'Edouard. Celui-ci, marié de son côté à une femme coquette et frivole, pense toujours à Suzette, et cette pensée est assez forte pour l'attirer un jour à la ferme de Bertrand. Mme Pinchon, amie de Suzette, essaie d'empêcher Edouard de parler en secret à la jeune fermière, mais l'amoureux déjoue sa surveillance et s'introduit la nuit dans la chambre conjugale. Suzette, émue, va peut-être céder aux désirs d'Edouard quand Bertrand, prévenu par Pinchon, aussi maladroit que sa femme est avisée, survient tout-à-coup et provoque le séducteur. Edouard est brave, il ne peut refuser la réparation demandée et succombe dans le duel amené par son imprudence.

Conclusion du *Mariage de raison* écrit pour le Gymnase par Scribe et Varner, ce drame, bien qu'un peu laborieux, est intéressant ; on l'accueillit avec une faveur justifiée par ce fait que les principaux rôles étaient tenus avec maîtrise.

20 mai : *Le Doge et Le Dernier jour d'un condamné, ou Le Canon d'alarme*, vaudeville en 3 tableaux, par Simonnin et Vanderburch (avec Brazier).

Marino Faliero . . . . } Valentin . . . . . . }	MM. Potier.
De Vieux-Vers	Thénard.
Le Dernier jour d'un condamné	Armand.
Figaro	Bouffé.

Bazile	MM. MATHIEU.
Odéon	MOREL.
Smarra.	Mmes DESPREZ.
Clair-de-lune.	DÉJAZET.

M. de Vieux-Vers, classique enragé et grand admirateur de *Marino Faliero*, a le chagrin de voir sa femme, éprise du romantisme, inculquer à leur fille, dont elle change le nom d'Esther en celui de Clair-de-Lune, toutes les exagérations sentimentales de l'école nouvelle. Figaro se charge de guérir, par l'homéopathie, la jeune exaltée ; il la conduit, dans ce but, près du *Dernier jour d'un condamné*, pour lequel elle affiche un vif enthousiasme. Un mariage s'ensuit dans la cellule du criminel, puis, dans le jardin du Palais-Royal, une bataille entre romantiques et classiques enrégimentés. Le canon de ces derniers fait long feu ; Figaro profite de l'incident pour prêcher la concorde en affirmant que des deux côtés le talent n'est pas rare. On l'écoute, et la chose finit par des couplets passant en revue les productions du jour.

Résumé des querelles littéraires du moment, cette plaisanterie, spirituellement écrite, fut écoutée avec plaisir. Potier y fit une dernière création avant son départ, qui eut lieu le 6 juin.

Entre *Le Doge* et ce départ, M. Crosnier, qui était un an auparavant devenu directeur associé des Nouveautés, donna sa démission, laissant M. Langlois seul maître du théâtre dont la situation, en dépit des efforts très louables que nous venons de constater, n'était guère florissante.

9 juin : *Sir Jack, ou Qui est-ce qui veut se faire pendre ?* histoire burlesque en trois épisodes, par Duvert, Desvergers et V. Varin.

Sir Jack	MM. Thénard.
Morin	Armand.
Gaillard	Bouffé.
Dick	Guénée.
Sir Blagfort	Rogy.
Landry.	Morel.
Un greffier	Vézian.
Thomas	Bachelard.
Grippy	Mmes Desprez.
Déhora	Floryal mère.
Mistress Blagfort . .	Clémence.
Anna Blagfort . . .	Gabrielle (*début*).

Le baronnet sir Jack, marié en Angleterre avec une certaine Grippy et trompé par elle, a administré à la coupable une volée de coups de bâton qui lui a fait perdre connaissance. Croyant l'avoir tuée, il passe en Ecosse et va contracter un second mariage quand sa femme, bien vivante, retrouve ses traces. Par esprit de vengeance, Grippy, qui se cache de sir Jack, le dénonce au grand-juge d'Ecosse comme coupable d'assassinat. C'est pour le baronnet la pendaison certaine, mais une loi du pays accorde à tout homme dans son cas trois mois de délai, pendant lesquels il a le droit de produire un remplaçant destiné à être pendu en sa place. Sir Jack n'a garde de négliger cette chance de salut, et part à la recherche du pendu volontaire. C'est un bossu français, Gaillard, qui, fatigué de la vie, accepte de payer la justice écossaise, mais au dernier moment il rompt le marché, parce qu'il retrouve une femme jadis séduite par lui. Force est à sir Jack de se remettre entre les mains du constable ; on va le conduire au supplice quand Grippy, que les angoisses de son mari ont suffisamment vengée, se présente. Charmé du dénouement, le baronnet pardonne, et Grippy regagne l'Angleterre avec son époux assagi.

Des scènes plaisantes firent applaudir cette invraisemblable anecdote, contée d'ailleurs avec esprit.

22 juin : *Angiolina, ou La Femme du doge*, drame en 3 actes, mêlé de chants, par Théaulon et J. Brisset (avec Bérard).

Marino Faliero	MM.	Thénard.
Sténio		Derval.
Lorenzo		Morel.
Un noble		Mathieu.
Peppo		Armand.
Bertram		Albert.
Un homme du peuple. .		Lacaze.
Angiolina.	Mmes	Albert.
Thérésina		Génot.
Un gondolier.		Miller.

Marino Faliero, doge de Venise, a épousé la belle Angiolina, dont la famille est inconnue. Le chevalier Sténio, qui aime la dogaresse et s'est vu dédaigner par elle, découvre qu'elle est fille d'un obscur gondolier et publie cette naissance au milieu d'une fête qui rassemble tous les nobles de Venise. Angiolina, le doge lui-même, sont par suite insultés sans que personne de la cour les défende. Indignée, la jeune femme en appelle au peuple d'où elle est sortie, et se fait l'âme d'un complot ayant pour but de proclamer roi de Venise son époux Marino. Un bal masqué, donné par le Sénat, doit être l'occasion de la mort des seigneurs insolents ; mais Thérésina, sœur de la dogaresse, aime Sténio, désigné parmi les victimes ; pour sauver le jeune homme elle lui fait, sous le masque, des demi-confidences qui le mettent à même de déjouer les projets populaires. Les conjurés sont saisis ; Marino Faliero, qui n'a point connu leur complot, en prend généreusement la responsabilité, et Angiolina, que la fuite a préservée du châtiment, a l'amère douleur de voir, malgré ses quatre-vingts ans, le doge monter sur un hideux échafaud.

D'émouvants épisodes, encadrés dans une brillante

mise en scène, valurent un succès à ces tableaux, plus ou moins historiques.

Pendant les représentations d'*Angiolina*, M. Langlois s'étant retiré (1er juillet), le vaudevilliste Théaulon prit à cette date la direction provisoire des Nouveautés, qu'il devait gouverner pendant un mois à la satisfaction générale.

7 juillet : *La Tyrolienne*, comédie-vaudeville en 1 acte, imitée de Goëthe, par Théaulon, Adolphe (de Leuven) et Charles (de Livry).

Jérôme.	MM. Rogy.
Faby	Armand.
Mina	Mme Génot.

Mina, jeune orpheline du Tyrol, est aimée par tous les garçons du pays. Le fermier Faby surtout lui fait une cour assidue, mais elle n'écoute personne, ayant à cœur de conserver sa chère indépendance. Désolé, Faby prend pour confident le chasseur d'ours Jérôme, que sa peine intéresse. Avec des amis, Jérôme s'introduit alors dans la chaumière de Mina et la met au pillage, malgré les cris de la jeune fille qu'aucun des amoureux dédaignés par elle ne veut secourir. Faby seul la prend sous sa protection et fond, le sabre à la main, sur Jérôme qui le blesse légèrement. Cette preuve de dévouement fait plus que toutes les galanteries passées du fermier ; comprenant qu'il est imprudent de vivre sans protecteur, Mina offre sa main à Faby fou de joie ; c'est là qu'en voulait venir Jérôme qui, satisfait du succès de son stratagème, fournit pour la noce le plus beau daim de la montagne.

Agréable piécette, payée de bravos mérités.

14 juillet : *Jovial en prison*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Théaulon et Gabriel (avec Théodore Anne).

Jovial.	MM. PHILIPPE.
Ernest.	CHARLES (*début*).
Lagrippe.	LACAZE.
Mme Jovial	Mmes FLORVAL mère.
Parchemin	DÉJAZET.
Mme Saint-Ange . .	FÉLICIE (*début*).
Micheline	MILLER.

L'huissier Jovial que nous avons, dans une comédie précédente, vu arrêter les débiteurs insolvables en les amusant de chansons composées par lui, s'est marié pour échapper aux suites d'une lettre de change imprudemment souscrite, mais il n'a pour cela renoncé ni aux fredons, ni aux théâtres, ni surtout aux actrices. Il doit, quand la pièce commence, donner chez Grignon un dîner où trôneront les reines du mélodrame. Mme Jovial, quoique mûre, est jalouse ; pour déjouer le projet de son volage époux, elle imagine de le faire arrêter à l'aide de la lettre de change qui a déjà causé son mariage et qu'elle a soigneusement gardée. L'huissier est conduit à Sainte-Pélagie dans la même voiture que le jeune Ernest, arrêté par lui dans la matinée. En prison, tandis qu'Ernest se désespère dans la crainte que sa mésaventure lui fasse manquer un brillant mariage, Jovial rit et chante comme dans son étude. Le dîner commandé chez Grignon est servi à Sainte-Pélagie et les actrices y viennent prendre part, au grand plaisir des détenus que l'huissier invite.

Mme Jovial, désolée du mauvais succès de sa perfidie, veut alors délivrer sans délai son mari, mais Jovial, qui se trouve bien sous les verrous, refuse la liberté qu'on prétend lui imposer. A l'issue du repas seulement, l'huissier prie un débiteur qu'il a jadis obligé et qu'un beau mariage a fait riche de lui avancer une somme assez ronde ; cet argent sert à libérer Ernest, et Jovial regagne, au bras de sa femme, l'étude qu'il dirige si singulièrement.

L'idée première de ce vaudeville était empruntée à la chronique même des Nouveautés. L'acteur Philippe ayant quitté, dans *Aventures et Voyages du petit Jonas*, un rôle qui lui déplaisait, s'était vu condamner, quelque temps auparavant, à 10.000 francs d'indemnité au profit de la direction ; il avait, par suite, passé vingt-quatre heures à Sainte-Pélagie : de là l'ouvrage confondant l'acteur avec sa création principale, et dont il sut faire un succès.

23 juillet : *Gillette de Narbonne, ou Le Mari malgré lui*, comédie-vaudeville en 3 actes, par Fontan, Charles Desnoyer et Ader.

Charles VII	MM.	Thénard.
Bertrand		Derval.
Monneau.		Bouffé.
Le sire de Joigny . . .		Morel.
Le comte Robert . . .		Lacaze.
Le duc de Chaulnes . .		Bachelard.
Un soldat		Mathieu.
Un homme d'armes . .		Vézian.
Gillette	Mmes	Albert.
Mathilde.		Augustine.

La scène se passe au quinzième siècle. Héritière des secrets du docteur Gérard de Narbonne, son père, Gillette a guéri d'une grave maladie le roi Charles VII qui, reconnaissant, promet d'accorder, quelle qu'elle soit, la faveur sollicitée par la jeune doctoresse. C'est un mari que demande Gillette, et ce mari n'est autre que Bertrand, comte de Roussillon, son ami d'enfance, dont elle sait être aimée. Bertrand, qui ferait volontiers de Gillette sa maîtresse, refuse de la prendre pour femme parce qu'elle est d'humble famille, mais le roi commande et force est au seigneur

d'épouser la jolie roturière. Furieux de cette mésalliance, il prend, au sortir de la chapelle, congé de Gillette en déclarant qu'il ne lui reviendra que lorsqu'elle sera parvenue à posséder l'anneau passé à son doigt et à lui donner un héritier.

Quelque temps attristée de cet abandon, Gillette engage bientôt la lutte et, sous un déguisement de pèlerine, se rend dans le comté de Nice où Bertrand de Roussillon, qui a pris du service, occupe ses loisirs à courtiser l'aubergiste Mathilde. Gillette gagne la confiance de Mathilde, la met par ses conseils en garde contre le séducteur, et, sous un pieux prétexte, change de vêtements avec elle. Rien ne lui est plus facile alors que de passer, dans l'obscurité, pour Mathilde aux yeux de Bertrand, d'accorder le rendez-vous qu'il demande, et d'exiger, en échange d'amoureuses complaisances, l'anneau du noble galant.

Dix mois s'écoulent, au bout desquels Bertrand est, par ordre du roi, conduit dans le palais où il fut, malgré lui, l'époux de Gillette. Une fête se prépare pour le baptême d'un fils né de la jeune comtesse. Bertrand, mis au courant de l'événement, croit à un adultère et refuse d'embrasser l'enfant que le roi lui présente ; mais Gillette, dans l'entretien qu'elle sollicite, raconte l'aventure de Nice en présentant l'anneau reçu par la fausse Mathilde, et le comte de Roussillon ne peut que presser sur son cœur celle qui a rempli les deux conditions imposées par une vanité dont triomphe l'amour.

Donnée un peu scabreuse, mais originale et traitée habilement ; des applaudissements unanimes l'accueillirent (1).

La gestion officieuse de Théaulon prit fin le 1er août; Adolphe Bossange, fils d'un libraire parisien, se

(1) On fit, en 1882, de *Gillette de Narbonne*, une opérette pour les Bouffes-Parisiens.

fit alors nommer directeur officiel des Nouveautés, avec l'espoir de relever la fortune gravement compromise de ce théâtre. L'événement devait mal récompenser cette audace et l'activité dont, à l'exemple de ses prédécesseurs, il fit la première règle de sa conduite.

4 août (et non 23 juillet) : *Les Manuels à la mode*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Brazier, Carmouche et F. de Courcy.

Alphonse Vermont . . .	MM.	Albert.
Lucien Vermont		Charles.
Achille		Armand.
Dandy		Bouffé.
Mme Vermont.	Mmes	Augustine.
Augusta		Félicie.
Une bonne		Gabrielle.

Littérateur par occasion, Dandy a composé et édité nombre de traités qu'il colporte et prône à toutes ses connaissances. A Charolles où l'amène son commerce il trouve un ami, Alphonse Vermont, en guerre avec sa femme, et un jeune homme, Achille, poursuivi par de féroces créanciers. Vite Dandy vend au premier *l'Art de se faire aimer de sa femme*, et au second *l'Art de payer ses dettes sans débourser un sou*. Ces manuels pourtant sont loin d'avoir l'efficacité voulue, car l'auteur lui-même fait mauvais ménage et est mis en prison pour dettes par un huissier. Vermont, par bonheur, sauve la situation en payant pour Achille et pour Dandy, et celui-ci reprend le cours de son inutile, mais lucratif commerce.

Pochade d'actualité qui fit rire, mais dont les auteurs ne purent être nommés et que la presse jugea sans indulgence.

15 août : *Le Billet de mille francs*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Louis et Charles ***.

Gustave	MM. Armand.
Henri	Derval.
Jean	Rogy.
Soumain	Charles.
Lucy	Mmes Félicie.
Marie	Clorinde (*début*).

Le capitaine Henri a pour maîtresse Lucy, sœur de Gustave, son ami. Cette dame lui a donné son portrait enrichi de diamants et, pour obliger Gustave gêné, Henri a mis en gage les diamants en gardant la peinture. Le cadre est chez M. Soumain, agent d'affaires qui traite surtout du remplacement des conscrits; remis à flot, le capitaine envoie Jean, son valet, porter un billet de mille francs à Soumain, en échange de son nantissement. Dans la maison de l'homme d'affaires est un tripot; Jean s'y laisse attirer et perd les mille francs, ce dont il se console en pensant que son maître lui doit plusieurs années de gages; mais le capitaine, furieux, le vend à Soumain qui se charge de l'envoyer à l'armée. Jean, qu'on enferme dans un cabinet, en est tiré par la servante Marie qu'il aime, tandis que Gustave, qui survient, est mis à sa place et menacé d'aller pour lui porter l'uniforme. L'arrivée d'Henri fait cesser le quiproquo; Gustave en fonds rembourse son ami, Soumain rentre dans ses mille francs, Lucy épouse le capitaine et Jean la servante.

Les sifflets s'étant mis de la partie avant la fin du dialogue, les auteurs du *Billet de mille francs* gardèrent l'anonyme et ne comptèrent qu'une représentation (*Non imprimé*).

18 août : *Babet, ou La Petite bonne*, vaudeville en 1 acte, par Fontan et Charles Desnoyer.

Gérard	MM. Bouffé.
Gabriel	Armand.
Babet	Mmes Déjazet.
Louise	Augustine.

Riche et âgé, le célibataire Gérard accorde à sa bonne Babet tous les droits d'une servante-maîtresse. Babet aimant Gabriel, jockey du neveu de son maître, le régale secrètement en l'absence de Gérard ; mais, en se retirant, le galant oublie un bouquet et une casquette. Le célibataire trouve ces objets, se fâche et congédie l'infidèle servante. Celle-ci connaît, par des Mémoires qu'elle a surpris, l'existence d'une fille naturelle de son maître ; elle la trouve à point nommé dans la petite ouvrière Louise, venue pour lui apporter un bonnet : c'est Louise qui remplacera, chez Gérard, Babet qu'épouse le philosophe Gabriel.

Inspirée du *Vieux célibataire* de Béranger et du *Dîner de Madelon*, cette pièce subit, ainsi que la précédente, les rigueurs du parterre et, comme elle, resta manuscrite.

1er septembre : *Pierre, ou Le Couvreur*, vaudeville en 1 acte et 5 tableaux, par Brazier et Carmouche (avec Théaulon).

Pierre.	MM. Bouffé.
Le duc de Beaufort . . .	Rogy.
Octave de Beaufort . . .	Charles.
Bermont.	Lacaze.
Bombardini	Morel.
Giraud	Mathieu.
Un clerc.	Bachelard.
Deux laquais	Vézian, Auguste (*début*).
Un gendarme	Bougon.

La comtesse de Beaufort.	Mmes Desprez.
Herminie	Augustine.
Mme Loquet	Floraval mère.
Joséphine	Clorinde.

Pour chercher son chapeau emporté par l'orage, le couvreur Pierre, quittant le toit où il travaille, entre dans la mansarde qu'habite le jeune comte Octave de Beaufort. Celui-ci est absent, mais sa garde-robe est si élégante que l'ouvrier ne peut résister au désir de s'habiller, pour un instant, en mirliflore. Tandis que, transformé, il se pavane en faisant valoir la montre et les breloques également empruntées par lui, quatre hommes conduits par un clerc de notaire entrent dans la mansarde et somment celui-ci, qu'ils prennent pour Octave, de les suivre. Craignant, s'il se dévoile, d'être pris pour un voleur, Pierre obéit et accompagne les survenants chez le notaire Bermont qui le conduit bientôt à l'hôtel de la comtesse de Beaufort, où le faux Octave, choyé, apprend qu'il vient de faire un bel héritage et est présenté à sa cousine Herminie qui lui est destinée. Les façons populaires du prétendu comte étonnent bien un peu ses nobles parents, mais on met son sans-gêne sur le compte de l'originalité. Le duc, son oncle, auquel on le présente ensuite, fait servir un repas copieux qui donne au prétendu noble un certain aplomb. Inquiet cependant des suites de l'aventure, Pierre a dix fois cherché à se dérober aux attentions des Beaufort, mais il est trop entouré pour prendre la fuite. Le hasard, par bonheur, lui vient en aide. Conduit en carrosse chez un prince, il passe devant la maison sur le toit de laquelle il travaillait le matin ; cette maison est en flammes, et le jeune Octave, cerné dans sa mansarde, court danger de mort. Pierre, outre la bonne action à faire, voit là l'occasion cherchée de reprendre sa liberté. Mettre ses beaux habits bas, grimper à une échelle et sauver Octave est, pour le couvreur, l'affaire d'un instant. On comprend qu'après un pareil trait, l'aveu de sa faute est reçu avec indulgence par la famille de Beaufort, heureuse de retrouver dans Octave un parent longtemps cherché, et

par Octave, enchanté d'être riche et de devenir l'époux d'Herminie qu'il aimait en secret.

Pastiche de divers ouvrages, mais pastiche bien exécuté, et que Bouffé eut l'art de faire applaudir (1).

12 septembre : *Le Bandit*, pièce en 2 actes, mêlée de chants, par Théaulon, Saint-Laurent et Théodore (Anne).

Fernand	MM.	Lafont.
Le Gouverneur . .		Thénard.
Albert.		A. Colleuille.
Renardo		Mathieu.
Fabio		Morel.
Fulbi		Lacaze.
Un officier. . . .		Bougon.
Deux brigands . .		Otternot (*début*) Vézian.
Firmin	Mmes	Déjazet.
Rosaure.		Augustine.
Flora.		Clorinde.

Traversant avec son ami Firmin une montagne d'Italie, le peintre français Albert tombe au pouvoir du célèbre bandit Fernand, terreur de la contrée. Fernand, qui est bien le plus beau, le plus distingué, le plus original des voleurs, consent à laisser en liberté les artistes, si Albert s'engage à remettre le soir même, à un sûr intermédiaire, la somme de 4.000 ducats. Ce marché conclu, les Français se rendent chez le gouverneur de Rome, dont Albert doit épouser la fille. Fernand lui-même y vient toucher la rançon promise. Sous les habits et le nom d'un comte il charme les dames,

(1) Ce vaudeville fut repris, en septembre 1860, au théâtre Beaumarchais.

vole au jeu le gouverneur, s'amuse de tous ses invités ; mais il est reconnu par un moine qu'il a détroussé le matin et enfermé dans le salon témoin de ses succès. Albert, que les façons de Fernand ont conquis, lui ouvre alors une porte secrète par laquelle le baudit s'échappe. Le gouverneur, furieux, fait tirer par la fenêtre sur le fugitif qui est blessé. On apprend alors que Fernand est le fruit d'un amour de jeunesse du gouverneur, mais, pour atténuer un peu l'horreur de cette découverte, les spectateurs voient passer, au fond du théâtre, l'élégant bandit qui, soutenu par ses camarades, regagne les montagnes où l'attendent encore de brillants exploits.

Ce drame, intéressant et habilement conduit, n'obtint pourtant qu'une réussite incomplète.

1er octobre : *Isaure*, drame en 3 actes, mêlé de chants, par Théodore N*** (Nézel), Benjamin (Antier) et Francis, musique d'Adolphe Adam.

Saint-Vallier	MM.	THÉNARD.
Marcilly		ALBERT.
Jules de Saint-Vallier.		ARMAND.
Selmar		MATHIEU.
Blanchet.		BOUFFÉ.
Isaure.	Mmes	ALBERT.
Blanchette		DÉJAZET.

La jeune Isaure aime son cousin Jules qui l'adore, mais Saint-Vallier, son père, menacé de ruine, a été sauvé par le riche Marcilly et prétend s'acquitter en lui donnant sa fille. Isaure se sacrifie, mais, le jour de la signature du contrat, Selmar, pauvre homme devenu fou par suite d'un amour sans espoir pour Isaure, s'introduit dans la maison de cette dernière où il meurt, après lui avoir fait à la main droite une légère morsure. Ce trépas affecte Isaure au point que

le renoncement généreux de Mercilly en faveur de Jules, dont il a découvert l'amour, la laisse presque froide. Saint-Vallier imagine alors de dire à sa fille que Selmar est mort non de chagrin, mais des suites d'un combat avec un loup enragé. Cet imprudent récit transforme en désespoir la peine d'Isaure, qui se croit atteinte de la même incurable maladie et, par peur de la communiquer aux siens, s'enfuit dans la campagne. On la retrouve, après quarante-huit heures, pour calmer sa fièvre, la désabuser et finir ses malheurs en l'unissant à Jules.

Cette donnée, aussi bizarre que peu attrayante, était développée à la façon des anciens mélodrames ; le public néanmoins lui fit bon accueil. La raison de cette indulgence était surtout dans la musique nouvelle dont Adolphe Adam avait orné *Isaure* et que chacun trouva charmante. En raison même de son mérite, elle eut le don de réveiller les susceptibilités assoupies de l'Opéra-Comique dont les directeurs, Ducis et de Saint-Georges, sommèrent les Nouveautés de substituer des airs connus aux airs inédits. Bossange, qui n'était point sot, eut alors une inspiration. L'Opéra-Comique venait de donner *Jenny*, œuvre nouvelle de Carafa ; par une contre-assignation confiée aux soins d'un huissier nommé Lécorché, Bossange à son tour signifia à Ducis et Saint-Georges d'avoir à cesser les représentations de *Jenny*, parce que sa partition, n'offrant que des motifs connus, empiétait sur le privilège des théâtres de vaudeville. Cette facétie, publiée dans *Le Figaro*, eut un succès tel que les directeurs subventionnés n'osèrent engager un procès et s'abstinrent, par la suite, de toute revendication. Par une consé-

quence naturelle on vit alors les Nouveautés s'enhardir et, d'empiétement en empiétement, arriver à faire une concurrence directe au théâtre royal.

28 octobre : *La Couturière,* comédie en 3 actes, mêlée de couplets, par Duvert, Desvergers et Varin.

Le comte de Nertal. .	MM.	ALBERT.
Adolphe de Nertal . .		ARMAND.
Mongervel.		THÉNARD.
Bertrand		BOUFFÉ.
La marquise de Nertal.	Mmes	DESPREZ.
Léonie		MILLER.
Louise		GÉNOT.
Sophie.		DÉJAZET.
Mme Guérin		FLORVAL mère.

En se faisant passer pour le peintre en bâtiments Cyprien, le vicomte Adolphe de Nertal a séduit Louise, jolie couturière dont il est épris et qu'il épouserait volontiers ; mais la marquise de Nertal, sa tante, lui destine pour femme sa cousine Léonie, et, pour rompre la liaison qui la gêne, envoie en ambassade le baron de Mongervel, qui se sent, à la vue de Louise, pris d'un trouble incompréhensible. Il a pourtant le courage d'offrir à la jeune fille une somme considérable pour qu'elle s'expatrie. Louise, qui se croit l'égale de Cyprien, refuse d'abord de s'éloigner, mais le hasard la met, chez Mme de Nertal où elle va travailler, en présence d'Adolphe, revêtu d'un riche uniforme ; elle comprend alors que la fuite est le seul parti qu'il lui reste à prendre, et disparaît dans des conditions telles qu'on croit à son suicide. Par bonheur Mongervel la rencontre et, à divers indices, reconnaît en elle l'enfant née d'un fils qu'il a eu jadis d'un amour secret avec Mme de Nertal. Dès lors Louise, égale des nobles qui la méprisaient, peut épouser, sous le nom d'Adolphe, celui qu'elle a aimé sous le nom de Cyprien.

Inspirée du *Père de famille*, de Diderot, cette comédie intéressante fit verser des pleurs et obtint un succès honorable.

2 novembre : *Une Heure à la caserne*, vaudeville en 1 acte, par Emile Vanderburch et P. Villiers.

Belle-Humeur. . . .	MM. PHILIPPE.
Pierre Chauvin . .	MATHIEU.
Cadet Chauvin . . .	ARMAND.
Bertrand.	MOREL.
Geneviève	Mmes FLORVAL.
Marie	BALTHAZARD (*début*).
Touton.	CLORINDE.
Jacquot.	MILLER.

Conscrit de la classe de 1828, le paysan Cadet Chauvin arrive à Etampes dans une caserne de chasseurs. Là, Belle-Humeur, maréchal de logis surnommé *La Gouaille* en raison de ses farces continuelles, l'éprouve par de nombreuses turlupinades. Chauvin est accompagné de sa famille et d'une fiancée qui se vante d'avoir été courtisée par un certain Ledru, coq de son village ; sur quoi Belle-Humeur imagine de se déguiser en Ledru pour exciter, sous ce travestissement, la jalousie du conscrit. Mais il se trouve que Chauvin a du courage, il provoque Belle-Humeur et se conduit si bien qu'on l'admet sans tarder parmi les bons enfants du régiment.

Des traits communs, des plaisanteries vieillottes firent chuter cette pièce qui ne reparut point sur l'affiche *(Non imprimée)*.

Vers cette date un projet, dont nous avons retrouvé trace aux Archives Nationales, faillit mettre en péril l'existence du théâtre de la Bourse.

Depuis sa retraite volontaire, M. Bérard touchait, nous l'avons dit, 5.000 francs de rente et l'intérêt de vingt actions des Nouveautés. La rente était-elle irrégulièrement payée, l'intérêt n'atteignait-il point le chiffre rêvé ? Nous ne saurions le dire ; mais, ce qui est certain, c'est qu'à la date du 21 novembre 1829, M. Bérard, se rangeant à l'avis de ceux qui trouvaient trop nombreuses les scènes parisiennes, soumettait par lettre au ministre de l'Intérieur le plan d'une société de capitalistes qu'il venait de former pour réunir sous la même administration les quatre théâtres de vaudeville qu'on eût réduit à deux : le Théâtre de Madame auquel on joindrait le Vaudeville et les Nouveautés, et les Variétés pour le genre dit grivois. Par bonheur pour M. Bossange, ce plan exposé dans une audience obtenue de l'intendant général de la Maison du Roi n'agréa point au Ministre, et l'affaire fut classée.

6 décembre : *La Paysanne de Livonie*, comédie historique en 2 actes, mêlée de chants, par Xavier (Saintine), F. de Villeneuve et Vanderburch.

Pierre Ier.	MM. Derval.
Menzicoff.	Thénard.
Baziliowitz	Bouffé.
Zisky	Mmes Déjazet.
Anna	Miller.
Martha	Génot.

La scène se passe, au dix-huitième siècle, dans la Russie encore sauvage. La jeune suédoise Martha, faite prisonnière avec son compatriote Zisky, est esclave du boyard

Baziliowitz. Elle va tomber au pouvoir du ministre Menzicoff, qui l'aime, quand le czar Pierre Ier la voit, est charmé de sa beauté et de son esprit, offre la vie des prisonniers suédois pour son amour et fait d'elle sa favorite. Martha, devenue Catherine, encourage le czar dans l'œuvre commencée de la civilisation des Russes ; mais les boyards, furieux d'obéir aux ordres inspirés par une femme que n'attache à Pierre aucun lien légitime, se révoltent et s'unissent aux Strélitz pour réclamer l'exil de Catherine. Celle-ci, dévouée jusqu'à la mort, s'offre en sacrifice ; mais, grâce à elle, Wilna assiégée par le czar se rend sans résistance, et Pierre, dompté par l'amour, proclame impératrice l'ancienne esclave devant qui se prosternent les boyards interdits.

Peu d'action, mais des situations plaisantes et des mots spirituels qui, à l'aide de jolies décorations, conquirent le public.

19 décembre : *La Femme, le Mari et l'Amant*, comédie-vaudeville en 3 actes et 5 époques, par Paul de Kock et Charles Dupeuty.

Jenneville.	MM.	Derval.
Paul Deligny. . . .		Etienne Thénard (*début*).
Dubois.		Philippe.
Jolivet.		Bouffé.
De Céricourt. . . .		Thénard.
Blagnard		Morel.
Benin		Mathieu.
Augustine	Mmes	Albert.
Ninie		Déjazet.
Charlotte.		Félicie.
Zénobie		Louisa (*début*).

Jeanneville, homme du monde, a quitté sa femme, Augustine, qu'il rendait malheureuse, pour mener la vie de plai-

sir. L'abandonnée se fait appeler Mme Luceval, du nom de son père, et passe pour veuve; elle inspire au jeune Paul Deligny, qui la rencontre en divers endroits, une passion ardente à laquelle lui défendent de répondre sa vertu et l'affection que, malgré ses torts, elle ressent pour son époux. Paul est aimé de la grisette Ninie que lui fait dédaigner son nouvel amour, mais il apprend qu'Augustine est la femme de Jenneville, et cette découverte le plonge dans un désespoir qui compromet sa vie. Mme Luceval, affligée, visite le malade; elle est surprise chez lui par Jenneville qui la croit coupable et accable d'ironie le faux séducteur.

Un an se passe, au bout duquel Mme Luceval apprend que son mari, ruiné par la banqueroute du boursier Blagnard, est menacé de la prison pour dettes; elle lui fait, par un ami, l'offre de sa fortune personnelle, mais Jenneville ne veut accepter son aide qu'à la condition de reprendre, au moins en apparence, leur existence commune. Généreuse jusqu'au bout Augustine accepte, au grand chagrin de Paul, qui se résout à conclure un mariage arrangé par sa famille.

C'est près de Besançon que se dénoue l'intrigue commencée à Paris. Ninie, que les dédains de Paul ont décidée à épouser le campagnard Benin, tient avec lui une auberge dans laquelle descend un jour le couple Jenneville. Le mari d'Augustine a appris que Blagnard, qui l'a ruiné, doit acquérir dans le pays une demeure seigneuriale, et il veut essayer de faire rendre gorge au fripon. Cela lui serait d'autant plus agréable que des spéculations mauvaises ont englouti les biens de sa femme et que la misère les guette tous les deux. Deligny, qu'un hasard aussi amène chez Ninie, apprend cette situation; il entend que la femme qu'il aime ne soit pas aux prises avec les difficultés de la vie, et il met à la disposition d'Augustine une fortune dont il est encore maître parce qu'il n'a pu se résoudre à l'union voulue par les siens. Jenneville surprend cet entretien qui lui démontre en outre l'injustice de ses anciens soupçons; l'amitié de Paul le touche, mais il ne veut de lui aucun service pécuniaire, comptant pour ressource sur les remords de Blagnard. Celui-ci, surpris de la présence d'une de ses

victimes, l'est bien plus encore de la prétention qu'elle émet de rentrer dans son bien ; il refuse avec insolence, et un duel s'ensuit, dans lequel Jenneville perd la vie. Le rideau tombe sur cette catastrophe, mais tout fait espérer que Paul Deligny sera, dans un avenir prochain, l'époux de celle que son amour a touchée.

Cette comédie-drame, extraite d'un roman, ne valut qu'un demi-succès aux auteurs qui avaient insuffisamment vaincu les difficultés de l'adaptation.

23 janvier 1830 : *Le Bal champêtre au cinquième étage, ou Rigolard chez lui*, tableau-vaudeville en 1 acte, par Achille Grégoire (avec Théaulon).

Rigolard.	MM.	Bouffé.
Gustave		Derval.
Etienne		Armand.
Adélaïde Chopin	Mmes	Déjazet.
Constance		Félicie.
Rose.		Desprez.

Le maître danseur Rigolard donne chaque année, à son cinquième étage, un bal champêtre exclusivement ouvert à ses élèves des deux sexes. Un commis-marchand prétentieux, Gustave, fréquente le cours pour séduire Constance, pupille du professeur, ou Adélaïde, nièce du même. Quoique se sachant aimée de Rigolard, Constance n'est pas insensible à la recherche de Gustave, mais celui-ci a l'idée malheureuse d'adresser à Adélaïde l'épître galante qu'il a déjà remise à sa compagne. Les deux jeunes filles, édifiées, se concertent et bernent publiquement l'indélicat Gustave, qui s'enfuit au milieu des rires, après avoir appris que Constance accepte la main de Rigolard et qu'Adélaïde épouse un garçon épicier assez épris et assez bête pour faire un bon mari.

Ecrit avec esprit et verve, cet épilogue de *Jean* représenté au même théâtre quatorze mois auparavant, fut accueilli de la façon la plus flatteuse.

23 janvier : *Monsieur Sans-Gêne*, vaudeville en 1 acte, par Désaugiers et Gentil.

Sans-Gêne	MM. PHILIPPE.
Dumont	ARMAND.
Eugène	THÉNARD.
Latreille	ROGY.
Babet	Mmes DÉJAZET.
Henriette.	FLORVAL.

Joué au Vaudeville le 13 mai 1816, cet ouvrage, repris pour Philippe, créateur du rôle principal, n'eut pas grande influence sur les recettes du théâtre de la Bourse.

23 janvier : *La Femme innocente, malheureuse et persécutée*, drame burlesque en 5 actes, par B. de Rougemont.

Faisant, comme les deux précédentes, partie d'un bénéfice organisé pour Thénard, cette pièce, que l'Odéon avait jouée le 21 février 1811, fut interprétée ce soir-là par Brunet, Odry, Lepeintre aîné, Lepeintre jeune, etc. On la donna quelques fois ensuite aux Nouveautés, avec cette distribution moins sensationnelle : Philippe, Derval, Thénard, Armand, Rogy, Mathieu, Mmes Déjazet et Génot.

27 février : *Henri V et ses compagnons*, drame en

3 actes, par Romieu et Alphonse Royer, musique de Meyerbeer, Weber et Spohr.

Henri, prince de Galles	MM. Volnys.
Le prince de Lancastre	Et. Thénard.
Lord Harcourt	Derval.
Lord Gadshill	Morel.
Lord Bardolph	Albert.
Sir John Falstaff	Bouffé.
Edouard de Northumberland . .	Armand.
Le Percepteur	Mathieu.
Le comte de Warwick.	Charles.
Le comte de West-Morcland. . .	Bachelard.
Un héraut.	Masson.
Créanciers de Falstaff.	Vézian, Auguste, Rémy (*début*).
Seyton.	Mmes Déjazet.
Miss Nelly	Albert.
Mistress Martinn	Desprez.

La pièce commence dans une taverne des environs de Londres où le prince de Galles Henri, héritier de la couronne, se livre à la débauche en compagnie de sir Falstaff, de lord Harcourt et d'autres dépravés. Cette taverne sert de refuge à miss Nelly, jolie fille que le prince aperçoit et veut enlever; mais il a contre lui le jeune neveu de Falstaff, Seyton, amoureux de la belle, et lord Harcourt, propre frère de Nelly, dont l'ambition secrète est de faire asseoir sa sœur sur le trône d'Angleterre. Nelly échappe, grâce à ses défenseurs, au piège tendu par Henri et se réfugie à Londres, dans l'hôtel de son frère. Le prince l'y retrouve et, quoiqu'il la sache fiancée à Edouard de Northumberland, son ennemi mortel, la courtise jusqu'au moment où Falstaff, furieux d'une impertinence de Harcourt, révèle au prince les calculs de l'ambitieux. Henri indigné bannit le lord de sa présence, mais il revoit Nelly dans un bal costumé au palais de Lancastre, et retombe sous le charme. Bien qu'aimant Northum-

berland, la jeune fille est touchée des galanteries du prince ; elle se croit appelée à le faire rompre avec ses honteuses habitudes pour mener une vie digne de son rang, et n'hésite pas à lui donner le gage qu'il implore et qui, selon la coutume du pays, lui est nécessaire pour figurer avec les seigneurs sur les champs de bataille. Henri prend cela pour un témoignage d'amour ; aussi, quand la mort de son père le fait roi d'Angleterre, remet-il à Nelly son ordre de la Jarretière en engageant sa parole de ne faire monter aucune femme sur le trône tant qu'elle n'aura point restitué cet insigne. A l'entrée solennelle du nouveau roi Nelly, au grand désappointement de Harcourt, laisse tomber la Jarretière aux pieds du cheval de Henri. Celui-ci, prenant royalement sa mésaventure, gracie Northumberland fait prisonnier et lui donne Nelly, après avoir banni tous ceux qui avaient égaré sa jeunesse.

Des caractères bien étudiés, des scènes intéressantes firent applaudir ce drame, monté avec un luxe intelligent.

26 mars : *Le Mari aux neuf femmes*, comédie anecdotique en 1 acte, mêlée de couplets, par Théaulon.

Robert	MM.	Philippe.
Flammand.		Mathieu.
Niégo		Morel.
Mila.	Mmes	Déjazet.
La Hollandaise . . .		V. Florval.
L'Espagnole		Balthazard.
La Normande. . . .		Clorinde.
La Chinoise		Augustine.
La Russe		Petit (*début*).
La Napolitaine . . .		Angélina (*début*).
La Négresse		Louisa.
L'Ecossaise		Gabrielle.
La Grecque		Léontine (*début*).

La scène est à Saint-Nicolas du Mexique en 1827. Au cours de ses voyages dans les cinq parties du monde, le marin français Robert a épousé neuf femmes de nationalités diverses. Ces épouses successives trouvent le moyen de le rejoindre au Mexique, où il s'est fixé à la grande joie de Mila, jeune orpheline qu'il a élevée. Les tribunaux auxquels s'adressent les neuf dames, dans l'espoir de faire pendre le volage, condamnent celui-ci à passer le reste de ses jours avec toutes ses victimes. C'est pour Robert le plus cruel des châtiments ; profitant de la première occasion qui se présente, il s'y dérobe en partant pour la France avec Mila, dont il fera sa dixième et dernière *moitié*.

Bouffonnerie manquée, que la verve des acteurs sauva seule des sifflets ; elle fut, chose bizarre, reprise à la Porte-Saint-Martin le 6 mars 1841, et aux Variétés le 23 juillet 1859, avec une espèce de succès.

7 avril : *Belle et Bossue*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Théaulon et Ed. Poncel.

Vertical.	MM. Bouffé.
Edouard	Armand.
Marie	Mme Albert.

Marie, jeune personne jolie mais contrefaite, habite une maison contigüe au pavillon dans lequel travaille le peintre Edouard. Bien qu'ils ne se soient jamais parlé, les jeunes gens s'aiment. Edouard, qui n'a vu Marie qu'à sa fenêtre, imagine un jour de s'introduire dans le jardin joignant leurs deux habitations pour lui dire son amour ; il s'aperçoit alors qu'elle est bossue et décide de partir pour Rome. Des créanciers apostés l'arrêtent au moment du départ, mais Marie, instruite de ce qui lui arrive, oublie les torts du galant et le tire d'embarras en faisant acheter, par son

médecin Vertical, un tableau dont le prix le libère. Ce Vertical, adroit orthopédiste, redresse quelque temps plus tard la jeune fille ; Marie, par reconnaissance, va devenir sa femme quand Edouard revient, s'excuse et épouse celle dont la science a fait une irréprochable beauté.

Cette fable étrange, chutée avec raison, ne fit que passer sur l'affiche (*Non imprimée*).

26 avril : *Rafaël*, drame en 3 actes, mêlé de chants, par Théaulon.

Le duc de Médina-Cœli. .	MM. Et. Thénard.
Rafaël	Gobert.
Don Réal	Thénard.
L'Officier de justice. . .	Bachelard.
Pedro	Mathieu.
Tonio	Lacaze.
Le Greffier.	Auguste.
Dona Elvira	Mmes Félicie.
Dona Séraphina	Desprez.
Marguita	Albert.
Léonora.	Déjazet.
Rita	Florval.
Première pensionnaire . .	Léontine.
Deuxième pensionnaire. .	Aimée (*début*).

Marguita, fille d'un riche banquier de Madrid, aime le duc de Médina-Cœli, mais celui-ci courtise la mexicaine Léonora et, sous le déguisement d'un maître de musique, s'introduit dans le pensionnat où il peut librement causer avec sa maîtresse. L'amour rend Marguita mélancolique, et sa tristesse est redoublée par les poursuites d'un inconnu très sombre qui ne quitte pas du regard ses fenêtres, la suit dans toutes ses promenades et finit par s'introduire chez elle pour voler son portrait entouré de diamants. Il

est, pour ce fait, capturé dans le pensionnat où il a suivi Marguita, rentrée sur la prière de sa mère dans l'asile où son enfance s'est écoulée, et puni de vingt années de fer. En même temps Marguita, que l'espoir d'être aimée attachait seul à la vie, apprend l'intrigue de Médina-Cœli avec Léonora ; elle veut mourir et prépare pour elle une limonade empoisonnée que Léonora boit par espiéglerie. La Mexicaine expire et Marguita, dont on découvre la rivalité, est accusée d'empoisonnement. Condamnée à mort, elle voit venir dans sa cellule le voleur du portrait, qui lui dit s'appeler Rafaël, être bourreau de Madrid, et offre de la sauver en la prenant pour femme. Marguita refuse, espérant quelque intervention providentielle. Médina, en effet, a intéressé la reine au sort de la jeune fille qui meurt pour lui ; mais Rafaël apprend ses démarches et, craignant qu'elles n'aient un heureux résultat, avance l'heure du supplice de la fausse empoisonneuse. Marguita est exécutée lorsque Médina accourt avec une lettre de grâce ; le bourreau, heureux du malheur de son noble rival, confesse alors son crime et demande à rejoindre dans un monde meilleur l'innocente qu'il a tuée.

De ce mélodrame lugubre, obscur, une idée pourtant émergeait. L'auteur protestait, par la bouche de son principal personnage, contre la loi cruelle qui, dans tous les pays, infligeait alors aux fils des bourreaux l'obligation de continuer l'horrible métier de leurs pères. Cette nécessité, présentée comme l'excuse possible de Rafaël, jetait quelque intérêt sur le criminel par amour, dont Gobert, venu de la Porte-Saint-Martin, rendait avec chaleur les angoisses. Un conte de Prosper Mérimée, *L'Occasion*, avait donné d'ailleurs, au dramaturge, l'idée première de son généreux plaidoyer.

16 mai : *Le Bénéficiaire*, comédie en 5 actes et un vaudeville, par Théaulon et Etienne.

L'Essoufflé	MM.	Bouffé.
Eugène		Armand.
La Tirade		Thénard.
Du Rémol		Et. Thénard.
Milord des Coulisses. .		Derval.
Desroziers		Morel.
Un régisseur		Lacaze.
Un jockey		Rémy.
Mme L'Essoufflé . . .	Mmes	Florval mère.
Palma		Balthazard.
Zéphirine		Déjazet.

Créé aux Variétés le 26 avril 1825, cet amusant ouvrage fut repris pour Bouffé, qui s'y fit applaudir dans le rôle créé par Potier.

17 juin : *Une Nuit du Duc de Montfort*, comédie en 2 actes, mêlée de couplets, par Frédéric Soulié et Arnould, musique d'Adolphe Adam.

Des Armoises	MM.	Bouffé.
Alain Chartier		Thénard.
Roland.		Et. Thénard.
Le duc de Montfort . .		Volnys.
La duchesse de Montfort.	Mmes	Albert.
Blanche		Déjazet.
Marie		Léontine.

Le duc de Montfort, Lovelace du temps de Charles VII, cherche les plaisirs de l'amour loin de Berthe, son épouse. Il a pour maîtresse Blanche de Tercy, jeune et belle châtelaine, qui pas plus que lui ne se pique de fidélité, car, en l'absence de son amant, elle reçoit tendrement Roland, page

du beau Dunois. La duchesse, qui connaît la liaison de son mari avec Blanche, forme le projet de le surprendre dans le castel même de sa rivale. Une lettre écrite par Alain Chartier et qui accuse de trahison Mme de Tercy, fait quitter à Montfort l'armée qu'il commande devant les Anglais pour entrer secrètement dans le château de la perfide. Ce château est gardé par un sot, le sire des Armoises, qui est amoureux de Jeanne d'Arc. Roland n'ignore pas cette circonstance, et c'est sous les habits de la Pucelle qu'il s'introduit auprès de Blanche. Pendant leur entrevue, Montfort se présente à la porte de l'appartement de Mme de Tercy et donne le signal qui doit le faire connaître de sa maîtresse ; on ne lui répond pas et ses soupçons de trahison se changent en certitude. De son côté la duchesse arrive pour surprendre son mari en flagrant délit ; Montfort la reconnaît et parvient à lui échapper. Mais Roland, qui veut également fuir, est arrêté par Berthe, cherche à lui plaire et y parvient de la façon la plus complète. Trompé à la même heure par sa maîtresse et par sa femme, Montfort doit implorer en outre le pardon de l'une et de l'autre : Blanche continuera d'être sa mie et Berthe aura pour page l'aventureux Roland.

Malgré des scènes bien amenées, écrites avec esprit ou sentiment, cette croustilleuse anecdote sembla longue, fut chutée et ne trouva point d'éditeur.

25 juillet : *La Chatte blanche*, pantomime anglaise en 14 tableaux, par ***, musique arrangée par Adolphe Adam et Casimir Gide.

Arlequin.	MM. Guérint.
Pantalon.	Barnes.
Le Clown	Southby.

Colombine	Mmes	RYALS.
Une fée		CLORINDE.
La Fée blanche		ANGÉLINA.

Parade à trucs, où virevoltaient, dans des décors de Cicéri, « les premiers sujets des théâtres de Londres ». Elle amusa et obtint un succès de curiosité qu'interrompit malheureusement la Révolution contre Charles X (*Non imprimée*).

Le théâtre des Nouveautés dut à sa situation d'être témoin d'une des premières vengeances des patriotes soulevés : le 27 juillet, à neuf heures du soir, ils brûlèrent le corps-de-garde en bois de la gendarmerie, placé sur l'un des côtés de la Bourse. La victoire populaire eut, au même théâtre, un rapide écho. Charles X, encore à Rambouillet, adressait au duc d'Orléans la lettre contenant son abdication et le nommant lieutenant-général du royaume, à l'heure même où le rideau des Nouveautés se levait sur l'impromptu suivant.

2 août : *A-Propos patriotique*, en 1 acte, par F. de Villeneuve et Michel Masson.

Bertrand . . .	MM.	DERVAL.
Julien		DUBOURJAL (*début*).
Gacheux . . .		BOUFFÉ.
Mitouflet . . .		ARMAND.
Auguste . . .	Mmes	DÉJAZET.
Thérèse . . .		GÉNOT.

Dans la cour d'une maison du faubourg Saint-Antoine, Bertrand ancien militaire, Thérèse sa nièce, Auguste, ap-

prenti imprimeur, entourés d'hommes et de femmes du peuple, font les uns des cartouches, les autres de la charpie. On entend au loin le canon et la fusillade. Bertrand se désole à l'idée que son fils Julien est soldat et pourrait tirer sur ses frères, mais Julien le rassure en venant offrir lui-même ses armes aux défenseurs de la liberté. Auguste s'en empare pour se joindre aux révolutionnaires, le succès couronne les efforts de ces derniers, et l'on chante en même temps la victoire du droit et la nécessité de l'union entre tous les Français.

Ce n'était guère qu'un défilé de personnages plus ou moins enfiévrés par la guerre civile ; la circonstance fit son succès. On applaudit surtout ce dialogue pittoresque entre le maçon Gacheux et le chapelier Mitouflet :

— « Dis donc, Mitouflet, je me suis assis dans l'trône.

— Vrai... Y est-on bien ?

— Oh ! si tu savais comme on s'enfonce là-dedans... Pour pas y rester quand on y est, faut-il qu'un homme soit cornichon ! »

La chute des Bourbons de la branche aînée et l'abolition de la censure, qui fut une de ses conséquences, donnèrent aux entrepreneurs dramatiques la possibilité d'ajouter à leur répertoire des pièces politiques ou anti-cléricales. Les Nouveautés se distinguèrent par leur ardeur à exploiter ces filons engageants.

12 août : *André le chansonnier*, drame en 2 actes, mêlé de couplets, par Fontan et Charles Desnoyer.

André Bernard	MM.	Bouffé.
Lasalle		Morel.
Bernard père		Thénard.
Cyprien		Derval.
Thomas		Auguste.
Un courrier		Vézian.
Un domestique		Bachelard.
Robert.		Mathieu.
Philippe		Masson (*début*).
Emilie de Solanges. . . .	Mmes	Génot.
Thérèse		Desprez.
Louise.		Déjazet.
Catherine.		Léontine.

André Bernard est un jeune poète qui s'est attiré, par des couplets satiriques, la haine des terroristes, du représentant Lasalle surtout. Cité plusieurs fois au tribunal révolutionnaire, il est finalement condamné, par contumace, à la peine de mort. Lasalle qui convoite la jeune Emilie de Solanges, dont André s'est fait aimer, se charge d'arrêter le rimeur, mais la malicieuse filleule d'André, Louise, secrètement amoureuse de son parrain, donne à ce dernier l'occasion de s'enfuir en ameutant les paysans et en faisant connaître André aux dragons qui le gardent pour l'auteur d'une chanson patriotique célèbre dans l'armée de Sambre-et-Meuse, André part la joie dans l'âme, parce qu'il a obtenu d'Emilie un aveu longtemps espéré, mais, quand il revient deux ans plus tard, celle dont il rêvait d'être l'époux s'appelle Madame Lasalle. Malgré son amour pour André, Emilie a dû, en effet, obéir aux volontés de son père, sauvé de l'échafaud par le représentant. Désespéré, le poète songe à se livrer à ses ennemis politiques, mais Louise combat cette résolution avec tant d'éloquence, elle met son cœur à jour si complètement devant son parrain que celui-ci sent, à la voix de l'enfant éprise, sa douleur s'apaiser. Cependant les événements ont marché, Thermidor vient de délivrer la France des bourreaux qui la terrorisaient; André pourrait tirer vengeance de Lasalle que les haines politiques pour-

suivent à son tour, mais, à la prière d'Emilie, il le sauve de ceux qui veulent l'égorger et lui ouvre le chemin de l'étranger au chant de ce refrain qui l'a lui-même jadis préservé :

France, à ton courage
Le ciel le prescrit;
Guerre à qui t'outrage,
Paix au proscrit.

Ces vers, qu'on retrouve en épigraphe sur la brochure, disent l'intention des auteurs en écrivant un drame émouvant, généreux, au lendemain d'une révolution sanglante, à la veille de fâcheuses représailles. Leur idée fut comprise, approuvée et récompensée nombre de fois par d'unanimes applaudissements.

21 août : *Le Marchand de la rue Saint-Denis, ou Le Magasin, la Mairie et la Cour d'assises*, comédie-vaudeville en trois actes, par Brazier, F. de Villeneuve et Vanderburch.

Dumont.	MM. Thénard.
Théophile	Bouffé.
D'Orvilliers	Derval.
Edouard	Volnys.
Le baron Beaupré . . .	Mathieu.
Le Maire	Masson.
Jocard	Dubourjal.
Mme Dumont	Mmes Desprez.
Henriette	Génot.
Séraphine	Déjazet.
Marguerite	Clorinde.
Octavie	Balthazard.

Bien que promis depuis son enfance à Octavie Beaupré, Edouard d'Orvilliers s'éprend d'Henriette Dumont, fille d'un marchand de soieries de la rue Saint-Denis, et la séduit. Il va pourtant, par faiblesse de caractère, épouser Octavie quand Séraphine, cousine et confidente d'Henriette, conduite à la mairie par la curiosité, reconnaît Edouard et prévient la fiancée de l'indélicatesse commise par son futur. Trop fière pour se faire la complice d'Edouard, Octavie répond par un *non* vigoureux à la traditionnelle question du maire. La raison de ce refus, qui stupéfie les deux familles, est donnée au Palais-de-Justice où figurent d'Orvilliers père comme président de la cour d'assises, Dumont comme témoin, Edouard comme avocat d'office d'un prévenu accusé de séduction, les autres personnages comme public favorisé. Edouard plaide avec éloquence; le jury et le tribunal n'en condamnent pas moins sévèrement le coupable. Très émue de ce dénouement, Henriette se confesse à son père. Dumont somme M. d'Orvilliers d'être pour Edouard aussi inflexible qu'il l'a été pour le séducteur inconnu; obéissant aux lois de l'honneur, le magistrat fait alors agenouiller son fils devant le père qu'il a trompé et unit les amants.

Intéressant sujet, développé avec talent: réussite complète et bien méritée.

23 août: *La Contre-Lettre, ou Le Jésuite*, drame en 2 actes, mêlé de chant, par Paul Duport et Edouard (Monnais).

Servières	MM.	Derval.
L'abbé Serinet. . .		Bouffé.
Lambert.		Volnys.
Edouard de Juvigny.		Et. Thénard.
Un notaire		Masson.
Mme Servières. . .	Mmes	Génot.
Adèle Nisard . . .		Balthazard.
Mme Derbin. . . .		Théodore (*début*).

A la suite de revers de fortune, le commerçant Nisard a vendu une terre importante, mais ce n'est là qu'une vente simulée et une contre-lettre assure à sa fille Adèle la possession de ce domaine. L'acquéreur prétendu meurt en léguant ses biens à l'abbé Serinet, familier de Saint-Acheul, qui s'empresse de recueillir l'héritage. Servières, tuteur d'Adèle, révèle alors l'existence de la convention secrète; mais c'est en vain que le jésuite en réclame la présentation, cet acte a disparu du secrétaire qui le contenait. En l'absence de Servières, voyageant pour affaires, sa femme a écouté les galanteries de l'officier Edouard de Juvigny et échangé avec lui des lettres qu'elle réclame, au retour de son mari, pour les faire brûler par Mme Derbin, jeune veuve de ses amies; la contre-lettre a sans doute été détruite avec les galantes missives, Servières, cherchant la raison de l'auto-da-fé commandé par sa femme, a bientôt des soupçons que Mme Derbin détourne généreusement sur elle, au grand chagrin d'un honnête homme qui l'aime. Heureusement Edouard retrouve le précieux papier parmi les lettres que Mme Servières lui a rendues, et le rapporte avant un duel dans lequel il succombe: le jésuite est chassé, Adèle entre en possession de sa fortune et Servières pardonne à sa femme, plus imprudente que coupable.

Servant la réaction contre les congrégations trop protégées par le monarque détrôné, les auteurs dramatiques s'ingéniaient alors pour rajeunir de leur mieux l'éternel type de Tartuffe. Leurs projets méritoires n'étaient pas toujours exécutés avec l'adresse voulue; c'était le cas de la *Contre-Lettre* qu'on trouva longue, obscure, et qui se joua peu.

30 septembre: *L'Archer écossais, ou Le Gendarme du quinzième siècle*, esquisse historique en 2 actes, mêlée de chants, par Charles de Livry et Charles Dupeuty.

Grégory	MM.	Armand.
Lesly		Bouffé.
Dunois		Et. Thénard.
Louis d'Orléans		Volnys.
Anne de Beaujeu	Mmes	Génot.
Agnès		Déjazet.
Marguerite		Desprez.

La scène se passe pendant la minorité de Charles VIII. La France, fatiguée de la tyrannie d'Anne de Beaujeu, conspire ouvertement en faveur du régent Louis d'Orléans, qui habite Verneuil. La dame de Beaujeu donne au chef des archers écossais, Lesly, l'ordre d'arrêter le prince, mais ce gendarme féodal, qui ne connaît pas d'Orléans, empoigne Dunois à sa place et le fait conduire à Paris où il le met sous la surveillance de son neveu Grégory. Anne de Beaujeu, visitant le prisonnier, reconnaît avec colère la méprise de Lesly, et menace de lui faire trancher la tête s'il ne s'empare de son ennemi. Le pauvre archer court par monts et par vaux pour rejoindre le prince; pendant ce temps son neveu laisse échapper Dunois qui va faire connaître à Louis, réfugié à Paris, les poursuites dont il est l'objet. Mais bientôt Charles VIII fait une chute et meurt; le pouvoir d'Anne de Beaujeu se trouve par suite renversé, et le duc d'Orléans, appelé à régner sous le nom de Louis XII, se hâte de licencier les archers écossais.

Rapsodie sans esprit, vertement sifflée, et qu'on n'imprima pas.

30 septembre: *Les Dragons et Les Religieuses*, comédie en 1 acte, par Pigault-Lebrun.

Le Général	MM.	Thénard.
Le Colonel		Et. Thénard.
Gertrude	Mmes	Déjazet.
La Veuve		Desprez.

C'était la pièce jouée au Théâtre de la Cité le 6 février 1794, sous ce titre : *Les Dragons en cantonnement;* le public de la place de la Bourse ne la laissa pas achever.

30 septembre : *Les Coulisses de l'Opéra le 26 juillet 1830*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Armand Dartois, J. Brisset et Joly.

Le Dey d'Alger . . .	MM. Bouffé.
Une odalisque	Brunet.
Un gentilhomme . . .	Odry.
Jean Hiroux	Vernet.
Un danseur	Armand.
Un lion	Guénée.
Un banquier	Derval.
Deux chanteurs . . .	Lecomte, Rey.

Deuxième tableau de *Paris et Londres*, joué le 21 avril 1827, avec des intercalations du *Farceur de société*, de danses et de quolibets. Cet à-propos, dans lequel paraissaient des étoiles des Variétés, composait, avec les deux pièces précédentes, le programme d'une représentation au bénéfice d'Armand (Villot), qui dut avoir, ce soir-là, moins d'agrément que de profit.

9 octobre : *Bonaparte à l'Ecole de Brienne, ou Le Petit Caporal*, souvenirs de 1783, en 3 tableaux, par Gabriel, F. de Villeneuve et Michel Masson.

Le Ministre de la Guerre .	MM. Mathieu.
Le Principal	Lacaze.
Frère Ægidius	Dubourjal.

Frère Patrault	MM. Morel.
Morel	Thénard.
Bonaparte	Mmes Déjazet.
Darbel	Génot.
De Lestrade	Clorinde.
Duhausset.	Léontine.
Deverville.	Angélina.
Delignol	Henry (*début*).
Joséphine	Balthazard.

Le ministre de la guerre doit visiter l'école militaire de Brienne, instituée pour l'éducation de la noblesse française et confiée à la surveillance des frères minimes. Morel, capitaine instructeur de l'école, a encouru la disgrâce du principal pour s'être battu en duel et avoir adressé au roi un mémoire contre les Jésuites; suspendu d'abord de ses fonctions, il a dû accepter sa démission, et sa fille Joséphine a été renvoyée de Saint-Cyr, où elle faisait ses études. Si Morel a des ennemis, il compte également des amis, et les meilleurs sont évidemment ses élèves qui l'estiment et qui l'aiment. En tête de ces élèves est le jeune Bonaparte, que le principal se réserve de recommander spécialement au ministre. Il est depuis trois jours au cachot, par suite d'une incartade, et sa retraite forcée suspend les jeux et surtout les batailles entre élèves qu'il dirige, en qualité de caporal, avec un art auquel tous rendent hommage. Mis en liberté, Bonaparte imagine de rédiger en faveur de Morel une pétition que signeront tous ses condisciples. La pétition est saisie par un des frères minimes, et les élèves que ce trait indigne vont se révolter, quand leur caporal, invoquant la discipline, les fait rentrer dans le devoir. Pour prix de la belle conduite de Bonaparte, sa pétition lui est rendue, et Joséphine, qui la présente au ministre, a le bonheur de voir son père réintégré dans ses fonctions. Quant à Bonaparte, qui a refusé successivement au frère Patrault de se consacrer au professorat, au frère Ægidius d'entrer dans les ordres, il obtient le prix d'honneur de l'école de Brienne et entre, par suite, à l'Ecole Militaire de Paris, seul milieu

convenant aux aptitudes qu'il a révélées et aux désirs de gloire qui le poursuivent.

Cet ouvrage ne met pas seulement en relief la franchise, la générosité, le courage de l'élève de Brienne, il contient une sorte de révélation du glorieux avenir qui l'attend. Beaucoup de mots historiques y sont placés avec un à-propos remarquable. Au cours d'une bataille à coups de boules de neige, un des camarades du Petit Caporal tombe, atteint d'un projectile en plein visage. On emporte le blessé ; Bonaparte lève la main, suspend le combat, se découvre et dit : « Honneur au courage malheureux ! »

Dans une autre scène, il admire la gentillesse et la bonté de la fille de son professeur, nommée Joséphine. — « Si je me marie jamais, lui dit-il, je veux une femme qui s'appelle comme vous ». Enfin il voit, dans un rêve qu'il raconte avec émotion à ses condisciples, le pape posant, aux acclamations de tout un peuple, la couronne sur sa tête.

Le succès de *Bonaparte à Brienne* fut considérable ; il devait se renouveler pendant quarante ans, à chacune des reprises qu'en fit, sur divers théâtres, Déjazet, créatrice du rôle principal.

Après une cinquantaine de représentations, les Anglais momentanément engagés aux Nouveautés avaient repassé la Manche. Si niaise que fût la pantomime jouée par eux, elle faisait recettes. Comme c'était chose rare au théâtre de la Bourse, il vint à l'idée des acteurs de M. Bossange de redonner *La Chatte blanche*, en se chargeant des rôles créés

par les insulaires. Armand en Arlequin, Dubourjal en Pantalon, Bouffé en Clown et Mlle Déjazet en Colombine risquèrent, le 30 octobre, cette partie dangereuse en raison des trucs nécessités par la partie féerique de l'ouvrage. Un succès d'argent les récompensa de leur zèle, mais des accidents graves les contraignirent, au bout de dix-huit jours, à renoncer à cette pantalonnade.

7 novembre : *Elle et Lui*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Théaulon et Capelle.

Arlequin	MM. Mathieu.
Colombine	Mlle Clorinde.

Cette pièce, donnée au Vaudeville le 24 mai 1813, fut revue sans plaisir.

13 novembre : *Manette, ou Les Dangers d'être jolie fille*, comédie-vaudeville en 3 tableaux, par Emile (de Rougemont).

Papillon	MM. Armand.
Candide	Bouffé.
Jobelin	Dubourjal.
Le Commissaire . . .	Mathieu.
Le Clerc	Prosper.
Manette	Mmes Déjazet.
André	Clorinde.

Manette est une jeune ouvrière en modes, très jolie, qui mène la vie de désordre. Elle en est à son quatrième amant, le clerc d'huissier Candide Boucher, avec lequel elle passe, à Montmorency, des jours agréables, bien que l'aisance leur

fasse un peu défaut. Un certain Papillon, qui se propose d'enlever la grisette au basochien, offre aux deux amants l'hospitalité dans sa jolie maison de l'allée des Veuves ; mais, pendant que Candide prépare tout pour le départ, Manette suit Papillon qui l'emmène à Paris. Candide, accompagné de son ami Jobelin, pénètre dans la demeure de l'allée des Veuves pour réclamer Manette. Jobelin se prend d'amour à la vue de celle-ci, mais Papillon, pour se débarrasser d'un rival, requiert le commissaire de police, et la garde conduit en prison ami, amant et maîtresse. Le commissaire, chez qui se joue le dernier tableau, tombe amoureux de la jolie fille que son clerc même courtise avec ardeur. Manette pourtant échappe aux pièges tendus par ces enflammés, et Candide reprend la maîtresse dont peut-être un jour il fera sa femme.

Donnée scabreuse, peu vraisemblable, développée sans talent. Le public, en colère, refusa de connaître l'auteur, et *Manette* n'eut point les honneurs de l'impression.

18 novembre : *Les Trois Catherine*, scènes historiques du règne de Henri VIII, en 3 époques, par Paul Duport et Edouard Monnais, musique d'Adolphe Adam et Casimir Gide.

Henri VIII	MM. VOLNYS.
Le duc de Norfolck . .	DUBOURJAL.
Balthazarini	BOUFFÉ.
Seymour.	ET. THÉNARD.
Derham	ARMAND.
Latimer	PROSPER (*début*).
Thomas Morus. . . .	THÉNARD.
Crammer	MASSON.
Dubellay, Un piqueur .	VÉZIAN.
Deux héraults. . . .	BOUGON, BERNARD.

Un huissier.	MM.	Othenot.
Williams		Auguste.
Un officier.		Bachelard.
Catherine d'Aragon . .	Mmes	Théodore.
Catherine Howard . .		Déjazet.
Catherine Parr . . .		Génot.
Arabelle		Balthazard.
Un page		Aspasie (*début*).

La première partie de l'ouvrage se passe à Londres, en 1533. Henri VIII, dont l'amour pour Anne de Boulen n'est pas un mystère, songe à divorcer avec Catherine d'Aragon, sa femme. La bassesse de ses courtisans, la lâcheté de ses conseillers l'assurent d'un concours à peu près unanime. Seuls, en effet, deux hommes résistent d'ordinaire aux injustes vouloirs du monarque : le chancelier Thomas Morus et le maître de chapelle Balthazarini, venu de France en Angleterre pour y créer une musique. De ce dernier, Henri VIII accepte toutes les boutades parce que, grâce à sa collaboration secrète, il peut faire croire à son talent musical. Balthazarini enseigne le chant au page Derham et à la jeune Catherine Howard. Page et fillette s'aiment à la barbe du professeur qui n'y voit goutte ; mais Catherine est cousine d'Anne de Boulen, et le mariage des amoureux dépend conséquemment de la décision que prendra le monarque. Catherine d'Aragon s'est depuis longtemps éloignée de Londres ; pour l'y faire revenir, Henri ordonne d'enlever Catherine Parr, jeune héritière choyée par la reine, et l'offre pour femme à lord Mortimer, sa créature. La reine accourt et demande justice. C'est un brutal stimulé par une intrigante qui la reçoit ; puis, comme elle refuse de consentir au divorce qu'il demande, Henri VIII fait entrer ses conseillers à jeun dans la chambre de leurs séances en apposant des scellés sur la porte qui ne se rouvrira que lorsqu'ils auront rendu la sentence de rupture. Les lords affamés lèvent la séance au bout d'une heure. Deux hérauts d'armes proclament alors, de par le roi, mariage entre Mortimer et Catherine Parr, de par le conseil, divorce entre

Henri VIII et Catherine d'Aragon. Quant à Derham, qui ne saurait être le cousin du roi, Norfolk, oncle de Catherine Howard, l'embarque par force sur un vaisseau frété pour l'Amérique.

Le roi met à profit les neuf ans qui s'écoulent pendant l'entr'acte en faisant décapiter Anne de Boulen, un instant infidèle, Thomas Morus, censeur gênant, et en prenant successivement pour femme Jeanne Seymour, Anne de Clèves et Catherine Howard. Derham, qui revient du Nouveau-Monde toujours amoureux, est désespéré de cette dernière union qu'il croit avoir été imposée à sa maîtresse ; c'est une erreur, Catherine, oubliant Derham, aime Henri et n'a qu'une idée, anéantir les lettres qu'elle a jadis imprudemment écrites au page. Derham ne fait aucune difficulté pour les rendre, mais il les met imprudemment entre les mains de Norfolk, et ce dernier manœuvre avec si peu d'habileté que la correspondance fatale tombe entre les mains du roi. C'est pour Catherine Howard la mort certaine ; mais, dans un moment d'épanchement, le roi a remis à sa femme une rose reçue du pape et à laquelle s'attache un privilège d'inviolabilité ; Catherine échapperait donc au supplice si elle ne transmettait à Derham, qu'elle s'est reprise à aimer, le talisman qui la préserve. Condamnée aussitôt par l'infâme Conseil du roi, elle monte courageusement sur l'échafaud, pendant qu'Henri met sur le trône Catherine Parr, veuve de Mortimer.

En 1547 le roi vieilli, paralysé, ne s'occupe plus que de religion ; il y trouve encore mille prétextes pour faire des victimes. La troisième Catherine, à peine couronnée, a pressé l'éloignement de lord Seymour qu'elle aimait en secret, mais Seymour reparaît couvert de gloire et Henri le retient à la cour en lui donnant le titre de chancelier. Cette fonction met Seymour à même de sauver celle qu'il aime, car Henri, renseigné par Derham devenu fou, veut terminer sa vie par le supplice de sa dernière femme. Par bonheur une crise l'emporte, au soulagement des complices même de ses nombreux assassinats.

Œuvre singulière, mais attachante et presque entièrement historique. Elle avait été faite en drame; des convenances administratives décidèrent les auteurs à lui laisser prendre la forme d'opéra-comique, étrangère à la nature du sujet et au but qu'ils s'étaient proposé. Leur complaisance du moins eut un bon résultat : pièce, musique, tout fut unanimement et longtemps applaudi.

8 décembre : *Le Collier de perles*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Duvert et Paulin (Paul Duport).

Henri Morton . .	MM. Et. Thénard.
Nigel	Bouffé.
Sir Belton . . .	Morel.
Mme Williams .	Mmes Florval.
Jenny	Génot.
Betty	Déjazet.

Joué au Gymnase le 3 octobre 1828, sous le titre de *La Saint-Valentin*, cet acte entra sans bruit au répertoire des Nouveautés.

25 décembre : *Quoniam*, comédie-vaudeville en 2 actes, par V*** (Varin), D*** (Desvergers), Adolphe Jadin et E. Laurey.

Quoniam.	MM. Bouffé.
Le duc de Richelieu .	Et. Thénard.
Lambert.	Mathieu.
Le Marquis. . . .	Prosper.
Le Chevalier. . .	Bachelard.
Laroche.	Vézian.

Un marmiton . . .	MM. Indrick (*début*).
Un sergent	Masson.
Hélène	Mmes Balthazard.
Ursule	Clorinde.

Epris de la jeune roturière Hélène, le duc de Richelieu s'est introduit, sous un costume de marmiton, chez le rôtisseur Quoniam, qui vient le matin même de donner son nom à la belle. Cela n'est pas pour arrêter le séducteur qui parie avec deux amis de les faire dîner le lendemain avec la nouvelle épousée, dont la vertu pourtant est grande. Pour atteindre ce but, il donne à son valet Laroche l'ordre d'enlever Mme Quoniam. Trompé par le voile et la couronne que met un instant Ursule, cousine d'Hélène, Laroche se saisit de cette parente et la conduit à la petite maison de Richelieu. Quoniam, qu'on a par précaution fait prendre par le guet, s'échappe pour courir chez le duc dont il convoite la pratique ; il rencontre là Hélène, venue pour redemander son mari, et la croit infidèle. Mais, avec l'aide d'Ursule, Hélène échappe aux pièges qu'on lui tend, et Richelieu, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, invite au dîner qu'il a perdu les femmes qui l'ont berné et Quoniam gratifié, comme dédommagement, d'une propriété dont il avait envie.

Quelques situations plaisantes firent réussir cette historiette, tirée des *Mémoires du Cardinal Dubois*.

La pièce qui suivit *Quoniam* fut donnée sans avertissement. L'administration l'avait reçue et mise à l'étude quand un des auteurs, de Forges, fit ses réflexions. Employé dans une administration publique il craignit que malgré son adresse l'ouvrage, qui était son début, blessât des sentiments, des souvenirs, peut-être même des espérances et que, par suite, son emploi lui fût retiré. Sans communiquer ses craintes au directeur, il demanda son manus-

crit et l'emporta sous prétexte de corrections. Les retards mis à sa restitution ouvrirent les yeux de l'impresario ; muni d'une copie de la pièce, il la soumit à une répétition générale et décida de la donner sans que les affiches l'annonçassent, sans même que les acteurs n'y faisant pas de rôles en fussent informés. On prétexta donc, vis-à-vis du public, d'une indisposition subite pour remplacer un acte affiché par l'œuvre compromettante.

28 décembre : *Le Fils de l'Homme*, souvenirs de 1824, par Paul de Lussan (Eugène Sue et de Forges).

L'abbé Zambini	MM.	Thénard.
Le comte de Walterbruth . .		Dubourjal.
Georges Brémont		Volnys.
Werner.		Mathieu.
François, duc de Reichstadt .	Mmes	Déjazet.
Mina		Balthazard.

La scène se passe à quelques lieues de Vienne, dans un des châteaux de l'empereur. Georges Brémont, homme de lettres français, a composé en l'honneur de Napoléon un poème dont il veut faire hommage au duc de Reichstadt, mais le gouverneur de ce dernier a ordre d'empêcher tout Français d'approcher du prince, et Georges n'a pu que jeter dans le parc de Schœnbrunn un exemplaire de son livre. Pour s'assurer que le duc a trouvé le poème, pour remplir surtout auprès de lui la mission qu'il tient de son père, compagnon de captivité du héros à Sainte-Hélène, Georges s'introduit, comme maître de musique allemand, dans un château impérial où il espère qu'un jour le duc paraîtra. Ce château a pour conservateur Werner, dont la fille Mina s'éprend pour Georges d'un grand amour, si bien que lors-

que le duc vient, un an plus tard, faire sa retraite pascale dans le château, le Français n'a pas grand'peine à obtenir de Mina le moyen d'entretenir le fils de Napoléon. Le duc a lu le livre de Georges avec un intérêt très vif ; grâce aux coupables complaisances de ses précepteurs, il ignore que Napoléon fut son père, et les révélations de Georges lui causent un orgueil égal à sa colère contre ceux qui lui ont tu sa naissance. Mais que peut le pauvre prince affaibli, dompté par dix années d'éducation sournoise? Pleurer son père en pressant sur ses lèvres le portrait et les cheveux que Georges lui remet de la part du martyr. Un reste d'énergie lui fait encore protéger le jeune Français contre les gardiens allemands, furieux de voir crouler leur échafaudage de mensonges ; mais, en serrant une dernière fois la main du prince, Georges sent bien que la France ne peut attendre que des vœux stériles de l'enfant vaincu par la destinée.

Contrairement aux craintes de de Forges, cet acte ne souleva aucune protestation et dut à sa simplicité le succès d'attendrissement qu'il obtint, et qui se renouvela à l'Ambigu-Comique, où on la reprit le 16 février suivant.

8 janvier 1831 (1) : *Le Charpentier, ou Vice est pauvreté*, vaudeville populaire en 4 tableaux, précédé du *Jour de la noce*, prologue, par Rochefort et Julien (Mallian).

Poliveau	MM.	Bouffé.
Simon		Morel.
Flamand		Armand.
Manuel		Mathieu.
Achille de Conti. . .		Prosper.
Goupil.		Jannin (*début*).
Laviolette.		Auguste.
Goulard		Lacaze.

(1) La brochure donne à tort la date du 17 octobre 1830.

Mme Potin	Mmes Desprez.
Catherine.	Théodore.
Mme Goulard. . . .	Clorinde.

L'union qu'on célèbre au prologue est celle du charpentier Poliveau avec Catherine Potin, fille d'une fruitière. Poliveau est un ouvrier si laborieux, si rangé, que M. Manuel, son patron, se fait un devoir d'assister au repas et d'offrir à la mariée une jolie corbeille. Simon, frère de Catherine, n'a pas les mêmes vertus que son beau-frère ; flâneur, bambocheur, il inquiète un peu la bonne maman Potin, mais il promet de se laisser conduire par Poliveau, et le dîner de noces ne groupe que des gens satisfaits.

Deux ans se passent. A la stupéfaction générale, tandis que Simon devient un ouvrier modèle, Poliveau, entraîné par Flamand, ancien militaire plus noceur que courageux, déserte progressivement le chantier où Catherine le relance souvent dans le vain espoir de toucher une paye dont le ménage a grand besoin, mais qu'absorbent les cabarets. Non content de boire et de jouer le peu qu'il gagne, Poliveau fait le galant avec les habituées des bals publics, tant et si bien qu'un soir, après une bataille avec un mari susceptible, il est conduit au corps-de-garde. L'indulgente Catherine vient l'y réclamer ; on fait droit à ses prières en libérant Poliveau, mais celui-ci apprend qu'un jeune homme escortait sa femme lors de sa visite au poste : il se croit trahi et revient furieux au domicile conjugal dégarni de tout, et d'où Catherine et ses enfants sont absents. Oubliant ses propres torts, le charpentier accable d'injures sa femme qui rentre avec une somme suffisante pour acquitter toutes leurs dettes ; il va la frapper, lorsque Simon s'interpose ; c'est lui qui accompagnait Catherine à la recherche de son indigne époux, c'est lui encore qui, touché de la détresse de sa sœur, lui a remis les cinq cents francs qu'il avait économisés pour se racheter du service militaire. Ce dernier trait émeut aux larmes Poliveau qui demande pardon de sa conduite mauvaise, jure de revenir bon mari et bon père, puis décide

Flamand à partir à la place de l'honnête Simon, récompensé par le bonheur des siens de sa conduite généreuse.

Le but moral de ces tableaux n'apparaît guère qu'au dénouement, mais les mœurs y sont vraies, les personnages bien étudiés ; leur succès fut grand et des plus légitimes.

22 janvier : *Juliette*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Joseph Morel.

Perrin . . .	MM. ARMAND.
Isidore . . .	BOUFFÉ.
Bernet . . .	MOREL.
Juliette . . .	Mmes DÉJAZET.
Pauline . . .	BALTHAZARD.

Juliette, jeune espiègle qui achève son éducation dans un couvent, en sait sur certaines matières autant que ses institutrices. M. Perrin, frère d'une compagne de Juliette, se prend d'une belle passion pour cette dernière qui le devine et lui fait savoir que son amour est partagé. Mais le peintre Bernet, attaché au couvent, amène dans la sainte maison son élève Isidore qui doit épouser la jeune pensionnaire Pauline. Juliette surprend un entretien dans lequel Bernet raconte à Isidore que Pauline doit lui servir de modèle pour un tableau ; Pauline n'est connue ni du peintre ni de son futur et Juliette, par espièglerie, imagine de se faire passer pour elle et de nouer ainsi une intrigue avec Isidore, qui dessine son portrait et lui remet le sien.

Dix-huit mois passent. Juliette, fixée à Beauvais, est fiancée à Perrin. On attend, pour célébrer leur union, l'arrivée de Pauline, mariée depuis peu. Or son mari n'est autre qu'Isidore, à l'aspect duquel Juliette se trouble et déclare vouloir retourner au couvent. Diverses explications ont

lieu ; de l'une d'elles résulte la preuve que le peintre n'aime plus Juliette ; celle-ci alors se résigne à épouser Perrin, et la toile tombe.

Le deuxième acte de cette pièce, due à l'un des comédiens des Nouveautés, détruisit le bon effet produit par le premier, et c'est par des sifflets que fut reçu le nom de l'acteur-écrivain (*Non imprimé*).

11 février : ***Les Pilules dramatiques, ou Le Choléra-Morbus***, revue critique et politique en 1 acte, par le docteur Mesenthère (Michel Masson, Rochefort, A. de Leuven et F. de Villeneuve).

Scarlatin.	MM.	Mathieu.
Bourgeois		Dubourjal.
Chicotin.		Auguste.
La Discorde		Perlet (*début*).
Le Glorieux.		Thénard.
Jovial		Philippe.
Le Père Pancrace. . .		Lacaze.
Trestaillons		Armand.
L'Illusion, la Comète. .	Mmes	Déjazet.
La comtesse d'Arezzo .		Clorinde.
Agrippine		Félicie.

Le capitaliste Bourgeois, décidé à assurer toutes les entreprises dramatiques, vient, avant de s'engager, consulter Scarlatin, médecin des théâtres, sur la situation physique et morale des scènes parisiennes. Toutes sont malades du choléra-morbus ou de la liberté et toutes, en quête de remèdes, défilent devant Bourgeois et Scarlatin qui leur distribue des pilules, dont l'effet est de troubler leur raison au point qu'elles s'insultent et se gourment jusqu'à l'apparition d'une comète qui les réconcilie en annonçant la fin du monde.

De piquantes épigrammes, des couplets amusants firent applaudir ce frêle ouvrage.

12 février : *Ruse et Bonhomie, ou Les Expédients* ; — *Seul pour sept, ou L'Artiste à l'épreuve*, pièces à travestissements.

Canevas joués par Alexandre Vattemare, physionomane anglais, dont le naturel et la prestesse excitaient l'étonnement et le rire. Dans la seconde il faisait jusqu'à sept personnages avec une variété, une verve qui, pendant quelques représentations, lui valurent de bruyants bravos.

22 février : *Les Jumeaux de La Réole, ou Les Frères Faucher*, drame en 3 actes et 7 tableaux, par de Rougemont et A. Decomberousse, musique de Casimir Gide.

Constantin	MM.	Volnys.
César		Et. Thénard.
Faucher père		Thénard.
Salmon		Morel.
Choquet		Philippe.
Un sous-lieutenant. . .		Armand.
Pierre		Auguste.
Un homme du peuple. .		Masson.
Eudoxie	Mmes	Théodore.
Madeleine Jarry . . .		Déjazet.
Jeannette.		Florval.

Nés le même jour à La Réole et vivant en parfaite communion de sentiments et d'idées, les frères Constantin et César Faucher embrassent, à dix-huit ans, la carrière des armes. Ils n'ont, dans leur pays natal, eu à se plaindre que

d'un nommé Salmon qui, en s'appropriant le travail de Constantin, s'est fait à sa place couronner au lycée. Ne voulant laisser aucun mauvais souvenir, ils se réconcilient avec ce camarade peu délicat avant de rejoindre, à Neuf-Brissac, leur régiment. La Révolution éclate; amoureux tous deux d'Eudoxie, sœur de leur colonel, les frères Faucher se font l'un à l'autre le sacrifice de ce sentiment, et s'enrôlent pour défendre la patrie en danger. Puis la Terreur vient; poursuivis comme conspirateurs à l'instigation de Salmon, agent du tribunal révolutionnaire, César et Constantin s'échappent grâce au dévouement du domestique Choquet, placé près d'eux par leur père, et qu'aide généreusement la servante Madeleine Jarry, dont Choquet fait sa femme.

En 1804 les Faucher, devenus généraux, sauvent le comte de Marsanges, époux d'Eudoxie, que Salmon a fait incarcérer pour en tirer rançon; le fripon, démasqué, jure de se venger de l'humiliation subie.

Rentrés dans la vie privée, pour ne point servir Napoléon dont l'ambition blessait leurs convictions républicaines, César et Constantin sont, en 1815, à La Réole, où leurs bienfaits les font aimer de tous. L'influence qu'ils exercent sur la population porte ombrage à Salmon, devenu lieutenant-général. Après avoir vainement essayé de faire tuer les deux frères par des bandits, le rancunier drôle les fait arrêter et passer devant le conseil de guerre de Bordeaux, comme ayant conspiré contre Louis XVIII. Les juges, par intérêt ou par crainte, les condamnent à mort. Mme de Marsanges pénètre alors dans leur prison, mais elle ne peut sauver qu'un condamné et les deux frères décident de mourir comme ils ont vécu, ensemble. C'est ce qu'ils font, avec un courage auquel les royalistes eux-mêmes rendent justice.

C'était, comme on voit, la biographie dramatisée de deux victimes des passions politiques. Écrite avec talent et conscience, elle fut écoutée avec une flatteuse émotion.

Fermé le 9 mars 1831 pour des modifications, dont la principale fut l'abaissement du plafond de la salle, jugé trop élevé, le théâtre des Nouveautés rouvrit, le 20 du même mois, sous la direction de M. Langlois, obligé d'assumer la responsabilité d'une entreprise dont M. Bossange, malgré l'aide du littérateur Victor Bohain, n'avait pu tirer que d'insuffisants résultats. Les Nouveautés étaient alors dans une situation pénible. Mal ou point payés, ses acteurs de premier plan l'abandonnaient l'un après l'autre. Réduit à exploiter, avec une troupe sans valeur, un répertoire qui avait le grand tort de n'appartenir à aucun genre bien tranché, accablé en outre par les lourds frais de premier établissement, l'impresario devait aboutir forcément à une catastrophe. Du moins essaya-t-il de l'ajourner par un opiniâtre labeur.

4 avril : *Diana Vernon*, comédie-vaudeville en 1 acte, par A. de Leuven et de Forges, musique de Blanchard.

Arthur	MM. Et. Thénard
Marthan	Dubourjal.
Rob.	Mathieu.
Diana	Mmes Génot.
Tomy	Clorinde.

La scène est en Ecosse. Diana Vernon mène dans son château une vie toute masculine, tandis que son frère Tomy a les habitudes d'une femme. Ces dehors contrarient Arthur, fiancé de Diana, ainsi que lord Marthan, son oncle. Tous deux en plaisantent, l'oncle sérieusement, c'est-à-dire étant dupe d'une méprise, le neveu dans le but de corriger sa

future. Il feint pour cela de partager l'erreur de son oncle et traite Diana comme si elle était un lieutenant de hussards. La jeune fille en est fort blessée et se promet bien de changer pour prendre les manières de son sexe. En même temps Tomy, fâché d'être pris pour ce qu'il n'est pas, prouve sa virilité en provoquant l'oncle au pistolet. Tout s'arrange, et Arthur épouse Diana, devenue la plus douce des personnes.

Inspirée d'un conte de Bouilly qu'on avait déjà mis à la scène sous le titre du *Dragon de Vincennes*, cette pièce, esquissée seulement, n'obtint qu'une demi-réussite (*Non imprimée*).

10 avril : *Paganini en Allemagne*, à-propos anecdotique en 1 acte, mêlé de couplets, par Desvergers et Varin.

Le baron de Bécarnick. .	MM. Thénard.
Norbert de Poldheim . .	Et. Thénard.
Firchaff	Armand.
Tympanisberg.	Lacaze.
Bruttmann	Morel.
Un commissionnaire . .	Bachelard.
Stella	Mmes Génot.
La comtesse de Stemberg.	Félicie.
Gotte	Clorinde

La scène se passe à Muldorf, en Bavière. Norbert de Poldheim, littérateur poursuivi pour avoir osé critiquer les vers de son roi, trouve asile chez la jeune Stella qu'il aime et qui est fille du gouverneur, baron de Bécarnick. Ce dernier, passionné pour la musique, attend avec anxiété l'illustre Paganini, dont il a sollicité la visite. Un hasard le met en présence de Norbert, caché dans un pavillon, au moment où le jeune homme ouvre une boîte à violon dans

laquelle des amis lui ont fait parvenir différents objets ; il le prend, comme de juste, pour le virtuose attendu, et implore une audition dont Norbert se tirerait fort mal si un orchestre placé dans la rue ne couvrait le son du violon à une corde qu'on lui a mis dans les mains. Mais l'authentique Paganini survient, à la stupéfaction du baron ; tout s'explique alors et Norbert, à qui le monarque censuré se contente d'interdire l'entrée de Munich, épouse l'hospitalière Stella.

Donnée fragile, médiocrement traitée : succès contesté.

14 avril : *Madame de La Vallière*, comédie-vaudeville en 1 acte par Brunswick et Lhérie.

Bragelonne.	MM.	Et. Thénard.
Dangeau.		Thénard.
La Fontaine		Dubourjal.
Soyecour		Morel.
Montfort		Lacaze.
Bussy-Rabutin . . .		Auguste.
Mignard		Masson.
Gaveau		Bachelard.
Benserade		Bernard.
D'Artagnan.		Vézian.
Un gentilhomme . . .		Bougon.
Un huissier		Rouelle (*début*).
Mme de La Vallière . .	Mmes	Génot.
Mme de Montespan . .		Felicie.
Mme Scarron		Balthazard.

Eprise du roi Louis XIV, La Vallière a, sans le savoir, pour rivale, Mme de Montespan. Le jeune Arthur de Bragelonne courtise, en vue d'un mariage, La Vallière, mais celle-ci retarde l'événement dans l'espérance de plaire au roi, ce

qui arrive. Puis le temps marche, et Montespan supplante la tendre boiteuse. Louis XIV, après un retour vers La Vallière, lui fait remettre ses lettres par celle qui le conquiert décidément. De désespoir La Vallière devient folle ; Mlle de Blois, sa fille, meurt, Arthur perd la vie, et l'ex-maîtresse du grand roi devient sœur Louise de la Miséricorde.

Fouillis privé d'exactitude et de bon sens ; on le siffla avec ensemble (*Non imprimé*).

20 avril : *Le Secret d'Etat*, comédie-vaudeville en 1 acte, par F. de Villeneuve, Eugène S*** (Sue) et Edouard M*** (Magnier).

Alfred de Valbel. . .	MM. Et. Thénard.
Montdidier.	Derval.
Le baron de Falsh . .	Dubourjal.
La baronne de Falsh.	Mmes Génot.
Corinne.	Balthazard.

Pour qu'Alfred de Valbel n'épouse pas la cantatrice Corinne dont il est amoureux, sa famille l'envoie à Vienne, avec le titre de secrétaire d'ambassade. Là, sans oublier sa maîtresse, il courtise la baronne de Falsh, femme d'un gros banquier, mais cette baronne, en l'écoutant, n'a qu'un but : surprendre des secrets politiques et fournir de la sorte à son mari l'occasion de spéculations lucratives. L'ambassadeur ayant chargé Alfred de transcrire une pièce importante, l'astucieuse Allemande trouve moyen d'en prendre connaissance et d'informer de Falsh de l'imminence d'une guerre entre la France et l'Autriche. Furieux d'avoir été joué, Valbel retient prisonnière la baronne qui réussit pourtant à s'évader. Heureusement le papier surpris n'était qu'un travail imaginé par l'ambassadeur pour exercer son secrétaire : De Falsh, qui a joué sur la fausse nouvelle, perd trois millions, et Alfred regagne Paris avec Corinne, venue par hasard à

Vienne où elle l'a, de tout son pouvoir, servi contre les espions autrichiens.

Ouvrage prétentieusement écrit, mais renfermant quelques détails agréables et des couplets de circonstance qui valurent aux auteurs des applaudissements.

26 avril : *Les Chouans, ou Coblentz et Quiberon*, drame en 3 actes, par Anicet Bourgeois et Francis (Cornu).

Monseigneur	MM.	Morel.
Le comte de Montauban.		Thénard.
Arthur de Montauban. .		Et. Thénard.
Joseph de Boishardy . .		Derval.
L'Abbé Maury.		Lacaze.
De Calonne.		Bougon.
De Saint-Gaillard . . .		Bachelard.
Durosay.		Levassor (*début*).
De Valbrune		Bernard (*début*).
Gustave.		Rouelle (*début*).
Pichon		Armand.
Francœur		Dubourjal.
Cadiche.		Auguste.
Tranche-Montagne . . .		Montigny (*début*).
Mousqueton		Masson.
Pillemiche.		Herbet (*début*).
Le Commandeur. . . .		Vézian.
Le Président		Hindrick.
Anna.	Mmes	Génot.
Cécile de Montauban . .		Gauthier (*début*).
Catherine Pichon . . .		Clorinde.

Nous sommes à Coblentz, où les émigrés jouent, bavardent, intriguent comme à Versailles. Un ardent royaliste, le comte Joseph de Boishardy, y apporte la nouvelle du sou-

lèvement général de la Vendée. On l'accueille avec enthousiasme et, comme il déclare nécessaire la nomination d'un général en chef des armées catholiques, le conseil s'assemble pour procéder à cette désignation. C'est le comte de Montauban que les suffrages désignent ; mais, quoique dévoué aux Bourbons, le comte a horreur de la guerre civile et il refuse l'honneur qu'on lui veut faire. Furieux, les princes le jettent dans un cachot, et nomment Boishardy, généralissime des forces royalistes. Avant d'être emprisonné Montauban a le temps de confier sa fille Cécile à Boishardy, qui s'engage à la conduire à la frontière française. Or, bien qu'ayant pour maîtresse une fille qui, sous le nom d'Anatole, lui sert d'aide-de-camp, Boishardy aime Cécile. Oubliant les devoirs de l'amitié il la séduit ; de leur amour naît un garçon que Montauban fils, officier républicain, fait généreusement élever dans la ferme du breton Pichon. Nous apprenons cela, trois ans plus tard, à l'occasion d'un trait d'audace de Boishardy qui, échappé du fort Penthièvre où le bloquait Hoche, pénètre, sous un uniforme pris à un cadavre, dans le camp républicain où Cécile, qu'il rencontre, se garde bien de le trahir. C'est devant la ferme où vit le fils de Cécile et du chouan que les blancs, conduits par Boishardy, et les bleus, commandés par Montauban, se rencontrent pour engager une bataille décisive. Les bleus sont forcés de battre en retraite, mais ils prennent le drapeau royaliste et font prisonnier Boishardy qu'Anatole jure de sauver, bien qu'un mot imprudent lui ait appris que le chouan trahit le serment d'amour éternel qu'il lui avait fait jadis. Cependant Boishardy, condamné à mort, va être passé par les armes, quand une lettre de Cécile révèle à son frère le nom du séducteur que jusque-là elle avait refusé de dire. Montauban ne croit pas que la fusillade soit une réparation suffisante de la faute commise par le royaliste, il ajourne son supplice et le provoque en duel ; le combat tourne mal pour le frère de Cécile, que Boishardy désarme avant de s'évader avec le concours d'Anatole.

Tous se retrouvent à Quiberon où les royalistes, guidés par Monseigneur, luttent contre les républicains sous les

ordres de Hoche. Les chouans battus font leur soumission ; Anatole, blessé mortellement, expire dans les bras de Boishardy, et, celui-ci, libre de tout lien, épouse Cécile.

La partie romanesque du drame, mal conduite, nuisit aux faits historiques mis en scène avec un certain talent ; il y eut succès néanmoins, mais succès contesté.

7 mai : *Paul*, drame en 2 époques, par E. Vanderburch et de Forges.

Paul Dermot. . . .	MM. Derval.
Le docteur Auvray. .	Thénard.
Yvon	Armand.
Mme de Vernanges . .	Mmes Felicie.
Léonie.	Génot.
Perrine	Florval.
Mariotte	Gauthier.

Au lever du rideau, la douleur règne au château de Vernanges : Léonie, fille unique de la comtesse, vient de rendre le dernier soupir. Yvon, le domestique, est chargé d'aller quérir un prêtre pour veiller auprès du corps de la jeune personne, mais le mauvais temps l'en empêche, et il s'acquitte de ce triste devoir avec Perrine sa fiancée, et une vieille femme de garde. Soudain l'on sonne à la porte du château ; c'est un étranger, le séminariste Paul Dermot, qui demande l'hospitalité. Paul, amoureux de Léonie qu'il a parfois rencontrée dans le monde, s'offre pour prier près de la défunte. On le laisse seul avec elle, mais le matin il disparaît, sans avoir pris congé de personne. La cérémonie funèbre va commencer, quand celle qu'on croyait morte se réveille de l'état de léthargie où elle était plongée, en poussant un cri qui comble de joie sa mère et ses amis.

Un an s'écoule, Léonie a repris force et santé, mais un événement mystérieux s'est passé au château de Vernanges ;

un enfant dont les parents sont inconnus y est, depuis peu, l'objet des soins d'une nourrice. On va le baptiser lorsqu'un étranger se présente, comme au premier acte, aux portes du château. Il a l'air triste, égaré, mais différents indices le font reconnaître pour ce Paul Dermot qui, un an auparavant, veilla auprès du corps de Léonie. On devine que le séminariste avait alors commis un infâme attentat. Fils d'un riche armateur, il a, depuis, renoncé à la carrière qu'il voulait suivre, mais le souvenir de son crime le torture, le fantôme de Léonie qu'il croit morte le poursuit partout. Il le voit dans la chambre où on lui donne l'hospitalité, mais c'est Léonie elle-même qui reçoit sa confession et qui, encouragée par les conseils d'un docteur indulgent, donne un père à l'enfant dont un sacrilège l'avait rendue mère,

Ce drame audacieux, mais construit maladroitement et écrit d'un piteux style, fut traité avec une rigueur que la presse déclara simple justice (*Non imprimé*).

7 mai : *Les Lions de Gisors, ou Les Bêtes de contrebande*, bêtise en 1 acte, par Varin, Desvergers et Edmond (Rochefort).

Sauvageot. . . .	MM.	Dubourjal.
Mulot		Levassor.
Furet		Morel.
Renard.		Armand.
Lagrue		Montigny.
L'Epervier. . . .		Masson.
Véronique. . . .	Mmes	Clorinde.
Jacinthe		Balthazard.

Sauvageot, naturaliste, a reçu jadis avec amitié une tribu d'Osages, de passage à Gisors. Une lettre, que traduit son voisin Renard, lui apprend un jour qu'en reconnaissance de

ses bons offices le chef des Osages lui envoie un lion et une lionne portant dans ses flancs les fruits de l'hymen. Sauvageot refuse d'abord d'accepter ce présent dangereux; il s'y décide pourtant à la demande de l'adjoint Lagrue, qui tremble de voir les fauves sans asile. Or le lion et la lionne ne sont que deux contrebandiers, Mulot et Furet, revêtus de peaux à l'aide desquelles ils entrent sans péril des dentelles précieuses. Véronique et Jacinthe, nièces de Sauvageot, aiment les deux aventuriers et secondent leur projet. Après divers épisodes, Sauvageot, amené par Renard à s'introduire lui-même dans une des peaux abandonnées par les contrebandiers et exhibé comme lion à la foire de Gisors, pardonne aux mystificateurs et les unit à leurs maîtresses.

Folie dont tout le mérite était dans les détails, dans les mots et les allusions : succès de rire.

22 mai : *Les Jeux innocents, ou Les Demoiselles de société*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Léon (Dumanoir) et Michel Masson.

Gaudin	MM. Lacaze.
Hyacinthe Deschamps.	Armand.
Armand Dumontel. .	André (*début*).
Mme Gaudin. . . .	Mmes Lecomte (*début*).
Virginie	Balthazard.
Laurence.	Gauthier.
Mme Latour	Clorinde.

Gaudin, honnête marchand de la rue Vivienne, qui donne des soirées égayées par Hyacinthe Deschamps, farceur de société, a deux filles nommées Laurence et Virginie. La première est une demoiselle à sentiment, prude et modeste, la seconde une égrillarde; les deux sont courtisées par le plaisant, qui n'ose faire un choix. Un jeune élégant, Armand

Dumontel, autorisé à assister à l'une des soirées du négociant, reconnaît, dans Hyacinthe, un ancien camarade de collège et papillonne aussi près des deux sœurs. On joue aux jeux de société, à cache-cache surtout, et ce divertissement permet au nouveau venu de se trouver en tête-à-tête avec Laurence, puis avec Virginie. Cette dernière met beaucoup de décence dans sa conduite, Laurence au contraire se laisse prendre un baiser. La chose se passe dans l'obscurité, mais Hyacinthe croit reconnaître Virginie dans la personne embrassée et se décide à demander sa sœur pour femme.

Deux ou trois scènes agréables valurent à cette bluette quelques applaudissements, mais elle resta manuscrite.

30 mai : *Mac-Grégor, ou Les Montagnards écossais*, pièce en 2 actes, mêlée de chants, par Joseph Morel.

Mac Grégor . . .	MM.	Montigny.
Campbell . . .		Morel.
James		André.
Inglevord . . .		Dubourjal.
Thormlix . . .		Levassor.
Jobson.		Lacaze.
Rahleingh . . .		Auguste.
Patrick		Masson.
Mathie	Mlle	Balthazard.

Mac-Grégor, chef de clan, commande les montagnards écossais ligués pour défendre contre les Anglais leur indépendance nationale. Dans un combat il a sauvé la vie à un soldat anglais, nommé Patrick, et ce dernier, au moment où l'armée cerne de tous côtés les montagnards, lui fournit le moyen de s'échapper. Tandis que l'Ecossais fuit, le bailli de Glasgow s'empare de son logis par surprise, mais il y

est à peine que des flammes l'entourent ; ce sont les Anglais qui, croyant Mac-Grégor chez lui, ont voulu se débarrasser sans danger de leur adversaire. Le bailli échappe pourtant à l'incendie, et nous le retrouvons, au second acte, dans la taverne d'un partisan qu'il menace d'une amende au cas où il recevrait les rebelles. Les montagnards se sont effectivement donné rendez-vous dans cette taverne. Campbell, l'un d'eux, vient leur offrir le pardon s'ils se soumettent au roi Georges. Tous y consentent, sauf Mac-Grégor qui, ne voulant cependant pas causer la perte du clan, traite pour ses camarades et s'exclut seul de l'amnistie. Le bailli survenant veut arrêter l'obstiné partisan, mais, s'armant d'un pistolet, Mac-Grégor contraint le magistrat à l'escorter jusqu'à la monture qui l'attend et sur laquelle il fuit en criant encore : Vive l'indépendance !

Dû, comme *Juliette*, à un artiste des Nouveautés, ce drame, offrant des situations dramatiques mais trop longuement développées, n'obtint qu'une douteuse réussite (*Non imprimé*).

6 juin : *La Morte, ou Départ et Retour*, drame en 4 parties, par Ancelot et Léon Buquet.

Derbain.	MM.	Thénard.
Arthur de Lussac .		Charles Desnoyer.
Saint-Genest . . .		Morel.
Georges.		Montigny.
Bertrand		Armand.
1er négociant . . .		Masson.
2e négociant . . .		André.
Elise Dubreuil . .	Mmes	Gauthier.
Mme Lambert . . .		Lecomte.
Jenny		Balthazard.

Aimant Arthur de Lussac, Elise Dubreuil s'est résignée,

pour sauver sa famille de la ruine et du déshonneur, à épouser le riche et vieux M. Derbain. Arthur désolé part pour Philadelphie, d'où il revient à La Rochelle, qu'habite Derbain, le jour même où l'on enterre Elise, morte subitement. N'ayant pas eu vivante celle qu'il aimait, Arthur veut du moins posséder son cadavre ; avec le concours d'un fossoyeur qui est son obligé, il enlève Mme Derbain du cimetière pour la déposer chez Saint-Genest son ami, et l'emmener de là à l'étranger. Mais Elise qui n'était qu'en léthargie se réveille, et c'est une femme bien vivante et bien éprise qui suit à Philadelphie Arthur fou de bonheur.

Trois ans plus tard, une tempête oblige à relâcher à La Rochelle Arthur et Elise, partis pour l'Angleterre où les appelait une affaire importante. Chez Saint-Genest, qui leur donne asile, ils rencontrent Derbain. Frappé de la ressemblance de Mme de Lussac avec la femme qu'il a perdue, le vieillard supplie l'arrivante de vouloir bien, pour un jour, prendre chez lui la place de l'épouse toujours pleurée. Elise n'ose, par prudence, résister au désir de son premier mari, mais un mot imprudent la fait reconnaître et Derbain, à la fois indigné et ravi, réclame ses droits sur elle. Ceux d'Arthur ne sont pas moins grands, et il les défend avec une éloquence dont s'émeut le vieillard. Il faut prendre un parti, car les habitants de La Rochelle, instruits de l'aventure, assiègent les portes de Derbain en réclamant le châtiment de celui qui a violé une tombe. Généreux jusqu'à l'héroïsme, Derbain pardonne alors, déclare qu'une ressemblance l'a abusé, et fait partir dans sa propre voiture les amants, auxquels sa mort bientôt rendra toute sécurité.

Donnée sans vraisemblance, traitée d'insuffisante façon ; on lui fit pourtant bon accueil.

14 juin : *1821, 1831 et 1851, ou le Passé, le Présent et l'Avenir*, comédie-vaudeville en 3 époques, par **Michel Masson et F. de Villeneuve.**

Le marquis de Sainte-Ampoule.	MM. Dubourjal.
L'abbé Ladoucette	Morel.
Somson	Armand.
Paul Germy	Desnoyer.
Gautier	Montigny.
Gachet	Levassor.
Grinchard	Masson.
Un commis	Auguste.
Gustave	Mmes Clara.
Oscar	Balthazard.
Jules	Laure.
Coco	Adèle.
La comtesse de Kéronflac . .	Lecomte.
Lolotte	Clorinde.

Des élections ont lieu en 1821 ; Gautier le maçon pose sa candidature contre celle du marquis de Sainte-Ampoule. Ce dernier est nommé et son succès empêche le mariage de Mlle de Kéronflac, sa nièce, avec le fils d'un négociant qui l'aime et qu'on évince. — Vient 1831 ; Gautier a épousé Lolotte, ancienne servante des Kéronflac, et est propriétaire d'une maison qu'il loue en garni. Le marquis et sa sœur logent chez Gautier, où ils conspirent en faveur du roi qu'une révolution vient de détrôner. Des jeunes gens hébergés chez l'ancien maçon complotent de leur côté, mais pour la République ; Gautier, que la fortune rend conservateur, met les mécontents d'accord en les faisant arrêter tous par un piquet de gardes nationaux. — Vingt ans plus tard, tout a changé, jusqu'à la mode des vêtements qui ressemblent à ceux des Turcs. Paris est port de mer, le duc de Reichstadt roi de Pologne. Gautier, millionnaire, prête aux gouvernements et a pour commis le marquis vieilli, dont la sœur est à l'hôpital. L'amoureux du premier acte est devenu général au cours d'une troisième agression de la Sainte-Alliance. Tous ces personnages parlent politique et, pour terminer, entonnent un vaudeville où sont résumés les faits accomplis pendant un tiers de siècle.

Pas de pièce, quelques drôleries, force balourdises ; chose nulle en résumé, et froidement accueillie (*Non imprimé*).

3 juillet : *Un Jour à Bologne*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Théodore et Hippolyte Cogniard.

Le comte de Guay. .	MM.	Thénard.
Eugène Valin . . .		Desnoyer.
Dorville		Montigny.
Petro		André.
Narcisse Léonidas. .		Armand.
Un domestique. . .		Auguste.
Anna	Mmes	Balthazard.
Marina		Astruc-Fitzelier (*début*).

Le comte bolonais de Guay, grand amateur des arts, a une fille, Anna, qu'il veut marier à Eugène Valin, peintre français sans fortune. Petro, son fils, est opposé à cette union qu'il considère comme une mésalliance. Sur ces entrefaites Dorville, ami du peintre, arrive à Bologne, chargé de plusieurs commissions pour le comte. A son entrée dans cette ville il voit, à travers des jalousies, une femme dont la ressemblance avec une personne qu'il a connue en Suisse le frappe ; il veut pousser à bout la reconnaissance, mais il y gagne un coup de poignard, mal donné par bonheur. Eugène ayant besoin d'argent, Dorville lui donne son portefeuille dans lequel l'artiste trouve avec étonnement le portrait de sa prétendue. Il se croit trahi et rompt son hymen avec Amélie ; mais Dorville explique que ce portrait est véritablement celui de Mlle de Guay, qu'on l'a chargé de remettre au comte ; l'amant jaloux s'excuse, on lui pardonne et il épouse sa Bolonaise.

Acte sans forme ni couleur, qu'on reçut assez mal. Les auteurs, sacrifiant la partie dramatique

qui avait particulièrement déplu, publièrent les scènes joyeuses de leur ouvrage, sous ce titre : *Le Modèle, croquis d'atelier.*

8 juillet: *La Grippe, ou Le Mal à la mode,* à-propos en 1 acte, mêlé de couplets, par Barthélemy, Roche et Courtier.

Potel	MM.	ARMAND.
Un charlatan		MONTIGNY.
Dumilieu		LACAZE.
Farruck		MOREL.
Camille Desmoulins. .		ANDRÉ.
Le Gymnase		ANDRÉ.
Les Variétés		LEVASSOR.
La Grippe		MASSON.
Un apothicaire . . .		AUGUSTE.
Une danseuse. . . .	Mmes	CLORINDE.
Le Vaudeville . . .		BALTHAZARD.
La Montansier . . .		ADÈLE.
La Liberté.		DÉSIRÉE (*début*).

Dumilieu est un apothicaire qui, grâce à la grippe, voit de jour en jour son établissement prospérer. Il entretient avec tous les théâtres de la capitale, présents ou en voyage, une correspondance suivie, ce qui lui fournit l'occasion de faire sur tous en général, puis sur chacun d'eux en particulier, une foule de réflexions plus ou moins obligeantes. Un défilé a lieu dans sa boutique, composé de connaissances soignées par lui et qui ne veulent pas le payer. De ce nombre sont une bayadère et un zéphyr de l'Opéra se plaignant d'avoir été mis à la demi-solde, le grand Fontanarose transformé en baladin et qui escamote la liberté qu'un des vainqueurs de Juillet parvient à retirer de son gobelet, *Farruck* de la Porte-Saint-Martin, *La Maréchale d'Ancre* qui n'est pas pour l'Odéon l'ancre de salut, etc., en un mot le salmis en usage

dans toutes les revues et couronné par le non moins traditionnel vaudeville.

Bravos en quelques endroits, sifflets en beaucoup d'autres, au total résultat médiocre (*Non imprimé*).

13 juillet : *Le Château de Saint-Bris*, drame en 2 actes, mêlé de chant, par Ancelot.

Le comte de Neuville . . .	MM.	Montigny.
René de Montberon . . .		Desnoyer.
Catherine de Médicis . . .	Mmes	Génot.
Marguerite de Saint-Bris. .		Félicie.
Marie de Noirmoutiers . .		Gauthier.
Gizelle		Astruc.
Une châtelaine		Balthazard.
Olivier de Sourdis. . . .		Clorinde.

Pour conclure une trêve entre les huguenots et les catholiques, l'astucieuse reine Catherine de Médicis convoque au château de Saint-Bris les chefs des deux partis. Elle est accompagnée d'un escadron de jolies filles qui lui servent à convertir plus ou moins honnêtement les officiers du roi de Navarre. Parmi ces missionnaires d'un nouveau genre est l'orpheline Marie de Noirmoutiers, à qui la reine recommande particulièrement d'être aimable avec le comte de Neuville, protestant obstiné. Marie, sans y voir du mal, coquette avec le comte, à la grande colère du catholique René de Montberon qui l'aime. Neuville ressent pour Marie de l'amitié mais non de l'amour ; il le prouve en sollicitant lui-même de Catherine l'union de la jeune fille avec René, mais celui-ci se croit trahi et préfère donner son nom à la dame de Saint-Bris, sa cousine. Catherine cependant surprend, au moyen d'une sarbacane, le secret de la conférence qui a lieu dans une chambre située au-dessous de la sienne ; sa proposition de trêve, considérée comme un piège, y est rejetée à l'unanimité, après un discours du comte

de Neuville. Furieuse contre ce dernier, Catherine excite la jalousie de René au point qu'il provoque le comte qu'on lui dit être son heureux rival. Le duel a lieu en présence de Marie, qui voit avec douleur mourir Neuville, au moment où elle vient d'apprendre que le comte est son père : à Saint-Bris, comme partout, Catherine de Médicis laissera une trace sanglante de son passage.

Ce drame, un peu obscur, fut néanmoins reçu avec faveur.

14 juillet : *Le Voyage de la liberté*, pièce en 4 actes, mêlée de chants, par Fontan, Charles Desnoyer et Muller.

Jacques Perrin.	MM. Ch. Desnoyer.
Pattu.	Montigny.
Un duc	Levassor.
Un marquis.	Hindrick.
Un comte	Bachelard.
Un baron	Auguste.
Frédérick	André.
Léopold	Herbet.
Michel	Bernard.
Saint-Jean	Lacaze.
Lapierre.	Masson.
Herminie de Beaulieu . .	Mmes Génot.
Stanislas	Astruc.
Une domestique	Adèle.

La scène est à Saint-Cloud, le 29 juillet 1830. Tandis qu'un duc, un marquis, un comte, un baron, réunis chez le chevalier Pattu, leur ami, exhalent leurs sentiments de mépris et de haine contre le peuple assez osé pour résister aux volontés du bon roi Charles X, le docteur Jacques Perrin pénètre avec un attirail de guerre dans le salon où sa pré-

sence fait révolution. Il a sauvé d'une grave maladie Herminie de Beaulieu, pupille de Pattu, s'est épris d'elle, et, en même temps que son amour, déclare que le règne du peuple est proche et que la jeune fille elle-même criera avant un an : *Vive la liberté!* Ces mots sont accueillis avec colère par les hobereaux, dont Perrin prend congé pour aller contribuer à la défaite des troupes royales. — Pris de peur, Pattu et ses amis quittent bientôt Paris pour courir l'Europe à la recherche d'une monarchie bien assise. Ils sont, en septembre 1830, à Bruxelles où Jacques Perrin, venu pour soulever la Belgique, les rencontre, renouvelle ses objurgations patriotiques et commence à émouvoir le cœur d'Herminie, touchée de son courage. — C'est en Pologne, au mois d'avril 1831, que la jeune fille, comblant l'espoir du docteur, sent s'éveiller en elle l'amour des opprimés, panse les patriotes blessés par les Russes et pousse le cri qui l'avait un an plus tôt scandalisée dans la bouche de Perrin. — Tous nos personnages se retrouvent à Barrèges, en juillet 1831. La Révolution a fait le tour du monde; Herminie, devenue la femme de Perrin, le constate avec joie; Pattu et ses acolytes, frappés de démence, rêvent qu'ils ont des couronnes sur leurs têtes endommagées; une douche les rend à la raison, et ils unissent leurs voix à celle d'Herminie qui proclame, avec Béranger, la Sainte-Alliance des peuples affranchis.

A deux actes nuls, les auteurs avaient soudé simplement un impromptu joué au Gymnase en l'honneur des Polonais; l'intention politique sauva l'ouvrage, médiocrement écrit, et qui se joua pourtant un bon nombre de fois. L'administration, ingénieuse, donnait gratuitement chaque soir, des places d'amphithéâtre aux ouvriers et aux décorés de Juillet, qui payaient en applaudissements cette faveur discutable.

1er août : *Le Nouveau préfet, ou Le Juste milieu*, comédie-vaudeville en 1 acte par L. Derville, Varin et Desvergers.

Le baron du Blouzet.	MM.	Thénard.
Jules Franval . . .		André,
Lavenette		Dubourjal.
Gourdin		Montigny.
Jacotot		Lacaze.
Tardif		Auguste.
Ritournel		Bachelard.
Michel		Levassor.
Un garçon. . . .		Oternot.
Caroline	Mlle	Balthazard.

Nommé préfet d'une ville du Midi, le baron du Blouzet a pour système de se tenir également loin de toutes les opinions, pour s'épargner la peine d'en soutenir aucune. Il est père d'une aimable fille, Caroline, dont s'éprend le jeune avocat Franval, imbu d'idées républicaines pour lesquelles on le poursuit, ce qui l'amène à chercher, par escalade, asile chez le préfet même. Il s'en évade sous les habits du secrétaire Lavenette, mais on l'arrête pour le conduire devant l'autorité. Or, par suite d'une bévue de Lavenette, le baron du Blouzet a successivement affiché des idées philippistes et légitimistes ; cela le met dans un embarras dont Franval le tire avec habileté. L'avocat gagne ainsi la main de celle qu'il aime et le préfet, acclamé par ses administrés sans malice, continue à mettre en pratique sa théorie du juste milieu.

Intrigue rebattue, à laquelle des épigrammes politiques valurent seules quelques bravos.

9 août : *L'Idée fixe, ou Le Dernier des Digard*, vaudeville en 1 acte, par Alexandre Basset.

Digard . . .	MM. Armand.
Marcelin . .	Dubourjal.
Ferret . . .	Levassor.
Mme Digard .	Mmes Astruc.
Rosine . . .	Clorinde.

Désolé de n'avoir point d'enfant et de voir son nom sur le point de s'éteindre, le vérificateur Timothée Digard parle d'en finir avec une existence sans but. Aspasie, sa femme, consent à le suivre dans l'autre monde, mais elle ne saurait être témoin du trépas de son cher Timothée ; tous deux se noieront donc séparément. C'est Mme Digard qui, la première, fait le plongeon. Au bruit du corps tombant dans la rivière, Digard veut s'y précipiter à son tour, mais il hésite assez longtemps pour qu'une lettre lui parvienne, annonçant que Rosine, sœur d'Aspasie, vient de perdre son mari. Rosine, que Digard a aimée jadis, est mère d'une nombreuse famille, elle pourrait satisfaire l'appétit de progéniture qui tourmente le receveur ; pourquoi, dès lors, renoncerait-il à la vie ? Laissant Aspasie dans les flots, Digard, qui se voit déjà l'époux de Rosine, invite ses amis à une messe chantée à l'intention de la défunte. Mais Mme Digard ne tarde pas à reparaître, coiffée d'un bonnet de veuve ; c'est un pavé qu'elle a, en sa place, jeté dans la rivière, et, de même que Digard, songe à Rosine, elle rêve, se croyant libre, à un certain carabinier, Marcelin, qui le premier troubla son cœur. Les deux époux se sont joués et se reprochent mutuellement de n'avoir pas pris au sérieux le suicide projeté. Que faire, pourtant, sinon reprendre l'existence commune ? Ils s'y résignent, mais Digard satisfait son besoin de paternité en adoptant le nouveau-né du garde champêtre Ferret qui, lui, a quatorze héritiers.

Le public mécontent, ne laissa point finir cette parade, jugée froide et d'une originalité contestable. (*Non imprimé*).

17 août : *Une Nuit de Marion Delorme*, vaudeville en 2 actes, par Brazier, Alboize et Dulac.

Desbarreaux	MM.	Desnoyer.
Brienne		Lacaze.
Desmarets		André.
Scarron		Levassor.
Un domestique . . .		Auguste.
1er exempt		Bachelard.
2e exempt.		Hebert.
Marion Delorme . .	Mme	Génot.

Epouse du marquis de Cinq-Mars, Marion Delorme est entrée, après l'exécution de son mari, en possession de papiers contenant le secret de la conspiration si cruellement punie. Desmarets, secrétaire du cardinal de Richelieu, vient en son nom réclamer ces papiers, que Marion jette courageusement au feu. C'est pour elle la Bastille. Un de ses amis, Desbarreaux, veut la sauver d'un aussi triste sort. Profitant d'un évanouissement qui la prend au départ de Desmarets, Desbarreaux fait courir le bruit de la mort subite de Marion, et prépare tout pour une cérémonie funèbre. En reprenant ses sens, la jeune femme est stupéfaite du décor qui l'entoure. Elle connaît bientôt le projet de son ami et y contribue en écrivant un testament moitié sérieux moitié burlesque ; puis, quand les gardes du cardinal se présentent, elle monte dans la voiture du jeune comte de Brienne qui l'aime et qui, chargé d'une mission diplomatique, part avec elle pour l'Angleterre.

Scènes semées de bons mots, de couplets spirituels, et qui furent justement applaudies (1).

(1) Signalons qu'à la date du 24 août 1831, une ordonnance du roi Louis-Philippe supprima la dîme que depuis 1811 les petits théâtres de Paris payaient à l'Académie de Musique. C'était, pour les Nouveautés, une économie annuelle de 15.000 francs au moins ; mais leur existence était trop compromise pour qu'elles profitassent vraiment de cette intelligente réforme.

27 août : *Le Barbier de Séville*, opéra-comique en 4 actes, par Castil-Blaze, musique de Rossini.

Almaviva	MM.	JULIEN DUPLAN (*début*).
Figaro		CAMOIN fils (*début*).
Bazile.		SALLARD (*début*).
Bartholo.		AUGUSTE.
Pédrille		MASSON.
Rosine	Mmes	ROSE POUGAUD (*début*).
Marceline . . .		LECOMTE.

Tentative lyrique sans intérêt ni résultat.

6 septembre : *Emile*, anecdote contemporaine en 4 actes, par Charles Desnoyer et Adolphe Philippe.

Emile	MM.	DESNOYER.
Le général d'Harcour .		THÉNARD.
Alphonse		MONTIGNY.
Edouard		ANDRÉ.
Jenneval		LEVASSOR.
Saint-Vallier. . . .		MASSON.
Latour.		LACAZE.
Jacques Durand. . .		ARMAND.
Mathilde	Mme	GAUTHIER.

Emile, enfant naturel, est épris de Mathilde, fille du comte de Saint-Vallier. Dans une maison de jeu où il perd tout ce qu'il possède, le bâtard se prend de querelle avec Edouard d'Harcour, fils d'un pair de France, et décide une rencontre avec lui ; mais, apprenant que la mère d'Edouard est aussi la sienne, il refuse ensuite le combat. Alphonse de Sénanges, neveu de M. d'Harcour et rival d'Emile, profite de l'occasion pour assouvir sa vengeance en prenant la place d'Edouard vis-à-vis du bâtard qu'il blesse. Un des témoins de ce dernier duel, le docteur Jenneval, recueille Emile dans

sa maison de santé et ne néglige rien pour rendre complète la folie dont il le croit atteint. Grâce à un homme du peuple auquel il a sauvé la vie, Emile peut fuir la fatale maison et se rendre chez M. d'Harcour. Ce dernier, brave homme, veut reconnaître et adopter le fils naturel de sa femme qui vient de mourir. Sénanges perdrait à cette légitimation toute sa fortune ; pour parer le coup, il violente son oncle à l'effet d'obtenir une lettre écrite par Mme d'Harcour et qui est la seule preuve de la filiation d'Emile. Le vieillard se défend de son mieux, quand un avocat accourt lui apprendre que le tribunal autorise l'adoption projetée. Il veut la signer, mais, affaibli par la lutte subie, il ne peut le faire et meurt désespéré. — « Triomphe, dit alors Emile à Sénanges, tu as tué ton oncle et tu seras pair de France ! »

Ce roman, faux dans sa conception et écrit en mauvais style, fut reçu très froidement. C'était la première œuvre d'un homme qui devait plus tard être le prince incontesté du mélodrame, sous le nom d'Adolphe d'Ennery (*Non imprimé*).

19 septembre : *Le Roi et le Page*, opéra-comique en 2 actes, par Frédéric Soulié et Arnould, musique pastichée de Rossini et Bellini.

Des Armoises.	MM. Armand.
Alain Chartier . . .	Thénard.
Roland	Julien Duplan.
Charles VII	Desnoyer.
Marie	Mmes Génot.
Agnès Sorel	Pougaud.

C'était, sous un nouveau titre, *Une Nuit du Duc de Montfort*, représentée le 17 juin 1830, et qui n'obtint, en opéra-comique, pas plus de succès

qu'elle n'en avait eu en pièce à couplets (*Non imprimé*).

9 octobre : *Les Enfants du pasteur*, drame en 1 acte, mêlé de couplets, par Alexandre (Basset).

Valhen	MM. Thénard.
Edouard . . .	Dessoyer.
Maurice. . . .	Sallard.
Tobie	Levasseur.
Bloum	Mmes Adèle.
Noémie. . . .	Gauthier.
Catherine . . .	Astruc.

La scène est dans un village de Saxe. M. Valhen, pasteur, a deux filles, Noémie et Catherine qui habitent avec lui, et un fils, Maurice, qui est au service comme lieutenant. Noémie a reçu une éducation soignée qui lui fait mépriser son humble position. Edouard, fils du comte d'Eisebach, sait, sous le déguisement d'un garde-chasse, obtenir l'amour de l'orgueilleuse qui, tremblant de voir les suites de sa faute apparaître aux yeux de tous, accepte la proposition d'enlèvement que lui fait son séducteur. Maurice, revenu à l'improviste, est mis par un braconnier au courant de l'intrigue ; quand Edouard vient pour emmener Noémie, c'est son frère qu'il trouve en face de lui, un frère indigné qui l'insulte de façon à rendre un duel inévitable. Mais, au moment du combat, Edouard reçoit de son père une lettre lui commandant de respecter Valhen et ses enfants, parmi lesquels il en est un appartenant à leur propre famille. Edouard tremble d'avoir commis un inceste en séduisant Noémie; Valhen, par bonheur, dissipe ses craintes : c'est Catherine qui est la fille du comte d'Eisebach. Edouard, réconcilié avec Maurice, rendra l'honneur à Noémie, que l'indulgent pasteur absout de sa faute amoureuse.

Histoire banale, contée sans grande habileté, et qui n'eut qu'une demi-réussite.

11 octobre : *Les Poulets*, folie-parade mêlée de couplets, en 1 acte, par ***.

Tribolinus, le Coq . . .	MM. ARMAND.
Le Chapon.	LACAZE.
Népos, le Poussin . . .	MONTIGNY.
La Poule mouillée . . .	Mmes CLORINDE.
La Dinde	ASTRUC.

La scène se passe près du Vésuve où habite un certain Tribolinus qui, séparé de sa femme peu vertueuse, s'est fait gardien des poulets sacrés destinés aux oracles. Dans l'espoir de gagner la science divinatoire, Tribolinus mange les précieuses volailles. Il en est à la dernière quand les augures viennent consulter les dieux sur le châtiment mérité par une vestale qui a rompu son vœu de chasteté. Vendu par son neveu Népos, Tribolinus...

Que faisait l'infidèle gardien ? Le public, peu curieux de l'apprendre, commença à cet endroit un concert de sifflets que la chute du rideau fut seule capable d'interrompre. La pièce inachevée ne reparut point sur l'affiche (*Non imprimée*).

Ici prend place un incident qui fit, dans les journaux d'opposition, couler à flots une encre un peu corrosive. Sous ce titre : *Le Procès d'un Maréchal de France*, Fontan et Charles Desnoyer avaient retracé, en quatre tableaux, l'assassinat juridique de Ney, le brave des braves. Cette pièce, présentée à la Porte-Saint-Martin lors du procès des ministres de Charles X, avait été retirée à la prière du gouvernement, qui craignait que la mise en scène d'événements trop récents n'excitât les passions politiques. Huit mois

plus tard, les auteurs la faisaient recevoir au théâtre des Nouveautés. Elle y fut répétée sans entraves, mais le 22 octobre, jour fixé pour la représentation, le préfet de police Gisquet signifia au directeur défense de la jouer. M. Langlois répondit par une protestation vigoureuse et le refus d'obtempérer à l'ordre transmis. Avant l'ouverture des bureaux, des gardes municipaux assistés de sergents de ville s'emparèrent alors de la porte principale du théâtre, pendant qu'un commissaire de police apposait sur l'affiche une bande constatant le *veto* signifié par ordre de l'autorité. M. Langlois riposta par une seconde protestation dûment enregistrée ; force lui fut pourtant de tenir close la salle consignée, au grand désappointement des curieux accourus. Trois jours encore l'ouvrage défendu fut promis par l'affiche, mais le gouvernement employa, pour s'opposer à sa représentation, un tel déploiement de forces que, par crainte de sanglant conflit, le directeur et les auteurs s'inclinèrent. Le premier protesta, pour la troisième fois, au nom de la liberté ; les seconds publièrent leur drame avec cette épigraphe, qui était l'article 7 de la Charte de 1830 : « Les Français ont le droit de publier et faire imprimer leurs opinions en se conformant aux lois ; *la censure ne peut jamais être rétablie* ». — Et les Nouveautés, que la presse avait inutilement soutenues, reprirent leur inoffensif labeur.

11 novembre : *Les Sybarites, ou Les Francs-Maçons de Florence*, drame lyrique en 3 actes, par Lafitte,

musique de Aimon, Barbereau, Castil-Blaze, Beethoven, Meyerbeer, Rossini, Spohr et Weber.

Lorenzo Médicis	MM. SALLARD.
Francisco Pazzi	THÉNARD.
Le comte Alberti	CAMOIN fils.
Le marquis de San-Marco . .	AUGUSTE.
Le cardinal de Riaro. . . .	MASSON.
Ismaël	ARMAND.
Petrucci	AUGUSTIN (*début*).
Un sybarite.	LECOMTE (*début*).
Le chevalier de Loria . . .	DAMOREAU (*début*).
Mathilde.	Mmes POUGAUD.
Rosina	CAMOIN (*début*).
Raphaël.	GAUTHIER.

Les Sybarites, c'est le nom que le peuple de Florence donne à des jeunes nobles associés dans le but apparent de goûter en commun les plaisirs de la vie ; mais ces jouisseurs prétendus sont, en réalité, des francs-maçons ligués pour la perte de Lorenzo Médicis, grand dignitaire de Toscane, qu'ils regardent comme un tyran. La cour de Rome, que gêne Médicis, approuvant les projets des conspirateurs, leur fournit le moyen d'arriver à leurs fins en confectionnant un coffret qui ne peut s'ouvrir qu'en pressant une détente actionnant deux tubes chargés d'artifices : ce coffret devra être présenté, comme rempli de bijoux, à Médicis qui, en l'ouvrant, recevra de mortelles blessures. Par malheur pour les Sybarites, le chevalier de Loria, officier attaché au grand dignitaire, s'affilie à leur société dans le but de veiller sur Médicis dont il aime la fille. Quand le coffret terrible est offert par les conjurés, Loria trouve moyen d'obliger leur chef à l'ouvrir ; c'est ce chef que tue l'explosion et Médicis, reconnaissant, prend pour gendre celui qui a préservé ses jours.

Libretto médiocre, que des airs bien choisis sau-

vèrent, en lui assurant un chiffre honorable de représentations.

12 novembre : *Les Deux Divorces*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Théodore et Hippolyte Cogniard.

Guillaume	MM. Montigny.
Rémi	Armand.
Lefèvre	Dubourjal.
Thérèse	Mmes Gauthier.
Mme Lefèvre.	Lecomte.

Après un an de ménage, le menuisier Guillaume, jusque-là bon ouvrier, abandonne, pour courir les guinguettes, sa femme Thérèse. Celle-ci souffre silencieusement jusqu'au jour où, la patience lui faisant défaut, elle demande à Guillaume la raison de sa coupable conduite. Le menuisier répond par des injures, sa femme riposte et la querelle s'envenime au point que les époux décident de profiter du divorce qu'une loi va rétablir. Cela comble de joie le garçon Rémi, secrètement amoureux de Thérèse qu'il projette alors d'épouser. Non content de ruiner son intérieur, Guillaume trouble aussi le ménage du tailleur Lefèvre, portier de sa maison. Lefèvre, après avoir bu le montant d'une facture, décide, à l'exemple du menuisier, de divorcer avec son épouse. Cependant, ne voulant pas attendre le vote de la loi libératrice, Guillaume fait ses paquets pour fuir Thérèse et aller courtiser une bouchère du quartier, quand il surprend Rémi déposant, aux pieds de Thérèse, l'aveu de son amour et de ses espérances. La jalousie ouvre les yeux du menuisier, il se repent de sa conduite passée, et sollicite un pardon que Thérèse, toujours éprise, ne lui fait pas attendre. Lefèvre, dégrisé, imite Guillaume dans sa soumission comme il l'a fait dans sa révolte, et les ménages reconstitués chantent la joie de l'union tandis que, désolé, Rémi part pour l'armée.

Ce tableau de mœurs populaires, tracé avec esprit et vérité, obtint un éclatant succès. On l'a, depuis l'établissement du divorce par la troisième République, repris souvent dans les concerts ou les théâtres ; partout la leçon morale qu'il contient a été comprise, goûtée, justement applaudie.

26 novembre : *L'As de trèfle, ou Le Bonheur au jeu*, comédie-vaudeville en 2 actes, par E. Vanderburch, Anicet Bourgeois et F. de Villeneuve.

Wilson	MM. Desnoyer.
Montani.	Montigny.
Le docteur	Thénard.
Stoffelo	Levassor.
Sténo.	André.
Mesnard.	Lacaze.
Vérini	Masson.
Angéla	Mmes Gauthier.
Carita	Astruc.
Zerbina	Balthazard.

Un jeune Anglais, lord Wilson, voyage pour son plaisir et pour dépenser ses guinées. Trouvant qu'elles ne vont pas assez vite il joue, mais la chance le favorise et il gagne constamment. A Gênes, où le mène son caprice, il fait connaissance d'Angéla, jolie fille qui le charme ; or, une rencontre au café le fait jouer avec le père de la belle, auquel il gagne toute sa fortune. Angéla est fiancée au peintre Sténo qui l'aime, mais l'as de trèfle, qui a ruiné son père, rompt l'union projetée. Wilson, en effet, offre sa main, ses richesses, et les amants se sacrifient, pour sauver le vieillard qui a déclaré ne pouvoir supporter la misère.

Quatre ans plus tard Angéla malade, orpheline, va chercher la santé à Nice où Sténo, devenu colonel, la rencontre

sans oser lui parler. Le démon du jeu poursuit Wilson qui, trouvant enfin la fortune inconstante, perd là tout ce qu'il possède. Ruiné, il joue sur parole, perd encore et jette comme enjeu, sur le tapis vert, le portrait d'Angéla, entouré de diamants. C'est Sténo qui est son partenaire et gagne, non seulement la peinture mais l'original que l'Anglais, fou de rage, risque sur l'as de trèfle. Mais l'amoureux ne profite pas de sa bizarre fortune ; Angéla meurt et Wilson, que rien n'attache plus à la vie, se tue d'un coup de pistolet.

Mélodramatique ouvrage, inspiré d'un conte d'Hoffmann, et qui fut très froidement accueilli (*Non imprimé*).

1er décembre : *Casimir, ou Le Premier tête-à-tête*, opéra-comique en 2 actes, par Charles Desnoyer, musique d'Adolphe Adam.

Casimir	MM. DAMOREAU.
Charles	JULIEN DUPLAN.
Durand	MASSON.
Bernard	DUBOURJAL.
Louise	Mlles POUGAUD.
Mme Morin	CLORINDE.

Associé du tapissier Durand, Casimir, ancien militaire, est passé maître dans l'art de séduire ; c'est à ce titre qu'il donne au timide Charles, fils de Durand, une leçon dont le jeune homme profite si bien qu'il met à mal l'orpheline Louise, dans le premier tête-à-tête que lui ménage son ami. A peine Louise est-elle séduite, que Durand découvre qu'elle est née d'une certaine Caroline, abandonnée par lui après une liaison passagère ; c'est sa propre fille qu'il a contribué à perdre et que son devoir l'oblige maintenant à réhabiliter. Comment? Charles aime Louise et la prendrait pour

femme avec plaisir, mais son père, compromis dans de mauvaises affaires, a conclu pour lui un mariage avec la veuve Morin, marchande de tabac, qui lui a prêté 35.000 fr. pour rétablir son crédit. Casimir sauve la situation en s'offrant pour mari à la riche veuve. Il est bel homme, adroit, on l'accepte ; Charles épouse Louise et les 35.000 francs, garantis par Durand, restent dans la caisse sociale.

Version lyrique du *Séducteur et son élève*, représenté comme drame à l'Ambigu, le 22 avril 1829, *Casimir* obtint des applaudissements dont le compositeur put s'attribuer la meilleure part.

8 décembre : *Le Mort sous le scellé*, folie en 1 acte, mêlée de couplets, par Barthélemy, Lhérie et Céran.

Williams.	MM. André.
Morthombe	Levassor.
Lavenett	Dubourjal.
Lustrille.	Armand.
Anna	Mmes Clorinde.
Daniels	Félicité (*début*).

Harcelé par ses créanciers, le peintre anglais Williams imagine, pour s'en débarrasser, de faire croire à sa fin. Son épouse, Anna, entrée dans son projet, le dit mort d'une attaque de choléra, mais l'huissier Lavenett exige qu'on lui présente le corps du défunt. C'est le fabricant de cirage Lustrille, amoureux d'Anna, qui, à la prière de la prétendue veuve qu'il rêve d'épouser, joue le rôle du mort, sur le visage duquel l'huissier applique un scellé. Lustrille, que la faim tourmente, ressuscite pour causer à Lavenett la plus grande des frayeurs. Cependant, à la nouvelle du décès de Williams, les amateurs se sont empressés d'acheter les tableaux qu'il avait de son vivant mis en vente sans suc-

cès ; devenu presque riche, il paie ses dettes et dédommage les mystifiés que fera taire la peur du ridicule.

Idée point neuve, mal exploitée : demi-succès.

16 décembre : *Le Podestat*, opéra-comique en 1 acte, par Lafitte, musique de Vogel.

Le Podestat. . . .	MM. Auguste.
Pazini	Camoin fils.
Fulgence.	Julien Duplan.
Pedro.	Levassor.
Ninetta	Mmes Pougaud.
Léonora	Félicie.

Un magistrat qui cumule, sur la frontière des Etats du pape, les fonctions civiles et militaires jouit, dans le pays, d'une réputation de prévoyance passée en proverbe. Sa fille Ninetta, belle Italienne, aime pourtant à l'insu de son père et doit être enlevée. La maison à peu près entière connaît cette circonstance, sauf le podestat à qui l'on finit par l'apprendre. Pour prouver qu'il sait et entend tout, le bonhomme prête alors lui-même les mains à l'enlèvement projeté, mais une substitution de personnage lui apprend à moins compter dorénavant sur sa perspicacité.

Tiré d'un auteur allemand ce sujet, bien traité et agrémenté d'une jolie musique, n'obtint pourtant que de légers bravos (*Non imprimé*).

Le Podestat devait clore la longue liste des pièces à l'aide desquelles les divers administrateurs des Nouveautés avaient exploité tour à tour les infirmités humaines, les querelles d'écoles et les passions

politiques. Le 27 décembre, en effet, ce théâtre faisait relâche. Il rouvrit, le 8 janvier 1832, pour une représentation donnée par les chanteurs de l'Opéra-Comique, et, le 10 février, pour une soirée de comédie organisée sans le concours de sa troupe : le 16 février, M. Langlois, renonçant à une lutte impossible, déposait son bilan.

Ainsi se justifièrent, après cinq années, les objections faites à l'établissement d'une scène qui, n'ayant pas de genre particulier, n'offrait aucune chance vraie de réussite. Quant au tort que son existence put faire aux théâtres subventionnés, on l'appréciera par ses recettes qui furent :

en 1827, de	359.953	francs.
en 1828, de	377.850	»
en 1829, de	391.512	»
en 1830, de	480.843	»
en 1831, de	147.015	»
soit, au total :	1.757.173	francs.

Quelque temps après la fermeture des Nouveautés, l'immeuble de la place de la Bourse, qui avait coûté près de trois millions et demi, fut vendu 1.100.000 francs. Le 24 septembre 1832, Paul Dutreck, ancien acteur et sociétaire du théâtre Feydeau, y transféra l'Opéra-Comique. Le 16 mai 1840, le Vaudeville qui, après l'incendie de la rue de Chartres, avait trouvé un asile momentané dans un café-concert du boulevard Bonne-Nouvelle, prit à

son tour possession de l'ancienne salle des Nouveautés, où il demeura jusqu'au 11 avril 1869, date de son transfert à la Chaussée-d'Antin. Le théâtre de la Bourse, exproprié pour le percement de la rue du Dix Décembre (aujourd'hui rue du Quatre Septembre), fut alors démoli.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES 143 PIÈCES (1) COMPOSANT LE RÉPERTOIRE

DU PREMIER

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

---

(1) 126 Nouveautés, dont 85 imprimées, et 17 Reprises, dont 1 réimprimée à cette occasion.

Deuxième

THÉATRE des NOUVEAUTÉS

1866-1873

En 1863, l'immeuble portant le numéro 60 de la rue du faubourg Saint-Martin et dont M. de Naurois était propriétaire, contenait une sorte de théâtre qui, sous le nom de *Salle Raphaël*, servait à donner des séances de physique amusante : l'entreprise dura peu. Quand, l'année suivante, les Délassements-Comiques installés rue de Provence furent chassés par le prolongement de la rue Le Peletier, un artiste de ce théâtre, Lucien Gothi, emmena plusieurs de ses camarades à la Salle Raphaël qu'ils occupèrent quelque temps. Au commencement de 1866, enfin, M. Delalande, architecte de ladite salle, la transforma très intelligemment et, sous le nom de *Théâtre du Passe-Temps*, l'offrit par annonces à qui la voudrait prendre. L'affaire tenta un journaliste-auteur, Jules Rouquette, qui, groupant à la hâte des artistes sans engagement, prit avec eux possession du local modifié, qu'il baptisa *Théâtre*

des Nouveautés. Inaugurée le 7 avril 1866, sa direction, peu brillante, prit fin quatre mois plus tard.

Il fut remplacé, au début de septembre, par son confrère Eugène Hugot, fournisseur attitré des petits théâtres, dont un triste événement troubla la gestion. Le 3 décembre, au moment où les portes allaient être ouvertes pour une représentation de *L'Ile des Sirènes*, le feu se déclara sur la scène des Nouveautés et détruisit la salle en deux heures. Dès le lendemain, le directeur, qui déclara vouloir payer intégralement sa troupe pendant cette clôture obligée, mettait des ouvriers au déblaiement des décombres ; cinquante-six jours après (28 janvier 1867), le théâtre, rebâti sur les plans primitifs, rouvrait avec un à-propos et *L'Ile des Sirènes*.

En mai de la même année Eugène Hugot, que la fortune avait médiocrement favorisé, céda la place à son étoile féminine, Mme Albine de l'Est, qui devait gouverner pendant quatre saisons. Il y eut, à partir du 1er juin 1868, une « clôture annuelle » si prolongée que l'on conçut des craintes pour l'existence du théâtre. Un vaudevilliste encore, Adolphe Guénée, pécuniairement aidé par Mme de l'Est, le rouvrit le 31 octobre pour aboutir, le 7 janvier 1869, à une fermeture plus longue que la précédente. Ce fut, en effet, le 28 novembre seulement que les Nouveautés reprirent le cours de leurs représentations. Elles étaient alors sous l'autorité de la comtesse Lionel de Chabrillan, auteur, actrice et ancienne directrice du Théâtre des Champs-Elysées, qui tint difficilement jusqu'au 19 avril 1870.

Malgré ces mésaventures successives, la salle du faubourg Saint-Martin, close depuis une année, trouva pendant la Commune un preneur que quinze soirées découragèrent. L'ordre rétabli, un sieur Robin la loua à son tour, sans y pouvoir rester un semestre. Enfin, après un court règne du chroniqueur Charles Chincholle, M. Arthur Chédivy inaugura, le 17 septembre 1872, par des vaudevilles, une dernière direction qui clôtura, huit mois plus tard, par une revue. Fermées le 11 mai 1873, les Nouveautés passèrent alors dans les mains d'Hippolyte Lemonier, qui crut bon de changer leur nom en celui de *Délassements-Comiques*, déjà pris quatre fois. Rouvert sous cette appellation le 6 octobre 1873, le théâtre végéta, comme auparavant, jusqu'en 1878, où son propriétaire, écœuré, le fit démolir.

Deux sculptures — encore existantes — indiquaient seules, extérieurement, les secondes Nouveautés. La salle offrait cette particularité d'être située au deuxième étage. Coquette, brillante, elle contenait environ 400 places, réparties en deux galeries et cotées de 75 centimes à 5 francs. Les spectateurs y pénétraient par une petite porte ouvrant sur le faubourg, à droite du Passage du Marché, et que surmontait une marquise. L'entrée des artistes était sous la voûte à gauche, entre une crémière et un fruitier ; hommes et femmes s'habillaient à l'entresol et, le foyer manquant, attendaient sur les marches de l'escalier le moment de paraître en scène.

Bien qu'affichant, par intervalles, des prétentions

à la littérature, ce théâtricule, géré par des écrivains désireux de faire un sort à leurs ouvrages ou par des actrices jalouses de la vedette, jouait d'ordinaire des pièces dont les journaux dédaignaient de donner l'analyse et que les éditeurs se gardaient d'imprimer. Il serait, dans ces conditions, impossible de faire un travail critique sur son répertoire ; bornons-nous donc à établir, pour chacune des dix administrations, la liste exacte des œuvres représentées, avec les noms des artistes qui les interprétèrent.

DIRECTION JULES ROUQUETTE

1866

7 avril, *Les Œufs de Pâques*, prologue d'ouverture en 2 tableaux, par Alexis Bouvier et A. Villiers ; — joué par MM. Bosquette, Tétrel, Gothi, Briant, Raymond, Gérard, Charles, Jules, Mmes Léontine, Blonzac, Florence Garot, Jeanne, Hirschler, Mathilde, Ariane, Lucie, Laveau, la petite Marthe. — *Non imprimé*.

7 avril — 1re à Paris — *Jeanne de Sommerive*, drame en 3 actes, par Albert Maurin (du Théâtre de Troyes) ; — MM. Tétrel, Leseine, Bosquette, Mmes Marie Leroux, Florence Garot, Ariane, la petite Marthe.

7 avril, *Ne vendez pas la peau de l'ours...*, folie-vaudeville en 1 acte, par Mlle Max et A. Villiers ; — MM. Briant, Gothi, Raymond, Piot, Bouvet, Gérard, Jules, Mmes Léontine, Hirschler. — *Non imprimé* .

23 avril, reprise d'*A qui la veuve?* vaudeville en 1 acte, par Jules Rouquette (du Théâtre Beaumarchais) ; — MM. Gothi, Raymond, Briant, Jules, Mmes Florence Garot, Jeanne.

30 avril, reprise du *Gamin de Paris*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Bayard et Vanderburch (du Gymnase) ; — MM. Labranche, Bosquette, Tétrel, Gothi, Bouvet, Mmes Florence Garot, Hirschler, Jeanne.

7 mai, *Le Royaume des aveugles*, bouffonnerie musicale en 1 acte, par Edouard Montagne, musique d'Oray ; — MM. Bosquette, Gothi, Raymond, Mmes Léontine, Jeanne. — *Non imprimée.*

14 mai, *La Chasse aux amoureux*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Jules Rouquette et Alexandre Fourgeaud, musique d'Oray ; — MM. Labranche, Gothi, Tétrel, Bosquette, Bouvet, Gérard, Mmes Blonzac, Léontine, Ariane.

26 mai, *Les Vraies filles de marbre*, vaudeville en 1 acte, par Taratte et Paul de Faulquemont ; — MM. Tétrel, Gothi, Labranche, Raymond, Bouvet, Mmes Léontine, Blonzac. — *Non imprimé.*

26 mai, *Un Jour d'orage*, vaudeville en 1 acte, par Ernest Lagaudrie, musique d'Oray ; — M. Bosquette, Mlle Léontine.

4 juin, reprise d'*Une mauvaise nuit est bientôt passée*, comédie-proverbe en 1 acte, par Honoré (des Folies-Dramatiques) ; — M. A. Desrieux, Mmes A. Roussel, E. Desrieux.

6 juin, *Le Mangeur de fer... à cheval!!!* parodie en 2 actes, par Gaston Marot et Lucien Deschamps ; — MM. Bosquette, Labranche, Gothi, Raymond, Mmes Hirschler, Léonie Cartier, Jeanne.

6 juin, *La Charité*, poésie, par Gaston Marot et Julien Deschamps.

18 juin, reprise d'*Un Troupier en bonne fortune*, folie-vaudeville en 3 actes, par Eugène Moniot et Edouard Hermil (du Théâtre des Jeunes-Artistes) ; — MM. Bosquette, Gothi, Tétrel, Piot, Gaucher, Mmes Léonie Cartier, De Bléville, Florence Garot, Ariane, Julie, Catherine.

25 juin, *Fleur et Papillon*, fabliau, par Lucien Gothi ; — dit par Mlle Florence Garot. — *Non imprimé*.

25 juin, *Les Fileuses*, pièce en 3 actes, par François Llaunet et Julien Deschamps, musique d'Oray ; — MM. Tétrel, Labranche, Raymond, Mmes Blonzac, Léontine, Jeanne, Hirschler, Florence Garot, Ariane, Moutet. — *Non imprimé*.

Recette totale de la direction Rouquette : 10.948 francs.

DIRECTION EUGÈNE HUGOT

1866

12 septembre, *Christophe... Colon*, vaudeville en 1 acte, par Commerson et Henri Normand ; — joué par MM. Harel, Jacquier, Secrétan, Mmes Léontine, Hirschler, Georgette, Ariane. — *Non imprimé*.

12 septembre, *Le Pays de la Gaudriole*, revue en 3 actes et 5 tableaux, par Eugène Hugot ; — MM. Labourt, Bosquette, Tétrel, Jacquier, Harel, Secrétan, Chambrun, Mmes Léo Cartier, Léontine, Jeanne, Ariane, Hirschler, Alphonsine, Georgette. — *Non imprimé*.

8 octobre, reprise d'*Amoureux d'une valse*, opérette en 1 acte, paroles et musique d'Eugène Moniot (du

Théâtre des Champs-Elysées); — M. Tétrel, Mlle Jeanne.

10 octobre, *Entre onze heures et minuit,* folie musicale en 1 acte, par Royer de Bruges, musique de Georges Rose ; — MM. Armand Ben, Secrétan.

23 octobre, reprise de *La Fille de Dominique,* comédie-vaudeville en 1 acte, par F. de Villeneuve et Charles de Livry (du Palais-Royal) ; — MM. Tétrel, Armand Ben, Secrétan, Mmes Albine de l'Est, Georgette.

27 novembre, *L'Ile des Sirènes,* fantaisie en 8 tableaux, par Xavier de Montépin et Jules Dornay ; — MM. Bosquette, Tétrel, Jacquier, Georges Rose, Secrétan, Chambrun, Mmes Léo Cartier, Dupuis, Jeanne, Anna, Louisa, Antonia, Berton, Gauthier, Georgette, Ariane, Blanche, Darmentière, Chapuis, Elisa B..., Elisa V..., Marie.

3 décembre, incendie du théâtre, qu'on reconstruit en cinquante-six jours.

1867

28 janvier, réouverture avec *L'Ile des Sirènes,* précédée d'un *Prologue* en 1 acte, par *** ; — joué par MM. Tétrel, Chambrun, Armand Ben, Constance, Mmes Jeanne, Louise, Gauthier. — *Non imprimé.*

9 mars, *Le Grillon,* opérette en 1 acte, par Hector Grard, musique de Marius Boulard ; — MM. Georges Rose, Jacquier, Mlles Jeanne, Anna.

9 mars, *Les Joueuses de cartes,* pièce en 3 actes, par Dutertre et Alphonse Lemonnier ; — MM. Tétrel, Bosquette, Armand Ben, Jacquier, Georges Rose, Secrétan, Chambrun, Constance, Mmes Albine de

l'Est, Dupuis, A. Vernet, Anna, Gauthier, Antonia, Elisa, Blomester, Person, Desinge. — *Non imprimée.*

5 avril, *Trois gardes-champêtres à marier*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Adrien Roger, dit Bontemps; — MM. Bosquette, Jacquier, Armand Ben, Halier, Mlle Jeanne. — *Non imprimé.*

5 avril, *La Fille aux bruyères*, opérette en 1 acte, par Jules de Wailly fils, musique de Georges Rose; — MM. Bosquette, Georges Rose, Armand Ben, Jacquier, Constance, Mmes Marie Vernet, Blomester, Coraly, Emilie.

5 avril, *Bûche, Nabab et Portière*, extravagance en 1 acte par William Busnach et Henry Buguet; — MM. Chambrun, Armand Ben, Jacquier, Gustave, Mmes Dupuis, Coraly, Antonia, Eugénie, Ariane, Blomester.

Recette totale de la direction Hugot : 27.057 francs.

DIRECTION DE Mme ALBINE DE L'EST

1867

6 mai, *Paris à l'Exposition*, revue-fantaisie en 4 actes et 6 tableaux, par Fernand Langlé et Eugène Roger de Beauvoir fils; — jouée par MM. Jules Vizentini, Bosquette, Georges Rose, Jacquier, A. Munié, Chambrun, H. Stéfani, Secrétan, Constance, Godard, Bailleul, Karl, Mmes Eudoxie Laurent, Dupuis, Jeanne, Antonia, Buis, Georgette, Coraly, Emilie, Laure, Chinska, Anna, Lucie, Berthe, Marie.

5 juin, *Tintano,* opérette en 1 acte, par Philibert, musique de Georges Rose; — MM. Jacquier, Secrétan, Mlle Alice. — *Non imprimé.*

14 juin, *L'Egide de la France,* cantate, par Gaston Marot et Julien Deschamps, musique de Georges Rose, chantée par le compositeur. — *Non imprimée.*

DIRECTION D'ÉTÉ (MERENEVILLE)

24 juin, reprise de *Passé minuit,* comédie-vaudeville en 1 acte, par Lockroy et Anicet Bourgeois (du Vaudeville); — jouée par MM. Rosambeau, J. Bazin, Emile.

24 juin, reprise de *Sans dot,* vaudeville en 1 acte, par Edouard Brisebarre et Charles Potier (des Folies-Dramatiques); — MM. Lagrange, Secrétan, Hervier, Mmes Hirschler, Antonia.

1er juillet, reprise de *La Chute des feuilles,* vaudeville en 1 acte, par de Forges et Eugène Roche (des Folies-Dramatiques); — M. E. Villot, Mlle Eugénie Villot.

1er juillet, reprise de *La Laitière et le Pot au lait,* opérette en 1 acte, par Chol de Clercy, musique de Léon Peuchot (du Théâtre de Belleville); — MM. Bienfait, Labranche, Mlle Bordier.

11 juillet, *La Mangeuse de cailloux,* vaudeville en 1 acte, par Gaston Marot; — MM. Stainville, Rosambeau, Secrétan, Mmes Anna, Mézerai, Amélie. — *Non imprimé.*

11 juillet, *La Réconciliation,* à-propos en 1 acte, par Julien Deschamps et Félix Savard, musique de Georges Rose; — MM. J. Bazin, Labranche, Secrétan. — *Non imprimé.*

11 juillet, *Le Bouquet de jasmin*, pièce en 3 actes, par Mereneville ; — MM. Stainville, J. Bazin, Labranche, Godard, Secrétan, Boudet, Constance, Mlle Alice. — *Non imprimé.*

11 juillet, *La Belle Hélène dans son ménage*, folie en 1 acte, par Georges Rose ; — MM. Georges Rose, Bosquette, Secrétan, Mmes Alice, Antonia. — *Non imprimée.*

Fermé le 18 juillet.

SUITE DE LA DIRECTION ALBINE DE L'EST

10 septembre, *Mon rôle et mon terme*, vaudeville en 1 acte, par Henry de Kock ; — joué par MM. Térence, H. Stéfani, Mmes Alice, Georgette. — *Non imprimé.*

10 septembre, *Les Amours d'un petit clerc*, pièce fantastique en 3 actes, par Henry de Kock ; — MM. Jules Vizentini, Mérigot, A. Munié, Térence, H. Stéfani, Charles, Constance, Mmes Albine de l'Est, Agnès, Follet, Caroly, Maria, Caroline, Marie F..., Richard. — *Non imprimé.*

10 septembre, *Un Pot de fleurs sur la tête*, vaudeville en 1 acte, par Henry Buguet et Noël Béraud ; — MM. Mérigot, A. Munié, H. Stéfani, Charles, Constance, Alfred, Mlle Coraly.

19 octobre, *Une Fausse alerte*, vaudeville en 1 acte, par Hippolyte Raymond et F. Debray ; — MM. Mérigot, A. Munié, H. Stéfani, Mlle Coraly. — *Non imprimé.*

19 octobre, reprise de *Les Pages et les Poissardes*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Rochefort et

Bernard Lopez (du Vaudeville) ; — MM. A. Munié, Térence, H. Stéfani, Mmes Coraly, Albine de l'Est, Alice, Maria, Anna, Follet, Georgette, Caroline, Augustine, Darcy, Victorine.

17 novembre, *Où est le toqué ?* vaudeville en 1 acte, par Maxime Nhill ; — MM. Mérigot, Térence, Godard, Mlle Georgette. — *Non imprimé.*

2 décembre, reprise d'*Après la pluie*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Henry de Kock (du Cirque) ; — MM. Térence, Léandre B , Mlle Coraly.

10 décembre, *Bien des choses chez vous !* revue en 4 actes et 12 tableaux, précédée du *Dernier jour de l'Exposition*, prologue, par Adolphe Guénée et Henry de Kock ; — MM. Jules Vizentini. A. Munié, Mérigot, Térence, Léandre B , Dubois, Albert, Lioni, le petit Mulot, Mmes Albine de l'Est, Alice, Georgette, Coraly, Follet, Buis, Montigny, Maria, Séraphine, A. Spiller, Augustine, Adèle, Victorine Clerc, Mariette, Louis. — *Non imprimée.*

1868

12 février, *Tout pour un habit !* vaudeville en 1 acte, par Gaston Marot ; — MM. Mérigot, Gaudy, Térence, Louis Laferté, Mmes Clorinde, Montigny, Georgette. — *Non imprimé.*

12 février, *Un Service de nuit*, vaudeville en 1 acte, par Paul Avenel et Henri Normand ; — MM. Mérigot, Térence, Dubois, Mmes Montigny, Coraly. — *Non imprimé.*

29 février, *La Lionne et le Philistin*, vaudeville en 4 actes, par Paul Avenel et Henri Normand ; — MM. Jules Vizentini, Mérigot, Gaudy, Laferté,

P. Mussay, Dubois, Godard, Lioni, Goupy, Mmes Albine de l'Est, Georgette, Follet, Coraly, Montigny, Spiller, Barthélemy, V. Clerc, Dutelly, Gabrielle. — *Non imprimé.*

24 mars, *Le Capitaine Mistigris*, comédie-vaudeville en 3 actes, par Jules Dornay et Gaston Marot : — MM. Gaudy, Laferté, Térence, P. Mussay, Godard, Dubois, Lioni, Verner, Mmes Albine de l'Est, Follet, Georgette, Coraly, Fernande, Clerc, Dutelly.

5 avril, *Un pompier, deux pompiers, trois pompiers... pas de pompiers*, vaudeville en 1 acte, par Jules Dornay et Gaston Marot ; — MM. Gaudy, Laferté, Verner, Mlle Coraly. — *Non imprimé.*

1er mai, reprise de *Monsieur Croquemitaine*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Adolphe Guénée et Théo dore Faucheur (des Folies-Dramatiques) ; — MM. Mérigot, Laferté, Gaudy, Mmes Coraly, Gabrielle.

1er mai, *Les Oreilles d'Ane*, opéra-bouffe en 1 acte, par Fernand Langlé et Félix Savard, musique d'Armand Roux ; — MM. Gaudy. Térence, Laferté, Mmes Emma Berthelot, Coraly, Dutelly.

Recette totale des directions De Lest et Mereneville : 49.167 fr. 55.

DIRECTION ADOLPHE GUÉNÉE

1868

31 octobre, *Ils n'ouvriront pas !* prologue-vaudeville en 1 acte, par Alphonse Lemonnier ; — joué par MM. H. Rey, Dumoulin, Rubel, Mmes Camille,

Claudia Tell, Puget, Rosa, A. Lemonnier, Verneuil, Anaïs. — *Non imprimé.*

31 octobre, *En partie liée*, comédie-vaudeville en 1 acte, par E. Thiéry et E. Moniot ; — MM. Rubel, Edouard, Mmes Puget, Claudia Tell. — *Non imprimée.*

31 octobre, *Les Vieillards de vingt ans*, pièce en 3 actes, par Alphonse Lemonnier et Stéphen Oswald ; — MM. H. Rey, Hamburger, Dumoulin, Didier, Mmes Daudoird, Camille, A. Lemonnier, Belleu, Verneuil, Claudia Tell, Anaïs, Rosa, Fontana. — *Non imprimée.*

16 novembre, reprise d'*Un Homme seul*, vaudeville en 1 acte, par Charles Potier et Théodore Faucheur (des Délassements-Comiques) ; — M. Dumoulin, Mlle Claudia Tell.

28 novembre, reprise de *Mademoiselle Dangeville*, comédie-vaudeville en 1 acte, par F de Villeneuve et Charles de Livry (du Palais-Royal) ; — MM. Tourtois, Térence, Abel, Mmes Albine de l'Est, Rosa.

5 décembre, *Zim-la-ï-la*, revue en 3 actes et 8 tableaux, dont un prologue, par Alexandre Flan ; — MM. H. Rey, Hamburger, Dumoulin, Didier, Térence, Rubel, Abel, Victor, Mmes Albine de l'Est, Saëns, Carpentier, Claudia Tell, Camille, Méry, Irma, Léa, Bellen, Demarle, Rosa, Gabrielle, Nina, Désirée, Marguerite, De Merly. — *Non imprimée.*

Recette totale de la direction Guénée : 13.087 fr. 10.

Le théâtre ferme du 31 janvier au 27 novembre 1869.

DIRECTION DE Mme LIONEL DE CHABRILLAN

1869

28 novembre, reprise d'*Un Homme compromis*, vaudeville en 1 acte, par Mme Lionel de Chabrillan (des Folies-Marigny) ;—joué par M. Georges, Mmes Abel, Jeanne, Rocroy, d'Aubigny.

28 novembre, reprise d'*Une Fièvre brûlante*, comédie-vaudeville en 5 actes, par Mélesville (du Palais-Royal) ; — MM. Thuilly, Chelu, Forty, Mmes Borsary, Abel, Clarisse, d'Aubigny.

28 novembre, reprise d'*Un Pierrot en cage*, opérette en 1 acte, par Mme Lionel de Chabrillan, musique de Kriesel (des Folies-Marigny) ; — M. Georges, Mme Lionel.

13 décembre, reprise de *Les Maris me font toujours rire*, comédie en 2 actes, par Adolphe Jaime et Alfred Delacour (du Vaudeville) ; — MM. Thuilly, Chelu, Dubois, Bartel, Forty, Mmes Clarisse, Martianne, d'Aubigny.

24 décembre, reprise de *Mademoiselle de Lonchamp*, vaudeville en 1 acte, par Jules Prével et Alexis Bouvier (du Théâtre des Champs Elysées) ; — MM. Georges, Maréchal, Bartel, Mmes Olga, Sèves.

1870

2 janvier, reprise de *Voir Paris et mourir*, vaudeville en 3 actes par Henri Chivot et Alfred Duru (du Théâtre du Luxembourg) ; — MM. Thuilly, Georges, Bartel, Bressy, Meidebled, Maréchal, Amédée,

Mmes Sense, Clarisse, D'Aubigny, Olga, Théol, Clara Léar.

2 janvier, reprise de *Le Caporal et la Payse*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Varin, Paul de Kock et Garnier (du Palais-Royal) ; — MM. Thuilly, Bartel, Meidebled, Mmes Sens, Théol.

16 janvier, *Le Billet de logement*, comédie en 1 acte, par A. Dutocq ; — MM. Maréchal, Georges, Mmes Clara, Théol. — *Non imprimée.*

16 janvier, reprise de *La Fête des Loups*, comédie-vaudeville en 3 actes, par Eugène Grangé, Lambert Thiboust et Emile de Najac (du Palais-Royal) ; — MM. Thuilly, Bartel, Amédée, Georges, Maréchal, Mmes Borsary, Olga, Clarisse, Théol, Clara, Augustine.

29 janvier, *Les Revers de l'amour*, comédie en 5 actes, par la comtesse Lionel de Chabrillan ; — MM. Albert, Thuilly, Sinceny, Chelu, Georges, Maréchal, Mmes Frédérique, Barthe, Lionel, Olga, Clarisse, Théol.

25 février, reprise d'*Histoire d'un sou*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Clairville et Lambert Thiboust (du Palais-Royal) ; — MM. Tétrel, L. Devaux, Mmes Rochald, Théol.

3 avril, *L'Américaine*, comédie en 5 actes, par la comtesse Lionel de Chabrillan ; MM. Tétrel, Chelu, Verneuil, Naulot, Godard, Mmes Wanda, Lionel, Montrésor, Rochald, Thivet, Angèle, les petites Rachel et Fanny.

Recette totale de la direction Chabrillan : 12.732 francs 60.

Fermé du 19 avril 1870 au 31 mars 1871.

DIRECTION X***

1871

1er avril, reprise du *Maître de chapelle*, opéra-comique en 1 acte, par Mme Sophie Gay, musique de Paër (de l'Opéra-Comique) ; — joué par MM. Daran, Tessier, Mme Molien.

1er avril, reprise de *La Vie de Bohême*, drame-vaudeville en 4 actes. par Théodore Barrière et Henry Murger (des Variétés) ; — MM. Moreau, Soyer, Cavillon, Tessier, Andriany, Daran, Gérard, Caron, Auguste, Victor, Mmes Kerby, Cavé, Servier, Jeanne, Rogenn.

A partir de cette date, le théâtre des Nouveautés payant un droit fixe, ses recettes ne figurent plus dans l'*Annuaire de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques.*

DIRECTION ROBIN

1871

5 octobre, reprise des *Deux Anges gardiens*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Paulin Deslandes (des Variétés) ; — MM. Jacquier, L. Didier, Verlé, Mlle Jeanne Massue.

5 octobre, *Une Heure de royauté*, opéra-comique en 1 acte, par Saint-Alme et Fernand Langlé, musique d'Armand Roux ; — MM. A. Montal, Villard, G. Rotté, Orteni, Mmes Dortal, C. Gilbert. — *Non imprimé.*

5 octobre, *Le Théâtre en quinze leçons*, vaudeville en 1 acte, par H. Lefebvre. — MM. Didier, G. Rotté, Armand Ben, Mmes C. Gilbert, Lambert, A. Duval. — *Non imprimé*.

5 octobre, *A la bonne franquette*, opérette en 1 acte, par L. Houssot, musique de Paul Henrion ; — MM Armand Ben, Didier, Verlé, Ortont, Mmes Dortal, Jeanne Massue, Lautrée, Lambert. — *Non imprimée*.

24 octobre, reprise d'*Une Tête de carton*, comédie-vaudeville en 1 acte, par A. Garapin et William Dubois (du Concert Tivoli) ; — MM. Armand Ben, Didier, Verlé, Rotté, Mmes Lambert, A. Duval.

24 octobre, reprise de *Ces vampires d'épiciers*, vaudeville en 3 actes, par Henry Buguet et Paul de Faulquemont (créé aux Menus-Plaisirs sous ce titre : *Le Siège des épiciers*) ; — MM. Tessier, Gérard, Soyer-Caron, Andriani, Mmes Marie Lervier, Victorine.

4 novembre, reprise de *Mangé par les sauvages*, opérette-bouffe en 1 acte, par H. Lefebvre et J. Lambert, musique de Mac Burty ; — MM. Rotté, Jacques, Mlle Jeanne Massue.

4 novembre, *Coucou*, folie-vaudeville en 2 actes, par E. Bauby, musique de L. d'Obré ; — MM. Rotté, Jacquier, Verlé, Montal, Villard, Didier, Rittder, Mmes L. Gobert, Jeanne Massue, A. Duval. — *Non imprimé*.

4 novembre, reprise de *Trois épiciers*, vaudeville en 1 acte, par Lockroy et Anicet Bourgeois (des Variétés) ; — MM. Rotté, Jacquier, Armand Ben, Bernay, Verlé, Mmes A. Duval, C. Gilbert, J. Massue, Lambert, Terrier.

10 novembre, reprise de *Ma femme et Mon parapluie*,

vaudeville en 1 acte, par Laurencin, Desvergers et Varin (des Variétés) ; — distribution inconnue.

10 novembre, reprise de *L'Africaine pour rire*, parodie-vaudeville en 1 acte, par Paul Boisselot (du théâtre de Bruxelles) ; — distribution inconnue.

10 novembre, reprise de *Madame Bertrand et Mademoiselle Raton*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Dumanoir et Lafargue (du Palais-Royal) ; — distribution inconnue.

10 novembre, reprise d'*Un Service d'ami*, vaudeville en 1 acte, par François Oswald (du Théâtre Déjazet) ; — distribution inconnue.

10 novembre, reprise d'*Un Oncle du Mans*, vaudeville en 1 acte par *** ; — origine et distribution inconnues.

23 novembre, reprise d'*Une Envie de clarinette*, opérette en 1 acte, par Jean des Gaules ; — origine et distribution inconnues.

23 novembre, reprise d'*Un Crime sous les toits*, opérette en 1 acte, par Jean des Gaules ; — origine et distribution inconnues.

31 décembre, *C'est toujours la même chose*, revue en 4 actes et 8 tableaux, par Alphonse Lemonnier et de Thouy ; — distribution inconnue. — *Non imprimée.*

DIRECTION CHINCHOLLE

1872

1er mars, *P. L. M.*, déraillement d'esprit en 1 acte, par Henry Buguet et L. Charlet ; — joué par MM. Schmidt, Stephen, Mlle Juliette d'Héricy.

1er mars, *Le Mari de Jeanne,* drame en 3 actes, par Charles Chincholle ; — MM. Debruyère, Adolphe Paër, Schmidt, Alberti, Stephen, Mmes Madeleine Lavoye, Linda, Constance, d'Héricy, Rose.

1er avril, *La Corde de pendu,* vaudeville en 1 acte, par Charles Chincholle ; — distribution inconnue. — *Non imprimé.*

4 avril, *Casse-Cou,* opérette en 1 acte, par Léon Vazeille, musique de Georges Rose ; — MM. Adolphe Paër, Schmidt, Mlle Linda.

DIRECTION ARTHUR CHÉDIVY

1872

17 septembre, *La tuera... la tuera pas,* vaudeville en 1 acte, par Louis Gabillaud et Camille Berny ; — distribution inconnue. — *Non imprimé.*

17 septembre, *Les Mémoires d'un flageolet,* vaudeville en 3 actes, par Alfred Delilia et Charles Le Senne ; — distribution inconnue. — *Non imprimé.*

29 octobre, *Bichette,* pièce en 3 actes, par Alfred Delilia et Charles Le Senne ; — jouée par MM. Pescheux, Brunet, Théodore, Ermol, Maréchal, Harel, d'Iléa, Louis, Gustave, Henry, Darcy, Mmes Derson, Anna Bellanger, Emilia. — *Non imprimée.*

11 novembre, reprise d'*Un Tigre du Bengale,* vaudeville en 1 acte, par Edouard Brisebarre et Marc Michel (du Palais-Royal) ; — MM. Brunet, Théodore, Mmes Gabrielle, Fanny Méry.

18 novembre, reprise des *Prés Saint-Gervais,* comédie-vaudeville en 2 tableaux, par Victorien Sardou

(du Théâtre Déjazet) ; — MM. Théodore, Dhéa, Maréchal, Delcourt, Soligny, Mmes Derson, Mélanie C., Emilia Miroy, Mathilde, Saignard, la petite Emerick.

2 décembre, reprise de *Bruno le fileur*, comédie-vaudeville en 2 actes, par Cogniard frères (du Palais-Royal) ; — MM. Pescheux, Théodore, Maréchal, Henry, Rivière, Dhéa, Corbiez, Mlle Melleville.

8 décembre, reprise de *Monsieur s'amuse*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Félix Savard (des Folies-Marigny) ; — MM. Théodore, Maréchal, Mmes de Fontenay, A. Bellanger, Saignard.

14 décembre, *V'là qu'ça glisse !* revue en 4 actes et 7 tableaux, par Félix Savard ; — MM. Brunet, Pescheux, Théodore, Marius, Harel, Maréchal, Dhéa, Courtigny, Lampérier, Maurice, Mmes Fanny Méry, Malvina, Lévy, Anna Bellanger, Mélanie, Brémond, Saignard, Marie Lescot, Jane Judith, Legrand, Alice, Esther, Irma. — *Non imprimée.*

Total du Répertoire : 103 pièces (60 nouveautés, dont 16 imprimées et 43 reprises, dont 3 éditées à cette occasion).

Troisième
THÉATRE des NOUVEAUTÉS
1878-1906

Le rêve de tout acteur et de toute actrice en renom est de diriger un théâtre. On s'étonna donc peu lorsqu'à la fin de 1877 Jules-Victor-Alexandre Dumont, dit Brasseur, quitta le Palais-Royal, où il avait depuis vingt ans rang d'étoile, pour fonder une nouvelle scène de genre.

C'est au n° 28 du boulevard des Italiens qu'il décida de l'établir, sur l'emplacement où avaient été, en 1864, une salle de concerts et d'expositions picturales, de 1865 à 1869 le premier Théâtre des Fantaisies-Parisiennes, et, en 1876, les Fantaisies-Oller, spectacle rival des Folies-Bergère. Lors de cette dernière exploitation, la salle était un long boyau que M. Delalande, architecte des secondes Nouveautés et de la troisième Renaissance, démolit pour faire une bonbonnière de forme ronde, à trois étages, contenant 1.000 places, et qui fut décorée, dans le style de Watteau, par MM. Rubé et Chape-

ron. Cette salle devait reprendre le nom de *Fantaisies-Parisiennes*, mais, pendant qu'on la construisait, le Théâtre Beaumarchais s'empara de ce titre, et c'est celui de *Nouveautés* qu'on adopta, sans raison définie.

Commandité fortement par Mme Micheau, directrice du Théâtre du Parc, à Bruxelles, Brasseur inaugura, le 12 juin 1878, les troisièmes Nouveautés, par un prologue rimé de Clairville, et *Coco*, médiocre ouvrage en 5 actes du même auteur, aidé d'Eugène Grangé et d'Alfred Delacour. Il gouverna pendant douze ans, avec des chances diverses, l'entreprise qu'il avait fondée. Quand il mourut (6 octobre 1890), ses fils, l'un comédien, l'autre administrateur des Nouveautés, croyaient lui succéder, mais la majorité des ayants-droit décida la vente du théâtre. L'ex-commanditaire de Brasseur l'acquit alors et le mit sous l'autorité de son fils, M. Henri Micheau, qui le dirige encore.

Nous écrirons, à l'heure voulue, l'histoire des troisièmes Nouveautés qui ont joué tour à tour des vaudevilles, des opérettes, des opéras-comiques, et exploitent actuellement la comédie fantaisiste. Leur répertoire comptait, au 31 décembre 1906, 180 pièces dont voici, pour la première fois, l'exacte nomenclature.

DIRECTION JULES BRASSEUR ET Cie

1878

12 juin, *Prologue*, en vers, par Clairville ;
12 juin, *Coco*, vaudeville en 5 actes, par Clairville, Eugène Grangé et Alfred Delacour, musique de Cœdès, Clairville fils, H. Cellot et Lindheim ;
7 décembre, *Fleur d'oranger*, vaudeville en 3 actes, par Alfred Hennequin et Victor Bernard (avec Eugène Grangé), musique d'Auguste Cœdès ;
29 décembre, *Les Impressionnistes*, vaudeville en 1 acte, par Eugène Grangé et Victor Bernard.

1879

21 janvier, *Les Deux Nababs*, vaudeville en 3 actes, par Hippolyte Raymond et Alphonse Dumas, musique de Cœdès ;
27 janvier, *Chamerlan*, vaudeville en 1 acte, par Hippolyte Raymond et Alphonse Dumas ;
15 mars, *Fatinitza*, opéra-comique en 3 actes, par Alfred Delacour et Victor Wilder, musique de F. de Suppé ;
11 septembre, *La Dernière fredaine*, vaudeville en 1 acte, par Hippolyte Raymond et Emile Clerc ;
11 septembre, reprise des *Trente millions de Gladiator*, comédie-vaudeville en 4 actes. par Eugène Labiche et Philippe Gille (des Variétés) ;
15 octobre, reprise des *Domestiques*, vaudeville en 3 actes, par Eugène Grangé et Raimond Deslandes (des Variétés) ;

15 octobre, reprise de *Jean Torgnole*, vaudeville en 1 acte, par Eugène Grangé et Lambert Thiboust (du Palais-Royal) ;

20 octobre, *Le Sapeur de Suzon*, vaudeville en 1 acte, par Eugène Grangé et Alfred Delacour ;

7 novembre, *Titine*, vaudeville en 1 acte, par William Busnach ;

23 novembre, reprise d'*Un Mouton à l'entresol*, vaudeville en 1 acte, par Eugène Labiche et Albéric Second (du Palais-Royal) ;

15 décembre, *Paris en actions*, revue en 3 actes et 12 tableaux, par Albert Wolff et Raoul Toché.

1880

19 avril, reprise de *La Beauté du Diable*, vaudeville en 3 actes et un prologue, par Eugène Grangé et Lambert Thiboust, arrangé par Paul Burani (du Palais-Royal) ;

16 septembre, *Le Voyage en Amérique*, pièce en 4 actes, par Hippolyte Raymond et Maxime Boucheron, musique d'Hervé ;

25 septembre, *Bringodard*, vaudeville en 1 acte, par Armand d'Artois fils ;

9 octobre, *Une Ruse*, vaudeville en 1 acte, par Eugène Grangé ;

26 octobre, *La Cantinière*, pièce en 3 actes, par Paul Burani et Félix Ribeyre, musique de Robert Planquette ;

18 décembre, *Les Parfums de Paris*, revue en 3 actes et 12 tableaux, par Albert Wolff et Raoul Toché ;

23 décembre, *Fin courant*, vaudeville en 1 acte, par Albert Wolff.

1881

10 février. *Le Mariage de Groseillon,* vaudeville en 3 actes, par Eugène Grangé et Alfred Delacour (avec Victor Bernard) ;

13 février, *Le Cornet,* vaudeville en 1 acte, par Paul Burani ;

19 février, *Oh ! Nana !* parodie en 1 acte, par Ernest Depré et Charles Clairville ;

9 mars, *Le Parisien,* pièce en 3 actes, par Paul Ferrier et Vast-Ricouard ;

18 mai, reprise de *La Boîte à Bibi,* vaudeville en 3 actes, par Alfred Duru et Saint-Agnan Choler (du Palais-Royal) ;

15 septembre, *Le Parfait chasseur,* vaudeville en 1 acte, par Albert Dumont ;

15 septembre, *La Vente de Tata,* comédie en 3 actes, par Alfred Hennequin et Albert Wolff ;

5 novembre, *Le Jour et la Nuit,* opéra-bouffe en 3 actes, par Albert Vanloo et Eugène Leterrier, musique de Charles Lecocq ;

23 novembre, *Les Terreurs de Dominique,* vaudeville en 1 acte, par Albert Dumont.

1882

19 octobre, *Le Cœur et la Main,* opéra-comique en 3 actes, par Charles Nuitter et Alexandre Beaumont, musique de Charles Lecocq ;

21 octobre, *Isidore,* vaudeville en 1 acte, par Albert Dumont.

1883

27 janvier, *Le Droit d'aînesse*, opéra-bouffe en 3 actes, par Eugène Leterrier et Albert Vanloo, musique de Francis Chassaigne ;

21 mars, *Le Premier baiser*, opéra-comique en 3 actes, par Emile de Najac et Raoul Toché, musique d'Emile Jonas ;

20 avril, *Bobinet*, vaudeville en 1 acte, par Albert Dumont ;

26 octobre, *Le Roi de carreau*, opéra-comique en 3 actes, par Eugène Leterrier et Albert Vanloo, musique de Théodore de Lajarte ;

28 octobre, *Mon passé*, vaudeville en 1 acte, par Albert Dumont.

1884

16 janvier, *L'Oiseau bleu*, opéra-comique en 3 actes, par Alfred Duru et Henri Chivot, musique de Charles Lecocq ;

19 mars, *Babolin*, opéra-comique en 3 actes, par Paul Ferrier et Jules Prével, musique de Louis Varney ;

18 septembre, *La Nuit aux soufflets*, opéra-comique en 3 actes, par Adolphe d'Ennery et Paul Ferrier, musique d'Hervé ;

20 septembre, *Ségovie*, comédie en 1 acte, par Albert Dumont ;

30 octobre, *Le Château de Tire-Larigot*, opérette fantastique en 3 actes et 10 tableaux, par Ernest Blum et Raoul Toché, musique de Gaston Serpette.

1885

13 février, *La Vie mondaine*, opérette en 4 actes, par Emile de Najac et Paul Ferrier, musique de Charles Lecocq ;

10 octobre, *Le Petit Chaperon rouge*, opérette en 3 actes et 4 tableaux, par Ernest Blum et Raoul Toché, musique de Gaston Serpette ;

11 octobre, *Faute d'un point*, vaudeville en 1 acte, par Albert Dumont ;

28 novembre, *La Crémaillère*, pièce en 3 actes et 4 tableaux, par Paul Burani et Albert Brasseur, musique de Robert Planquette ;

28 décembre, *Les Nouveautés de Paris*, revue en 3 actes et 8 tableaux, par Albert Wolff, Ernest Blum et Raoul Toché.

1886

19 février, *Serment d'amour*, opéra-comique en 3 actes, par Maurice Ordonneau, musique d'Edmond Audran ;

19 avril, *Monsieur le Receveur*, comédie en 1 acte, par Albert Dumont ;

6 octobre, *Adam et Eve*, opérette fantastique en 4 actes, par Ernest Blum et Raoul Toché, musique de Gaston Serpette ;

8 octobre, reprise de *L'Invité*, comédie en 1 acte, par Ernest Blum (du Palais-Royal) ;

7 décembre, *La Princesse Colombine*, opéra-comique en 3 actes, d'après H.-B. Farnie, par Maurice Ordonneau et Emile André, musique de Robert Planquette ;

8 décembre, *Au Grand-Turc*, comédie en 1 acte, par Albert Dumont.

1887

25 janvier, *L'Amour mouillé*, opéra-comique en 3 actes, par Jules Prével et Armand Liorat, musique de Louis Varney ;

23 mars, *Ninon*, opéra-comique en 3 actes, par Emile Blavet, Paul Burani et Emile André, musique de Léon Vasseur ;

26 septembre, *Les Saturnales*, opéra-bouffe en 3 actes, par Albin Valabrègue, musique de Paul Lacôme ;

27 septembre, *Chez le pédicure*, comédie en 1 acte, par Magnien ;

6 novembre, reprise de *La Mariée du Mardi-Gras*, folie-vaudeville en 3 actes, par Eugène Grangé et Lambert Thiboust (du Palais-Royal) ;

30 novembre, *Les Délégués*, pièce en 3 actes et 4 tableaux, par Emile Blavet et Fabrice Carré, musique d'Antoine Banès ;

23 décembre, *La Lycéenne*, vaudeville-opérette en 3 actes, par Georges Feydeau, musique de Gaston Serpette ;

31 décembre, *Un Nouveau-né*, comédie en 1 acte, par Magnien.

1888

11 février, *La Volière*, opéra-comique en 3 actes, par Charles Nuitter et Alexandre Beaumont, musique de Charles Lecocq ;

15 mars, *Le Puits qui parle*, opéra-comique en 3 actes, par Paul Burani et Alexandre Beaumont, musique d'Edmond Audran ;

2 mai, *Le Capitaine Cémonsac*, vaudeville en 1 acte, par Magnien.

DIRECTION D'ÉTÉ

5 juin, *Je me suis trompé*, vaudeville en 1 acte, par Ch. Lyangé (Angély) ;

5 juin, *Où est ma fille?* vaudeville en 3 actes, par Spoll et Ch. Lyangé (Angély).

SUITE DE LA DIRECTION BRASSEUR

25 septembre, *Le Vétérinaire*, vaudeville en 1 acte, par Magnien ;

17 octobre, *Mimi*, vaudeville en 3 actes, par Hippolyte Raymond et Maxime Boucheron ;

28 octobre, reprise du *Brésilien*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Henry Meilhac et Ludovic Halévy (du Palais-Royal) ;

1er décembre, *Paris-Boulevard*, revue en 3 actes et 8 tableaux, par Hector Monréal et Henri Blondeau ;

2 décembre, *Ratinet*, vaudeville en 1 acte, par Magnien.

1889

30 janvier, *La Vénus d'Arles*, opéra-comique en 3 actes, par Paul Ferrier et Armand Liorat, musique de Louis Varney ;

22 février, reprise du *Royaume des femmes*, pièce en 3 actes et 6 tableaux, par Cogniard frères, Ernest Blum et Raoul Toché (de l'Ambigu) ;
16 mai, *Gabaille*, vaudeville en 1 acte, par Magnien ;
15 novembre, *Paris-Attraction*, revue en 3 actes, un prologue et 18 tableaux, par Paul Burani, Alphonse Lemonnier et Emile Clerc.

1890

2 janvier, *La Grande vie*, vaudeville en 3 actes et 4 tableaux, par Henri Bocage et Pierre Decourcelle ;
6 janvier, reprise de *L'Architecte de ces dames*, vaudeville en 1 acte, par Henri Bocage et Clairville (des Variétés) ;
17 janvier, *Séraphin*, vaudeville en 1 acte, par Paul Burani ;
11 février, *Nos jolies fraudeuses*, comédie-vaudeville en 3 actes, par Alexandre Bisson (avec André Sylvane) ;
1er mars, reprise de *Le Misanthrope et l'Auvergnat*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Eugène Labiche (du Palais-Royal) ;
29 mars, *La Vocation de Marius*, pièce en 3 actes, par Fabrice Carré et Albert Debelly, musique de Raoul Pugno ;
17 avril, *Qui perd gagne*, vaudeville en 1 acte, par Paul Burani ;
17 avril, *Ménages parisiens*, comédie en 3 actes, par Albin Valabrègue.

DIRECTION D'ÉTÉ

2 juin, *Le Voyage de Chaudfontaine*, opéra-bouffe en 3 actes, musique de Jehan Noël Hamal, adaptation française d'Henri de Fleurigny ;
2 juin, *La Chanson du Tzigane*, pièce en 1 acte, en vers, par Henri de Fleurigny, musique de scène par Paul Vidal.

SUITE DE LA DIRECTION BRASSEUR

23 septembre, *L'Oncle Annibal*, vaudeville en 1 acte, par Paul Burani ;
20 octobre, reprise du *Maître*, étude de paysans en 3 tableaux, par Jean Jullien (du Théâtre Libre) ;
3 novembre, *La Pie au nid*, vaudeville en 3 actes, par Georges Duval ;
6 novembre, *Samsonnet*, opérette en 3 actes et 6 tableaux, par Paul Ferrier, musique de Victor Roger ;
28 novembre, *Domino*, vaudeville en 1 acte, par Paul Burani.

DIRECTION HENRI MICHEAU

1891

26 janvier, *Les Coulisses de Paris*, revue en 3 actes et 5 tableaux, par Maurice Froyez, Jules Oudot, Emile Duret et Henri de Gorsse ;
30 janvier, *Le Rotin*, vaudeville en 1 acte, par Emile Duret et Henri de Gorsse ;

10 mars, *Le Petit Savoyard*, pantomime en 4 actes et 5 tableaux, par Michel Carré fils et Henri Rémond, musique d'André Gédalge ;

12 mars, *La Justice informe*, vaudeville en 1 acte, par Henri Rémond et Michel Carré fils ;

23 mars, reprise de *Coquin de printemps*, vaudeville en 3 actes, par Adolphe Jaime et Georges Duval (des Folies-Dramatiques) ;

2 mai, *La Demoiselle du téléphone*, vaudeville en 3 actes, par Antony Mars et Maurice Desvallières, musique de Gaston Serpette ;

8 octobre, *Petite correspondance*, comédie en 1 acte, par G. de Bompar et De la Fère ;

31 octobre, *Norah la dompteuse*, folie-vaudeville en 3 actes, par Grenet-Dancourt et Georges Bertal ;

16 novembre, reprise de *Cocard et Bicoquet*, comédie-vaudeville en 3 actes, par Hippolyte Raymond et Maxime Boucheron (de la Renaissance) ;

14 décembre, *La Vertu de Lolotte*, vaudeville en 3 actes, par Maurice Ordonneau, musique de Gan gloff.

1892

16 janvier, *Nini Fauvette*, vaudeville en 3 actes, par Charles Clairville ;

7 mars, reprise de *La Statue du Commandeur*, pantomime en 3 tableaux, d'après Champfleury, par Evin et Paul Eudel, musique d'Adolphe David (du Cercle funambulesque) ;

7 mars, *Paris-Nouveautés*, revue en 2 actes et 3 tableaux, par Xanrof ;

2 mai, *Le Scrupule*, comédie en 1 acte, par Georges Belle ;

2 mai, *Me-na-ka*, fantaisie japonaise en 1 acte, par Paul Ferrier, musique de Gaston Serpette ;
8 septembre, reprise de *Cendrillonnette*, opérette en 4 actes, par Paul Ferrier, musique de Gaston Serpette et Victor Roger (des Bouffes-Parisiens) ;
6 octobre, *La Bonne de chez Duval*, vaudeville-opérette en 3 actes, par Hippolyte Raymond et Antony Mars, musique de Gaston Serpette ;
5 novembre, *Champignol malgré lui*, pièce en 3 actes, par Georges Feydeau et Maurice Desvallières.

1893

2 mars, *L'Election Pouparel*, comédie en 1 acte, par Marc Sonal et Victor Gréhon ;
18 novembre, *Mon Prince!* pièce en 3 actes et 4 tableaux, par André Sylvane et Charles Clairville, musique d'Edmond Audran.

1894

20 janvier, *Paris qui passe*, revue en 3 actes et 9 tableaux, par Ernest Blum et Raoul Toché ;
28 janvier, reprise du *Collectionneur*, comédie en 1 acte, par Ernest Blum et Raoul Toché (du Gymnase);
8 mars, *Fanoche*, vaudeville en 3 actes, par Maurice Ordonneau ;
9 mars, reprise du *Bain de ménage*, vaudeville en 1 acte, par Georges Feydeau (de la Renaissance);
10 avril, *Son secrétaire*, vaudeville en 3 actes, par Maurice Hennequin ;
23 avril, *Nos moutards*, pochade en 3 actes, mêlée de chants, par Ernest Blum et Raoul Toché.

DIRECTION D'ÉTÉ

4 juin, reprise de *L'Engrenage*, comédie en 3 actes, par Brieux (du Théâtre des Lettres) ;
5 juin, reprise de *Son professeur*, comédie en 1 acte, par Jules Chancel et Edmond Sée (de la Comédie-Parisienne).

SUITE DE LA DIRECTION MICHEAU

17 septembre, *Le Jeu de l'amour et du bazar*, vaudeville en 1 acte, par Paul Ferrier ;
26 octobre, *Les Grimaces de Paris*, revue en 3 actes, un prologue et 8 tableaux, par Georges Courteline et Louis Marsolleau ;
5 décembre, *L'Hôtel du Libre-Echange*, pièce en 3 actes, par Georges Feydeau et Maurice Desvallières.

1895

4 février, *Chiquita*, vaudeville en 1 acte, par Charles Clairville, musique de Gaston Serpette ;
7 juin, *Dame et Valet*, comédie en 1 acte, par Charles Clairville ;
16 octobre, *Complices !* pièce en 3 actes, par Maurice Donnay et Etienne Grosclaude ;
5 décembre, *Le Capitole*, opéra-bouffe en 2 actes, par Paul Ferrier et Charles Clairville, musique de Gaston Serpette.

1896

7 février, *Innocent !* pièce en 3 actes, par Alfred Capus et Alphonse Allais ;
7 mars, *La Tortue*, vaudeville en 3 actes, par Léon Gandillot ;
8 mars, *Chassé-Croisé*, vaudeville en 1 acte, par Henri Bocage ;
9 mai, *Une Femme facile*, comédie en 1 acte, par Léon Gandillot ;
3 octobre, *Mignonnette*, vaudeville-opérette en 3 actes, par Georges Duval, musique de Georges Street ;
4 octobre, *Tontaine-ton-ton*, vaudeville en 1 acte, par Charles Clairville ;
13 novembre, *Les Erreurs du mariage*, pièce en 3 actes, par Alexandre Bisson ;
18 décembre, *Le Sursis*, vaudeville en 3 actes, par André Sylvane et Jean Gascogne.

1897

14 janvier, *Les Poches de Monsieur*, vaudeville en 1 acte, par Candelier ;
16 février, *Tom*, comédie en 1 acte, par Alfred Capus ;
13 octobre, *Petites folles*, pièce en 3 actes, par Alfred Capus ;
15 octobre, reprise de *La Diva en tournée*, comédie en 1 acte, par Léon Gandillot (du Théâtre du Parc, à Bruxelles) ;
20 décembre, *Madame Jalouette*, vaudeville en 3 actes, par Léon Gandillot ;
22 décembre, *La Dot de ma fille*, vaudeville en 1 acte, par Paul Ferrier.

1898

11 mars, *Le Contrôleur des wagons-lits*, comédie en 3 actes, par Alexandre Bisson.

1899

17 janvier, *La Dame de chez Maxim*, vaudeville en 3 actes, par Georges Feydeau.

1900

14 février, *Les Maris de Léontine*, pièce en 3 actes, par Alfred Capus ;
15 février, *Le Verso*, comédie en 1 acte, par Mlle Jeanne Ferrier ;
27 novembre, *La Bonne d'enfant*, vaudeville en 3 actes, par André Sylvane et Jean Gascogne ;
28 novembre, *Le Coup de foudre*, vaudeville en 1 acte, par Edgard Pourcelle.

1901

10 janvier, *Le Coup de fouet*, pièce en 3 actes, par Maurice Hennequin et Georges Duval ;
13 janvier, *Ce cher docteur*, vaudeville en 1 acte, par Charles Clairville ;
25 avril, *La Petite Fonctionnaire*, pièce en 3 actes, par Alfred Capus ;
24 juillet, *L'Honneur du capitaine*, vaudeville en 1 acte, par Mlle Jeanne Ferrier ;

12 novembre, *Le Bon moyen*, comédie en 3 actes, par Alexandre Bisson ;

13 novembre, reprise de *Docteur* ! comédie en 1 acte, par Alexandre Bisson et Georges Thurner (du Casino d'Avignon) ;

10 décembre, *Nelly Rosier*, pièce en 3 actes, par Paul Bilhaud et Maurice Hennequin.

1902

6 février, reprise de *Cadeau princier*, vaudeville en 1 acte, par Maurice Rieu (du Théâtre de Versailles) ;

6 février, *La Bande à Léon*, pièce en 3 actes, par Tristan Bernard ;

18 avril, *La Princesse Bébé*, pièce en 3 actes, par Pierre Decourcelle et Georges Berr, musique de Louis Varney ;

29 avril, *Nouveau régime*, comédie en 1 acte, par Georges Thurner ;

17 mai, *Loute*, pièce en 4 actes, par Pierre Véber, Maurice Soulié et Charles Durantière ;

19 mai, reprise de *l'Ami de la maison*, comédie en 1 acte, par Pierre Veber (du théâtre des Capucines) ;

3 décembre, *La Duchesse des Folies-Bergère*, pièce en 3 actes et 5 tableaux, par Georges Feydeau.

1903

14 février, *La Famille Boléro*, pièce en 3 actes, par Maurice Hennequin et Paul Bilhaud ;

15 février, *Le Cake-Walk*, vaudeville en 1 acte, par Louis Varney ;

12 mai, *Maître Nitouche*, vaudeville en 3 actes, par Maurice Desvallières et Antony Mars ;
6 novembre, *Les Sentiers de la vertu*, comédie en 3 actes, par Robert de Flers et G.-A. de Caillavet.

1904

1er mars, *La Main passe!* pièce en 4 actes, par Georges Feydeau ;
27 mai, *A cache-cache*, vaudeville en 1 acte, par Louis Varney ;
14 septembre, *La Dame du 23*, vaudeville en 3 actes, par Paul Gavault et Albert Bourgain ;
28 octobre, *La Gueule du loup*, pièce en 3 actes, par Maurice Hennequin et Paul Bilhaud.

1905

24 janvier, *Le Gigolo*, pièce en 3 actes, par Miguel Zamacoïs ;
19 mars, *L'Ange du foyer*, pièce en 3 actes, par G.-A. de Caillavet et Robert de Flers ;
14 septembre, *Dix minutes d'arrêt*, pièce en 3 actes, par Georges Duval ;
15 septembre, *Le Coup du télégramme*, vaudeville en 1 acte, par Lucien Duval ;
21 octobre, *Florette et Patapon*, pièce en 3 actes, par Maurice Hennequin et Pierre Véber ;
26 novembre, *Monsieur l'Adjoint*, comédie en 1 acte, par Paul Gavault.

1906

19 janvier, *La Petite Madame Dubois*, comédie-bouffe en 3 actes, par Paul Gavault et Jean Lahaix ;

6 février, *La Niaise*, comédie en 1 acte, par René de Sivry (reprise, sous un nouveau titre de *L'Education d'Ernestine*, par William Busnach, représentée en 1873 au 3e Théâtre de la Renaissance) ;

6 mars, *Irrésistible!* pièce en 4 actes, par Auguste Germain ;

26 mai, *Le Mari de Loute*, pièce en 3 actes, par Maurice Soulié et Henri de Gorsse ;

6 octobre, *Vous n'avez rien à déclarer?* pièce en 3 actes, par Maurice Hennequin et Pierre Véber ;

30 octobre, *A l'abordage!* comédie en 1 acte, par Auguste Germain.

Des 180 ouvrages que nous venons d'énumérer, 156 étaient inédits et 24 empruntés à des scènes diverses.

TABLE DES CHAPITRES

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie

IS